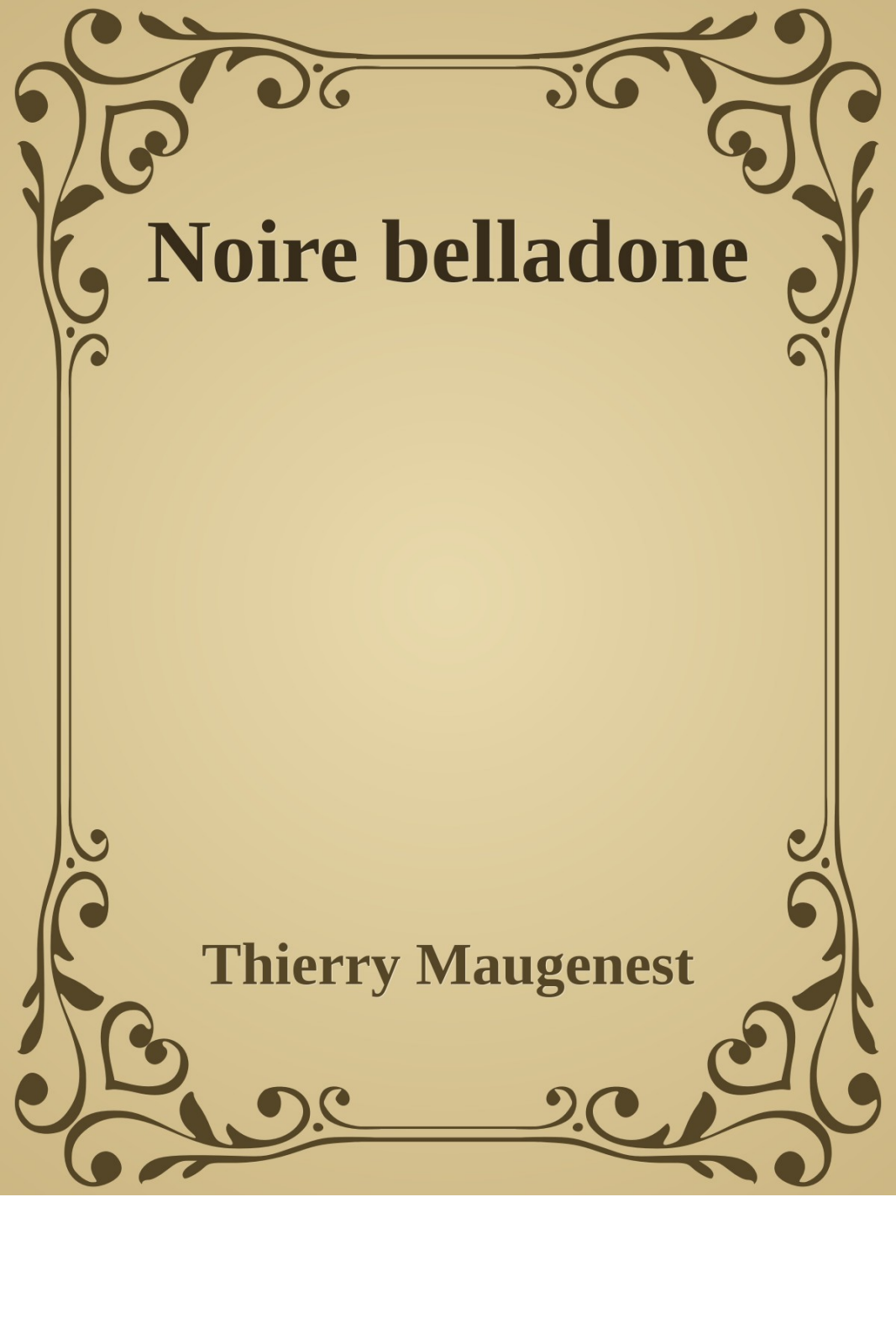


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

Noire belladone

Thierry Maugenest

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Thierry Maugenest

Noire belladone

roman



Après *La septième nuit de Venise*
une nouvelle enquête
de Carlo Goldoni

■ Albin Michel

© Éditions Albin Michel, 2015.

ISBN : 978-2-226-34377-2

À Robin

J'ai été autrefois substitut du lieutenant criminel, j'ai eu affaire à ce peuple qui n'a d'autre salle de compagnie que la rue ; je connaissais leurs mœurs, leur langage, leur gaieté : j'étais en état de les peindre.

Carlo Goldoni, *Mémoires*

La Nature a dit sans feinte
Tout auteur a ses défauts
Mais ce Goldoni m'a peinte.

Voltaire, *Correspondances*

Comme chaque jour, à la même heure, la chaussée qui relie Padoue à Venise est encombrée par les charrettes de paysans qui acheminent leurs nourritures terrestres, fruits, légumes, céréales, vers la cité maritime. Il y a aussi des voitures de poste dans lesquelles des patriciens, assis sur des coussins de velours, regagnent Venise après avoir donné des fêtes dans leurs villas de la *terraferma*. Plus loin, des commerçants milanais, des diplomates génois, des voyageurs français ont pris place à bord d'une *peota* qui remonte le canal de la Brenta, tirée depuis la berge par des chevaux de trait à la robe luisant de sueur.

Malgré la poussière qui s'élève de la route de terre sèche, malgré la fatigue du voyage et la chaleur accablante de cet été 1730, tous les hommes ont remarqué ce chariot tracté par une vieille jument, et conduit par une paysanne aux cheveux blancs, au teint hâlé et à la peau racornie. À ses côtés se tient sa fille, une jeune femme de dix-huit ans environ, vêtue d'une robe blanche sans manches qui laisse deviner la naissance d'une poitrine opulente. Ses longs cheveux châtons, ses yeux clairs et ses dents blanches, qui éclairent un visage aux traits fins, concentrent sur elle les regards des paysans mais aussi ceux des patriciens, dont la tête dépasse un instant de la fenêtre de leur voiture avant de disparaître derrière un rideau. La jeune femme n'ignore pas l'effet qu'elle produit sur les hommes. Chaque fois que le regard d'un gentilhomme se pose sur elle, elle redresse la tête en glissant lascivement ses doigts dans ses cheveux. Puis elle s'amuse à les relever en chignon, prend une longue inspiration afin de gonfler sa poitrine, et laisse enfin retomber ses mains sur sa nuque, sur ses seins puis sur ses cuisses, qu'elle caresse jusqu'aux genoux. Parfois, un maraîcher lui adresse au passage quelques mots crus. Sans s'offusquer, la jeune femme esquisse un sourire ou laisse retentir un rire clair.

Si la plupart des hommes qui croisent la jeune paysanne ne lisent dans les formes de son corps que la promesse d'un plaisir charnel, plus rares sont ceux qui éprouvent tout à la fois un sentiment d'attirance et de crainte. Derrière la lenteur et la lascivité de chacun de ses gestes, ceux-ci ont deviné l'assurance d'une séductrice qui connaît le pouvoir qu'elle exerce. Ils ont su lire dans son regard ce mélange de défiance

et de légèreté qui semble dire que rien n'a d'importance, excepté le jeu de l'amour. Un jeu dont elle dicte les règles.

Parvenues au terme de leur route, les deux femmes mettent pied à terre et confient leur attelage au relais de poste. Puis elles embarquent sur un *traghetto* qui relie la *terraferma* à la cité de Venise. Après avoir fait le plein de passagers, la grande barque, conduite par deux rameurs, se déhale du quai. La lagune, sous un soleil encore haut, est comme cuirassée d'argent. Pas un mouvement de houle, pas une risée n'agite sa surface. Un printemps aride a laissé place à un été brûlant et voici plus de trois mois qu'aucune goutte de pluie n'est tombée sur la région. Et si des nuages noirs descendent certains soirs des montagnes, au nord de la cité, ils glissent au-dessus de Venise sans déverser leur manne et disparaissent vers le sud, entre ciel et mer.

À mesure que le *traghetto* se rapproche de Venise, les mariniers se fraient un passage parmi des bâtiments de toute espèce, vaisseaux de guerre, galères, barques de pêche, gondoles, qui sillonnent le bassin de Saint-Marc dans un tumulte de lumière, de couleurs vives et de cris poussés par les pilotes afin de prévenir les abordages. Le batelier de poupe ne quitte pas du regard sa jeune passagère à la beauté arrogante, aux bras nus et à la gorge à moitié ouverte, qui vient de remonter sa robe jusqu'aux genoux afin de la préserver de l'eau saumâtre qui stagne en fond de cale.

Depuis qu'elles sont montées à bord, les deux femmes n'ont pas échangé le moindre mot. Tout distingue ces deux êtres. La mère, le dos voûté par une vie de labeur, n'a jeté que de brefs regards vers la lagune, comme insensible à la nouveauté ou au chatolement des couleurs, tandis que sa fille, curieuse de tout, n'a cessé de sourire et d'adresser de petits signes de la main à des mariniers au torse nu, qui pèsent de tout leur poids sur leur rame et se plaisent à faire saillir leurs muscles sous le regard de la belle.

Arrivé au terme de la traversée, le batelier de proue saute sur les marches de la Piazzetta pour haler son embarcation et amortir le choc de la coque contre le quai. Une fois à terre, les deux femmes demeurent un instant immobiles face à la cité qui s'offre à leur vue. Pour la première fois, elles lèvent les yeux sur cet Orient de légende qui répand ses costumes, ses bateleurs, ses couleurs. Elles découvrent un univers, si éloigné de celui de la *terraferma* d'où elles sont parties le jour même, où les nobles, les valets, les artisans et les conteurs publics cohabitent au cœur de cet immense salon carrelé qu'est la place Saint-

Plus loin, par-delà les terrasses des cafés où des avocats en robe donnent leurs consultations, une grande confusion règne sur le quai des Schiavoni. Une foule compacte que peinent à contenir les gardes du palais ducal se presse devant une embarcation luxueuse qui vient d'accoster. Selon la rumeur qui court sur le quai, cette agitation est due à la visite d'Amelot de la Chartenay, le nouvel ambassadeur français qui vient se présenter au doge à bord d'une gondole chargée de cadeaux.

Aussitôt, la jeune femme s'avance pour apercevoir le diplomate étranger. En dépit des efforts de sa mère qui tente de la retenir, elle se fraie un chemin parmi les badauds et se glisse entre deux gardes au moment même où l'ambassadeur pose le pied sur le quai. Il s'agit d'un homme d'une quarantaine d'années, aux lèvres charnues et aux joues rondes rougies par le soleil, qui progresse en tenue d'apparat parmi la foule. Une double rangée de médailles scintille sur sa poitrine. Tandis que les soldats écartent le cercle des curieux pour lui permettre d'accéder au palais des Doges, l'homme ralentit soudain le pas. Son regard, qui vient de croiser celui de la jeune paysanne, se pose un instant sur son visage avant de glisser le long de son corps. Sans manifester la moindre gêne, il examine chacune de ses courbes comme s'il s'agissait d'une statue antique. Puis, comme il s'apprête à reprendre son chemin, la belle lui adresse un sourire auquel il ne daigne pas répondre.

Mais déjà la mère a réussi à rejoindre sa fille. D'une main ferme, elle l'agrippe par le bras et l'entraîne loin de la foule tout en jetant sur son épaule un sac de toile contenant quelques vivres. Puis, insensible à la beauté du lieu, aux couleurs chatoyantes et aux senteurs inconnues, la vieille femme baisse le regard et se met en marche, du pas lourd de celle qui a travaillé la terre toute sa vie, les yeux fixés sur les sillons. Au moment où un vendeur de fruits secs et de légumes grillés croise son chemin, elle l'interpelle d'une voix mal assurée :

– Eh, toi, je cherche le palais Barbarino, on m'a dit que ça se trouve au nord-est du *sestiere* de San Polo...

Le vendeur regarde à peine la paysanne. Il n'entend pas perdre un seul instant avec elle alors que les gentils-hommes qui débarquent d'un *traghetto* sont pour lui autant de clients fortunés à qui il tend déjà des tranches de citrouilles grillées. Mais, au moment d'écarter d'un bras la vieille femme et de passer son chemin, il remarque sa fille qui se tient à ses côtés et suspend son geste. Tandis que son regard plonge

dans sa poitrine, il esquisse un sourire et tend son index derrière lui.

– Le *sestiere* de San Polo, c'est par là-bas. Passez sous la tour de l'Horloge puis remontez vers le nord. Une fois sur le pont du Rialto, demandez votre chemin aux marchands.

Au même moment, au nord-est de la ville, deux combattants croisent le fer dans le patio du palais Lambruso, une demeure du ^{XVI}^e siècle située près des chantiers de l'arsenal. La chaleur humide qui pèse sur Venise les a contraints à délaisser la salle d'armes, au premier étage, pour chercher la fraîcheur de la cour intérieure de ce palais d'été, à l'ombre des orangers. Tous deux s'affrontent sur l'allée centrale, large de deux pas et entourée de carrés de pelouse qui bordent une fontaine. Le plus âgé des deux, un petit homme aux cheveux blancs et au visage sec, semble prendre l'avantage sur son adversaire. Aux heurts des bottes contre les dalles fait écho l'éclat aigu des lames qui s'entrechoquent ou glissent l'une sur l'autre.

Les passes d'armes se succèdent et le vieil homme, le souffle court, garde l'initiative. Soudain, acculé sous ses coups, son adversaire choisit d'esquiver la lame qui jaillit vers sa poitrine plutôt que d'opter pour une parade. Surpris, le vieil escrimeur est déséquilibré vers l'avant. Les deux combattants se retrouvent alors au corps à corps, lame contre lame. Ils s'immobilisent et demeurent un instant les yeux dans les yeux. Leur visage ruisselle de sueur, leur chemise est collée à leur poitrine, tandis que leurs poumons se gonflent d'air à grands traits. Chacun des deux combattants sent sur son visage le souffle chaud de son adversaire.

– Tu te souviens de la botte de la *Furlana* ? demande alors le vieil escrimeur.

– Oui, lâche simplement l'homme qui contourne alors son adversaire tout en exécutant un tour sur lui-même.

Puis il arme son bras gauche, le coude relevé à hauteur de sa tête, comme s'il dissimulait son arme dans son dos.

Au même instant, un jeune homme pénètre en courant dans le palais dont la porte est restée entrouverte. C'est un être de grande taille, aux traits fins et réguliers. Son visage affable, dont les commissures des lèvres sont naturellement relevées, donne l'illusion d'un sourire permanent. Après quelques pas, il aperçoit les combattants. En reconnaissant l'un d'eux, il froisse la feuille de papier qu'il tenait à la main – une lettre anonyme qu'un inconnu lui a remise une heure plus tôt, lui demandant de se rendre au palais Lambruso.

– Zorzi ! lâche-t-il pour lui-même avec un petit rire, j'étais sûr qu'il s'agissait de toi.

Le jeune homme observe alors cet être resté alerte malgré un embonpoint prononcé. Son bras est précis, rapide, ses pieds et son torse toujours prompts à parer ou à esquiver les coups de son adversaire. Pourtant, ni sa silhouette trapue ni son ventre rond et proéminent ne le prédisposent à autant de souplesse et de vivacité. Mais le visage du jeune homme se fige quand il s'aperçoit que Zorzi Baffo tient son arme de la main gauche. Un instant, il scrute ses traits pour s'assurer qu'il s'agit bien de l'enquêteur de la *quarantia* criminelle, celui-là même qu'il a secondé il y a trois ans, lorsqu'il avait accepté un emploi d'adjoint auprès de cette chancellerie de la République. Pourtant, aucun doute, ce visage creusé par une cicatrice sur la joue droite, ces lèvres charnues et ce regard pétillant d'intelligence, c'est bien lui.

– Zorzi, tu es devenu gaucher durant mon absence ?

– Ah, Carlo, c'est toi ! lance l'enquêteur en tournant les yeux vers son interlocuteur.

Pendant que le jeune homme s'avance dans la cour, Zorzi salue son adversaire pour lui signifier le terme du combat, avant d'ôter sa chemise trempée de sueur. Puis il se penche au-dessus de la fontaine et, d'un mouvement brusque, il plonge son torse dans l'eau jusqu'à la ceinture. Lorsqu'il se redresse, il saisit une serviette qu'il presse sur son visage et sa poitrine avant de serrer la main de Carlo, qui arrive à sa hauteur. En lui désignant son adversaire, il lui dit :

– Je te présente le signor Massimo Caraccioli, le plus grand maître d'armes de Venise. Le plus ancien aussi. C'est lui qui m'a mis ma première épée dans la main lorsque j'avais huit ans.

Comme Carlo esquisse un geste de la tête pour saluer le vieil homme, celui-ci, hors d'haleine, répond à Zorzi en reprenant ses propres mots :

– Le plus ancien maître d'armes de Venise... qui vient de donner sa dernière leçon. Je suis trop âgé pour tenir l'épée, Zorzi. J'ai été ton premier maître et tu seras mon dernier élève. Ce combat m'a épuisé, messieurs, permettez-moi de prendre congé.

Comme Zorzi Baffo enfille une chemise propre, Carlo interroge son ancien chef :

– D'où te vient cette fantaisie de tirer de la main gauche ?

– Je prépare un duel. Pour vaincre mon adversaire, je devrai lui cacher dans un premier temps que je suis droitier. D'ailleurs, tu devrais aussi t'exercer à l'épée, je n'ai pas oublié que tu es le plus mauvais bretteur de Venise.

– Tu sais bien que je ne combats que des arlequins et des polichinelles armés de bâtons.

– Ça ne sera peut-être pas le cas dans les jours qui viennent...

– Pourquoi ?

– Je mène une enquête sensible et te voilà de nouveau mon adjoint.

– J'ai démissionné de la *quarantia* criminelle il y a trois ans. Qu'est-ce qui te fait penser que je vais accepter ta proposition ?

– Tu oublies que je suis l'homme le mieux informé de la République. J'ai des *confidenti* partout et je sais que depuis ton départ de Venise tu as joué avec ta troupe de ville en ville, sur les grands-places, dans les foires et les carnavals, mais rarement dans des cours princières. Le métier de comédien ne nourrit pas son homme. Écrire et jouer la comédie ne rapportent pas davantage que de rafistoler des voiles ou des filets de pêche. Et encore ! Le maître voilier est mieux payé pour un point qu'un auteur pour un poème ou un dialogue. Voilà pourquoi tu accepteras le poste que je t'offre. Cette enquête te rapportera plus d'argent que cinq comédies et t'en inspirera sûrement une de plus.

– Je dois y réfléchir.

– Et moi je dis que tu n'as pas le choix. Tu es revenu à Venise pour monter *Le Sénateur dupe de lui-même*, une nouvelle pièce que tu as griffonnée dans un chariot, sur de mauvaises routes. Et tu te demandes encore si le directeur du théâtre San Samuele aura les moyens de payer tes comédiens, sans parler des allumeurs de chandelles, des crieurs de billets, des costumiers, du machiniste, des peintres, du souffleur, des musiciens...

– En effet...

– L'argent n'est pas un problème pour moi. La République n'est jamais avare de ses deniers quand il s'agit de financer l'espionnage, les enquêtes et les...

– J'ai une question, l'interrompt Carlo.

– Oui ?

– Pourquoi moi ? Les adjoints ne manquent pas à la chancellerie criminelle. Ils manient l'épée mieux que je ne le ferai jamais, et ils sont rompus à ces pratiques pour lesquelles je n'ai pas plus de goût que de dispositions, comme les interrogatoires, les poursuites, sans parler de la torture.

Tout en conversant, Zorzi a conduit son ami vers le premier étage de son palais d'été, situé à une demi-lieue de la place Saint-Marc, et dont la façade ocre, percée de cinq fenêtres en ogive, est tournée vers la lagune nord. Les deux hommes pénètrent alors dans une salle dont les murs principaux sont couverts de bibliothèques qui s'élèvent jusqu'au plafond. Sans répondre à la dernière question de Carlo, Zorzi attrape d'une main une carafe de vin posée sur la table, et, de l'autre, il saisit deux verres, les remplit à ras bord puis vide le premier d'un trait avant même que son ami n'ait eu le temps de mettre la main sur le sien. Après s'être servi une seconde fois, il étend ses pieds sur le plateau de la table, cale son dos contre le dossier d'une chaise et boit cette fois plus lentement.

– C'est du vin de Desenzano, un vignoble situé sur les rives du lac de Garde, dit-il entre deux gorgées. Sa robe est sombre et son goût plus fruité que le vin de Chypre, dont tout le monde raffole. Je le fais venir ici par tonneaux entiers. Hier encore, ce vin-là a si bien fait tourner la tête d'une dame de ma connaissance qu'elle ne se souvenait plus si elle était mariée ou non...

– Encore tes fameuses nuits de débauche ?

– Oui, hier soir, il y avait ici les plus grands esprits et les plus beaux corps de Venise. Tu sais ce que dit ce vieux poème vénitien ?

*Bien tristes sont les femmes au lendemain des fêtes
Celle qui a trop bu a un fort mal de tête
Celle qui a joué n'a plus un seul écu
Celle qui a foutu a un fort mal au cul*

– Je ne suis pas devenu inquisiteur d'État, lui répond Carlo dans un éclat de rire, alors ne joue pas à ce petit jeu avec moi ! Je sais très bien que ces vers sont de toi. Je ne suis parti que deux ans à peine et je sais que ta muse n'a cessé de t'inspirer de nouveaux poèmes.

– Toi aussi, tu as tes informateurs ? demande Zorzi sur le ton de l'ironie.

– Je n'en ai pas besoin. Partout où je me suis produit ces deux dernières années, de Gênes à Milan, et de Padoue à Bergame, tes poèmes circulent sous le manteau. Tiens, laisse-moi me souvenir de ces vers que j'ai entendus dans une auberge, sur la route de Bologne :

*Un beau minois, un soir, m'appelle à sa fenêtre
Je presse donc le pas et entre chez la belle
Mais celle que je pris pour une demoiselle
N'était qu'un laidéron, si grosse qu'elle semblait double
Mais si vrai que la soif vous fait boire l'eau trouble
Un grand désir de foutre vous fait perdre la tête
Et quand l'esprit dit non ! le vit souvent acquiesce
Et j'inondai alors chacune de ses fesses !*

– J'avais oublié ce poème, dit Zorzi en souriant. Tu sais bien qu'il ne s'agit que d'improvisations et que je n'écris jamais rien. C'est mon public d'un soir qui prend la peine de noter mes vers avant de les répandre dans le pays. Mais parlons plutôt de toi : pourquoi es-tu revenu à Venise ?

– Je l'ignore, répond Carlo dont le visage redevient sérieux. Puis, après un silence, il ajoute : je suppose que je ressens en moi les pulsations de Venise, un peu comme les marins qui accostent gardent en eux les mouvements de leur navire. À Milan, à Gênes ou à Bergame, mon pied ne s'est jamais habitué aux rues planes, larges. Nulle part je n'ai trouvé de ces ruelles si étroites qu'on se touche sans se connaître, et où les femmes pressent leur poitrine sur vous sans même savoir votre nom. C'est sans doute cette Venise-là qui m'a le plus manqué, celle des soubrettes et des blanchisseuses qui chantonnent du matin au soir. Et il n'est pas une scène des théâtres d'Italie qui tanguent comme celles d'ici. Oui, achève-t-il après un nouveau silence, Venise est une sorte de vaisseau...

– Un navire bien vermoulu, et qui part à la dérive.

– Certes, mais comme toi j'y suis amariné : loin d'ici, j'ai le mal de terre. Et puis, j'ai tant de nouvelles comédies à monter dans ma ville, j'ai des idées plein la tête et tant de filles à aimer...

Après avoir vidé les dernières gouttes de la carafe dans le verre de son hôte, Zorzi se lève de table et se dirige vers l'une des fenêtres qui donnent sur la lagune nord, dont la surface disparaît dans une brume de chaleur. Il contemple cette étendue d'eau au niveau si bas que les fonds sablonneux et les plaines d'algues forment par endroits des îlots brunâtres, à fleur d'eau, sur lesquels des vagues lentes étalent leurs limons. En cette fin d'après-midi, le soleil est si lourd que certains marins, à bord de leur felouque, ont rabattu le mât vers la poupe afin de s'ombrager sous leurs voiles, tendues à la manière d'une toile de tente.

Boudée par les vents, la lagune ressemble à un grand salon au

parquet brillant, où l'on s'entretient de gondole à gondole, de barque à barque, et où nulle brise ne vient troubler la voix. Les moins pressés des marins ne prennent pas la peine de sortir leurs rames et somnolent en attendant le soir, quand les premières risées venues de la *terraferma* créeront un flux d'air qui les ramènera vers le port. Le regard de Zorzi se perd sur cet horizon cotonneux, étouffé dans un halo humide. De temps à autre, ses yeux sont attirés par des hommes d'équipage qui, las d'attendre le vent, ont sorti les avirons pour rentrer vers la cité. Debout, le torse nu luisant de sueur, ils pèsent sur leur rame et se redressent en cadence, tel un balancier, tandis que leur barque glisse mollement sur la lagune, sans que la moindre vague n'en vienne faire sursauter la proue.

Tout à coup, l'enquêteur de la chancellerie criminelle détourne son regard de la fenêtre. Ses traits, qui suivent le fil de ses pensées, se durcissent. Rompant le silence, il fixe son ami et lâche :

– Je te dois une réponse, Carlo : si je fais appel à toi, c'est que beaucoup de choses ont changé pendant ton absence. Aujourd'hui, je n'ai plus confiance en personne.

– Que se passe-t-il ?

– Retrouve-moi demain en fin d'après-midi au café de la Mauresque, sur le campo Santa Margherita. Nous irons interroger Francesco Zatta, un ami à moi qui travaille à l'hospice de Santa Croce.

– À quel sujet ?

– Un meurtre. Celui de Luca Roveri, l'un des hommes les plus riches de Venise. Mais nous parlerons de cela en chemin.

Carlo traverse à pied une cité inondée de chaleur. De toutes parts une lumière crue, violente, le force à plisser les yeux et à baisser le regard. Venice n'a plus rien en commun avec la ville assiégée par un froid humide qu'il a quittée deux ans et demi plus tôt pour partir sur les routes d'Italie. Il marche aujourd'hui dans une cité aux citernes taries, où l'eau potable vient à concurrencer les plus grands crus de Méditerranée que sont les vins de Cordoue, de Chypre ou d'Alicante. Voici plusieurs jours déjà que la cité a perdu sa sève. La surface des canaux, qui ne fait plus onduler le reflet des palais dans le sillage des gondoles, n'est plus désormais qu'une flaque mousseuse, qui, lors du reflux, se retire encore pour dévoiler un amas de bourbe. La période de la *secca* épuise peu à peu Venice de ses eaux. Partout, les *cavafanghi*, leur pelle à la main, s'activent afin de débarrasser la cité de sa fange glaiseuse dont le remugle oppresse les habitants. Mais si le dragage des canaux et le transport des boues loin de la ville permettent un temps de purifier l'air, le vent se fait désirer et la plupart des Vénitiens, un mouchoir pressé sur le nez, continuent de regarder les canaux bourbeux comme des foyers de miasmes. Alors, depuis des semaines, les hommes et les femmes marchent en épiant le ciel. Et quand ils aperçoivent un nuage noir, ils prient pour que la pluie s'en échappe enfin, sans s'évaporer en rideaux transparents avant d'avoir touché le sol.

Ce jour-là, Carlo ne peut s'empêcher de lever lui aussi les yeux vers l'un de ces nuages sombres qui voilent un instant le soleil. Puis, jugeant le ciel trop clair pour libérer la pluie, il pense aux jeux de lumière exécutés par les employés des théâtres, lorsqu'ils balancent leurs lampes pour faire se mouvoir les ombres sur la scène.

Le jeune homme, après avoir fouillé le campo Santa Margherita du regard, finit par découvrir la silhouette ronde de Zorzi Baffo, attablé à la terrasse ombragée du café de la Mauresque. Il constate en s'approchant que l'enquêteur de la chancellerie criminelle partage une carafe de vin avec un interlocuteur, qui ne cesse de jeter des regards autour de lui. Carlo ralentit le pas et observe de loin les deux hommes. Il comprend que Zorzi est en train de consulter l'un de ses innombrables *confidenti*, qui sont les oreilles et les yeux de Venice, et

qui, en échange d'un service rendu ou contre quelques ducats, livrent des informations précieuses à la *quarantia* criminelle.

Alors qu'il épie cette scène, qui appartient à un univers de secrets et d'intrigues auquel il se sent étranger, des images du passé reviennent à la mémoire du jeune homme. Il se revoit, trois ans plus tôt, sortant tout juste de l'université de Pavie, auréolé de son titre de docteur en droit. Rien ne le disposait alors à devenir l'adjoint d'un enquêteur de police criminelle, si ce n'est la ferme volonté de son père de le voir travailler, au lieu d'écrire des comédies et de courir chaque nuit les théâtres de la ville. Voilà comment, presque malgré lui, il avait grossi les rangs de ces jeunes fonctionnaires, souvent incompetents et peu motivés, qui doivent davantage leur place à l'intervention d'un parent qu'à leurs aptitudes propres. Jamais cependant Zorzi ne se serait rapproché de lui si les premières comédies qu'il avait proposées au public vénitien n'avaient joué en sa faveur. L'enquêteur avait été séduit par le ton des pièces de Carlo, et surtout par l'audace dont son auteur faisait preuve en mettant en scène des hommes riches et puissants ridiculisés par des valets ou de simples femmes de chambre. Car pour Zorzi, l'esprit, les mérites littéraires et le courage étaient des qualités dont le poids dans la balance dépassait de loin l'habileté à croiser le fer, ou bien l'expérience en matière criminelle. Ainsi, trois ans plus tôt, Carlo avait-il mené une première enquête, secondant son chef comme il l'avait pu, compensant ses lacunes par sa détermination, et sa maladresse par son imagination.

Arrivé à la hauteur de son chef, Carlo lui adresse un signe pour lui signaler sa présence. Aussitôt, Zorzi vide son verre d'un trait et met un terme à son entretien. Peu après, tous deux s'engagent dans la via Foscari, déserte à cette heure du jour. Après quelques pas, Carlo demande à voix basse :

- Parle-moi de cette nouvelle enquête.
- La victime est un certain Luca Roveri, un homme ambitieux, connu pour sa vie dissolue et les fêtes princières qu'il donnait dans ses villas de la *terraferma*.
- Comment est-il mort ?
- Sa femme l'a retrouvé étendu sur le sol de son cabinet de travail. Il agonisait.
- Des blessures ?
- Aucune.
- Tu penses au poison ?
- Probablement. Un médecin a été appelé à son chevet mais il n'a rien pu faire pour le sauver.

– Tu as un suspect ?
– Pas le moindre. Et pas davantage de mobile. La dernière personne à avoir vu Luca Roveri est son banquier. Sur sa demande, il venait de mettre à sa disposition une grosse somme d'argent, mais j'ignore à quoi elle était destinée.

Sur le chemin de l'hospice de Santa Croce, les deux hommes passent devant des cours où, autour de gondoles tirées à terre, de rares bateliers nettoient la coque de leur embarcation en attendant la fin de la période de la *secca*. Plus loin, ce sont des hommes et des femmes, accablés de chaleur, qui somnolent sur le pas de leur porte, tandis que la plupart des échoppes et des bureaux publics sont déserts. Les gérants de salles de jeu, les banquiers, les artisans, attendent le coucher du soleil pour ouvrir les portes de leurs ateliers ou de leurs établissements. De même, les courtisanes et les prostituées renvoient les plaisirs de la chair aux heures fraîches de la nuit, refusant tous ébats qui les obligeraient à inspirer à grands traits l'air chaud et malsain qui s'élève des canaux.

– Tu m'as dit hier que les choses avaient changé depuis mon départ...

– Oui. De simple enquêteur, je suis devenu le chef de la chancellerie criminelle. Pendant ce temps, Mateo Brandi et Franco Malesine ont été écartés du pouvoir. L'arraisonnement du bateau amiral le *Leone* par une frégate de la république de Raguse a précipité la chute de plusieurs membres du Conseil des Dix. Depuis, une nouvelle ligne politique a émergé et des hommes de l'ombre ont étendu leur autorité sur le gouvernement. Le sénateur Arto Massaro est l'un d'eux. Secrètement soutenu par le pape, il compte rétablir les prérogatives de l'Église à Venise. Mais ce n'est pas tout. Il a aussi l'intention de réarmer la République pour en finir avec la politique de neutralité. Pour l'instant, si la faction dont il a pris la tête gagne du terrain chaque jour, elle n'a pas encore les pleins pouvoirs. Plusieurs sénateurs, plus circonspects, les lui contestent encore. Pour devenir l'homme le plus puissant de Venise, Massaro doit encore se faire élire à la tête du Conseil des Dix.

– Il a des chances d'y parvenir ?

– Oui, s'il obtient la majorité au Sénat. En attendant, il a fait voter plusieurs décrets, comme celui qui efface quinze fêtes chômées dans l'année pour ne pas encourager l'oisiveté. Il a aussi réduit le pouvoir des chancelleries, dont la *quarantia* criminelle que je dirige.

– Dans quel but ?

– Imposer un nouveau pouvoir : celui des Milices de la Foi. Sur le modèle des Brigades de la chasteté qui sévissent à Vienne, cette juridiction est chargée de traiter les affaires de mœurs. Allié avec

l'abbé Ciari, Arto Massaro milite pour l'établissement d'une loi morale très stricte, comme celle qui règne sur les États pontificaux. Il veut fermer les salles de jeu et les palais des courtisanes. Il entend aussi débarrasser la ville des étrangers, des juifs et des sodomites. C'est la principale mission des miliciens de la Foi.

– Et le doge ?

– Ce n'est plus qu'un homme de paille. Il ne peut rien décider sans l'aval du Conseil des Dix. Il doit même demander la permission au Sénat s'il veut sortir de Venise. Comme tu vois, l'autorité est plus que jamais aux mains des assemblées, des conseillers et des hommes de l'ombre. Et cet obscur abbé Ciari, qui est lui-même un espion à la solde du pape, a sans doute plus de pouvoir que le doge.

Après avoir suivi la via Rossa et traversé le campo San Nicolò, les deux enquêteurs pénètrent dans un quartier miséreux où des hommes et des femmes, le regard éteint, sortent de leur demeure en portant des caisses et des sacs. Carlo remarque les traits crispés de ces êtres accablés de chaleur. Tous ploient sous des charges trop lourdes pour eux, avant de remonter dans les pièces qu'ils louaient pour emporter les objets auxquels ils tiennent le plus, abandonnant derrière eux les meubles, les livres et tout ce qu'ils avaient acquis depuis qu'ils habitaient Venise. Si certains d'entre eux étaient arrivés il y a quelques années dans la cité, après avoir fui leur pays d'origine à cause de leur religion, de leurs idées politiques ou bien des famines qui avaient frappé l'Europe de l'Est, d'autres étaient nés à Venise. Mais ils n'en demeuraient pas moins des étrangers. Aujourd'hui, leur nom, leur langue, leur costume, n'étaient plus les bienvenus dans la cité. Qu'ils soient imprimeurs, banquiers, commerçants ou artisans, tous s'étaient vu interdire d'exercer leur emploi, désormais réservé aux citoyens vénitiens. Ainsi, à force d'exactions, d'humiliations, de menaces, ces hommes et ces femmes étaient contraints de quitter la ville et de repartir sur les routes à la recherche d'une nouvelle cité qui les accueillerait.

– Tout a changé si vite, lâche Carlo en regardant une vieille femme invalide, déposée par les siens sur un chariot à bras.

– Une réforme des mœurs est en marche, contre laquelle le peuple ne peut rien. Demain, ce seront peut-être les théâtres et les comédiens qui devront quitter Venise.

– Le pouvoir entend aussi combattre le rire ?

– Oui, comme tout ce qui détourne l'homme de la religion. Les éditeurs eux-mêmes sont censurés par les Milices de la Foi lorsqu'ils publient des pièces ou des romans mis à l'index par le Saint-Siège. Et les courtisanes seraient déjà en fuite si elles n'avaient pas autant de protecteurs parmi les sénateurs qui s'opposent encore à la montée de

cette faction.

Tout en parlant, Zorzi s'approche de l'hospice de Santa Croce dont l'entrée s'ouvre sur la lagune ouest. Lorsqu'il arrive à la hauteur de cet établissement, il pousse la porte sans frapper. Une fois dans l'ombre des murs de l'hospice, il glisse à son adjoint :

– Concentrons-nous sur notre enquête.

C'est aux heures les plus chaudes de la journée que les deux femmes pénètrent dans le quartier du Rialto. Toutes deux ont cheminé sans échanger le moindre mot, comme ces paysans qui ensemencent un champ en marchant tout le jour côte à côte. Le soleil, alors à son zénith, n'offre que très peu d'ombre aux rares passants qui s'aventurent encore dans les rues de Venise. Et c'est en rasant les murs, à la recherche d'un liseré de fraîcheur, que la mère et sa fille atteignent le quai de l'Erberia.

Tout au long de l'année, des barques déchargent ici des fruits, des légumes, de la viande, des fromages et de l'eau douce, qui sont vendus sur le marché avant que les comédiens ambulants ne prennent possession de la place, dès les premières heures du soir. Dans l'ombre d'un entrepôt, les deux femmes distinguent les silhouettes de marchands assoupis près d'immenses sacs de haricots, de fenouils et d'épices. La plus âgée interpelle l'un des maraîchers pour demander encore une fois son chemin. Après quelques explications données par un vieil homme qui n'a pas pris la peine de lever les yeux vers elle, celle-ci rejoint sa fille et poursuit sa route en direction du campo della Pescheria. Toutes deux longent des entrepôts de vendeurs de vin, avant de passer à la hauteur des bureaux des contrôleurs, puis de ceux des assureurs et des magistrats chargés de percevoir les droits sur les denrées comestibles.

Après de longues minutes de marche, les deux femmes se glissent dans une ruelle étroite, large d'à peine deux coudées, qui débouche sur un campo désert. Là, elles s'arrêtent devant un palais luxueux. La mère dépose son sac et lève les yeux vers la façade ocre, percée d'une rangée de fenêtres en ogive qui s'ouvrent derrière un balcon de pierres blanches. Elle se dirige vers la porte d'entrée, mais, une fois arrivée à sa hauteur, elle pose la main sur le heurtoir sans se décider à le laisser retomber sur la plaque de bronze. Jamais cette femme humble qui a toujours répondu aux ordres des métayers en baissant le regard n'a osé frapper à la porte d'une telle demeure. Elle contourne alors le palais à la recherche d'une seconde entrée réservée à la domesticité, comme celles qu'on trouve à l'arrière des villas de la *terraferma*. Mais la seule ouverture qu'elle distingue est située du côté d'un canal étroit, tapissé

d'algues mêlées à de la glaise. Elle descend un petit escalier de pierre et atteint une grille couverte de mousse derrière laquelle deux gondoles sont couchées sur le sol. Mais nul ne répond à ses appels et la paysanne finit par revenir sur ses pas. Lorsqu'elle se trouve de nouveau devant le palais, elle hésite encore à frapper à la porte quand sa fille, lasse d'attendre en plein soleil, prend le heurtoir à pleine main et le cogne plusieurs fois sur le reposoir. Peu après, un domestique d'une cinquantaine d'années, les cheveux gris et le visage austère, leur ouvre le battant.

Dans l'ombre apaisante du palais, le serviteur demande aux deux femmes de le suivre vers un salon meublé d'une armoire en acajou et d'un petit secrétaire en ébène, disposés contre des murs où sont accrochés des tableaux de peintres de la Renaissance. Après les avoir invitées à s'asseoir, l'homme s'éloigne pour appeler son maître.

Installées sur un canapé aux motifs brodés, la mère et la fille ne s'adressent toujours pas la parole. Un abîme semble s'être creusé entre elles deux. La plus âgée, avec des gestes nerveux, tente de cacher les accrocs de sa robe en les dissimulant à l'intérieur des plis du tissu, tandis que sa fille, un sourire sur les lèvres, observe les statuettes, les bibelots et les tapisseries tendues aux murs. Après un long moment d'attente, un bruit de pas leur fait soudain tourner la tête.

– Avez-vous fait bon voyage, mesdames ?

C'est avec ces simples mots qu'un gentilhomme vêtu d'une chemise blanche avec col et mancherons en dentelle vient vers elles en précédant son domestique. La mère se lève aussitôt en baissant la tête, et comme sa fille reste assise, elle la secoue par l'épaule pour l'inciter à se redresser. L'homme s'est avancé et esquisse une révérence devant ses invitées. La vieille paysanne lance un regard furtif vers sa fille avant de se balancer d'un pied sur l'autre sans savoir comment répondre à ce salut. Puis, sur un nouveau geste de leur hôte, toutes deux se rassoient sur le divan.

Tandis que le domestique s'éloigne après avoir déposé trois verres d'eau fraîche sur une table basse, la vieille femme engage la conversation d'une voix hésitante, sans oser regarder en face l'homme qui vient de prendre place devant elle :

– Vous êtes bien le signor Da Ponte ?

– Pietro Da Ponte, pour vous servir, mesdames.

– Alors... c'est convenu ? Vous ne demandez rien en échange de vos services ?

– Soyez tranquille. Non seulement vous ne me devrez rien, mais

vous recevrez assez d'argent pour pouvoir vivre dignement, vous et votre famille dans votre ferme de la *terraferma*.

– Bien, bien, répète la paysanne en arrêtant son regard sur les mains fines de son hôte.

Puis, en relevant timidement ses yeux vers son visage, elle remarque que celui-ci est poudré comme c'est la mode parmi les nobles de la cité.

– Mais avant ça, intervient Pietro Da Ponte, je dois m'assurer que tout est en ordre.

Il se tourne alors vers la jeune femme et poursuit :

– Comment t'appelles-tu ?

– Donatella Maestran.

– Tu sais pourquoi tu es ici, n'est-ce pas ?

– Ma mère m'a tout expliqué, dit la jeune femme en fixant son interlocuteur droit dans les yeux.

– Bien. Dis-moi maintenant : es-tu vierge, Donatella ?

– Oh pour ça non, monseigneur ! intervient la mère sans laisser le temps à sa fille de s'exprimer.

– Et... a-t-elle goût à la chose ?

– Pour ça oui, pour y avoir goût, elle y a goût, poursuit la mère en oubliant sa timidité. Pensez donc qu'au lieu de travailler aux champs, elle passe ses journées à courir les garçons de ferme. Chez nous, elle fait tourner la tête aux journaliers, aux métayers et aux maîtres, c'est un miracle qu'elle ne se soit pas encore fait engrosser ! Sans doute connaît-elle l'usage des herbes...

– Sait-elle lire et compter au moins ?

– Lire ? Compter ? répète la vieille femme qui s'enhardit, vous pensez qu'elle perd son temps à ça ? Sait-elle au moins tenir le compte de ses amoureux ? Je n'en suis même pas sûre ! À part danser, chanter et courir les garçons, elle est bonne à rien, monseigneur, voilà bien pourquoi je vous l'amène.

Pietro Da Ponte garde le silence. Il semble réfléchir, prend une longue inspiration et finit par répondre :

– Voyez-vous, il ne suffit pas d'être belle pour faire un riche mariage. Il faut aussi de l'instruction, de la distinction, de la patience. Il faudra aussi apprendre à reconnaître et à pratiquer le mensonge, la duperie... Dis-moi, Donatella, as-tu de l'esprit ?

– De l'esprit, monsieur ? Je l'ignore. Mais je m'y entends assez bien à faire tourner celui des hommes.

– Bien, bien, répète Pietro en souriant, tu as déjà fait la moitié du chemin qui te conduira à la fortune. Il me reste donc à t'enseigner le menuet et l'art de la conversation courtoise. Tu devras aussi apprendre à jouer de la cithare ou de la harpe. Enfin, tu devras connaître les règles de la bienséance.

Puis il poursuit en baissant le ton :

– Tu devras aussi apprendre à contenter tes soupirants comme une jeune femme noble, c'est-à-dire ni trop mal, ce qui déplairait à ton futur époux, ni trop bien, ce qui ferait naître des doutes sur ta vertu de jeune marquise. Tu devras aussi savoir prendre du plaisir en toute circonstance, car tu ne saurais simuler la jouissance sans finir un jour par t'ennuyer. Mais dis-moi encore, Donatella, as-tu du goût pour les richesses, aimes-tu les bijoux et les belles toilettes ?

– Pas le moins du monde, monsieur, je n'aime que la vie des champs.

Le visage de Pietro Da Ponte se fige alors dans une expression de surprise. Après un temps de réflexion, ses lèvres dessinent une petite moue et il demande :

– Je ne m'attendais pas à cette réponse... Es-tu sûre de vouloir te faire passer pour une aristocrate et épouser un gentilhomme fortuné ?

Donatella, qui ne peut garder son sérieux plus longtemps, éclate alors de rire en raillant cet homme qu'elle connaît à peine :

– Voyons, monsieur, vous prétendez m'enseigner la duperie et vous ne savez pas même la reconnaître !

– De jolis yeux et de l'esprit... il ne te manque plus qu'un titre de noblesse pour être courtisée par les plus riches patriciens de la cité.

– Combien de temps devrai-je attendre ?

– Ce ne sera pas long. Si aucune marquise n'est capable de travailler la terre et de survivre dans une ferme, en revanche, les jolies paysannes dans ton genre font souvent d'excellentes marquises.

L'entretien achevé, Pietro Da Ponte se lève et raccompagne la mère de la jeune femme vers la sortie. Arrivé sur le seuil, il dépose une bourse dans le creux de sa main. Comme la vieille paysanne cherche ses mots pour le remercier, il porte un doigt à ses lèvres pour lui signifier qu'il n'attend aucune parole de gratitude. Puis, tandis qu'il ouvre sa porte et qu'un torrent de lumière déferle dans le vestibule, il lui dit :

– Je vous ferai parvenir des lettres pour vous donner des nouvelles de votre fille. Elle les écrira d'ailleurs elle-même puisque je commence les leçons dès aujourd'hui. Saurez-vous les lire ?

– Non... mais il y aurait bien monsieur l'abbé...

– Non ! Non ! coupe aussitôt Pietro avec un geste de la main, évitons de mêler le clergé à nos petits arrangements. Je vous enverrai plutôt un messenger. Et dès que votre fille sera devenue la femme d'un gentilhomme, vous recevrez une part de sa fortune.

Au moment où la paysanne s'apprête à partir, elle se tourne une dernière fois vers son hôte. Avec une expression où se lisent à la fois la reconnaissance et l'incrédulité, elle demande :

– Mais vous, monseigneur, prendrez-vous une commission ? Vous devra-t-on quelque chose quand elle sera mariée ?

– Vous ne me devrez jamais rien. Je n'agis que pour l'amour de l'art et par mépris pour ces aristocrates qui refusent de mêler leur nom à celui des gens du peuple. Je hais ces gentilshommes qui préfèrent perdre un bras plutôt que de devoir déplorer une mésalliance. Voilà pourquoi, pour les punir de leur orgueil, je leur joue un tour à ma façon.

Après avoir poussé les portes de l'hospice de Santa Croce, Zorzi et Carlo pénètrent dans une salle voûtée où règne une odeur indéfinissable, mélange de moisissure et de fumigations d'herbes médicinales. Leurs yeux, longtemps éblouis par la lumière, peinent à discerner les contours de ce lieu noyé dans la pénombre. Puis ils distinguent peu à peu les premières formes, sous des arches de pierre éclairées par de rares fenêtres qui laissent filtrer une lueur oblique. Les deux hommes perçoivent alors la rumeur de conversations, échangées à voix basse entre les pensionnaires. Pour la plupart, il s'agit d'infirmités de tout âge, amputés ou aveugles. Certains sont des blessés de guerre qui, avant la période de neutralité, ont combattu en mer ou sur les champs de bataille de la République. D'autres sont de simples artisans, des fondeurs, des feronniers, des souffleurs de verre ou des ouvriers de l'arsenal, accidentés dans l'exercice de leur métier et qui doivent leur survie aux soins des sœurs hospitalières.

En traversant la salle principale, les deux enquêteurs aperçoivent le profil d'une religieuse penchée au chevet d'un patient. Zorzi reconnaît aussitôt les traits de Veronica Querino, l'une des premières femmes à avoir étudié la médecine à l'université de Padoue, et qui est entrée dans les ordres par amour du prochain et par goût d'une vie simple et austère. Devenue sœur hospitalière de l'ordre de Santa Croce, elle soigne ces malades dont nul médecin ne veut s'occuper, entourant de sollicitude ces pauvres hères qui peuvent hurler un même mot pendant des heures, ou qui se cloîtent au contraire dans un profond mutisme en se balançant d'avant en arrière, ou ceux encore, prisonniers de leur propre conscience, qui n'en sortent que pour s'adresser à des êtres invisibles. Voilà trois années que Veronica Querino se consacre à ces patients en cherchant à mettre des termes médicaux sur le nom commun de folie, qui recouvre jusque-là des comportements aussi différents que l'amnésie, l'anxiété ou la démence. En reconnaissant la silhouette du chef de la chancellerie criminelle, elle se redresse et se dirige vers lui à petits pas rapides. Arrivée à sa hauteur, elle s'agenouille pour lui baiser la main.

– Soyez béni, signor Baffo. Nous avons reçu cette semaine votre dernier don. Dieu vous le rendra au centuple !

– Je vous en prie, répond l'enquêteur en relevant la sœur

hospitalière, ne mêlez pas Dieu à cette histoire. Si vous saviez d'où vient l'argent que j'offre à votre établissement, vous ne me baiseriez sans doute pas la main.

Les deux hommes poursuivent leur chemin et atteignent, au fond de la salle, une petite porte qui s'ouvre sur un jardin d'herbes médicinales. Malgré la sécheresse qui sévit sur la région, l'herbularius est très bien entretenu. Des dizaines de carrés de fleurs et de plantes, délimités par des petites planches, s'étalent sous les yeux des enquêteurs. À quelques pas devant eux, ceux-ci aperçoivent la silhouette d'un vieil homme qui leur tourne le dos, agenouillé près d'un massif de fleurs.

– J'étais sûr de te trouver là, Francesco, lance Zorzi.

Sans bouger de sa position, l'homme prend entre ses doigts les pétales translucides d'une fleur au calice bleuté.

– Pourtant, il s'en fallait de peu que je sois parti. Mes bagages sont déjà prêts.

– Tu quittes ce jardin que tu as créé à la sueur de ton front ?

– Je ne le quitte pas, Zorzi, j'en suis chassé ! Et pour deux raisons distinctes, ajoute Francesco Zatta en se retournant.

Carlo découvre alors le visage de cet homme, de soixante-dix ans environ, grand, très maigre, le teint hâlé, et vêtu à la manière des Orientaux d'une tunique brune qui lui descend jusqu'aux pieds.

– Je suis installé à Venise depuis quarante années, précise celui-ci, mais je n'en demeure pas moins un citoyen dalmate. Un étranger donc, prié de quitter la cité et de laisser sa place à un Vénitien de souche.

– Et la seconde raison ?

– Elle est liée au fait que je suis franc-maçon.

– Eux aussi sont devenus indésirables ? s'étonne Carlo en s'adressant en même temps à Zorzi et au jardinier.

– Un astrologue français, poursuit ce dernier en invitant les deux hommes à le suivre dans les allées du jardin, vient d'être arrêté au motif de franc-maçonnerie. De même, les Milices de la Foi ont découvert l'existence, au cœur même de Venise, d'une loge dirigée par Michiel Sassa, un marquis napolitain. L'homme a été emprisonné, son palais saccagé, et ses biens ont été confisqués aux cris de « Vive Saint Marc ! ».

– Tu as eu affaire à eux ? demande Zorzi.

– Pas encore...

Après avoir ménagé un silence, le vieil homme sort de sa poche une lettre pliée en deux et la tend à l'enquêteur de la *quarantia* criminelle. Avant même que celui-ci ne découvre son contenu, il reprend :

– C'est une lettre de menace. Les Milices de la Foi m'autorisent à

rester à Venise à la seule condition d'exercer la profession de chiffonnier.

– Je ne peux rien faire pour toi, Francesco, lâche Zorzi avec une grimace de dépit. Les miliciens sont protégés par le sénateur Massaro. Je pourrais tout au plus te cacher, et te faire changer de nom, mais tu ne pourrais plus alors exercer ton métier au grand jour...

– Voilà pourquoi je ne t'ai rien demandé, Zorzi. Mais ne parlons plus de ça. Dis-moi plutôt ce qui t'amène ici.

– Je viens te voir au sujet de Luca Roveri. Le rapport du médecin appelé à son chevet mentionne des pupilles dilatées, des mouvements désordonnés de tous ses membres, une rougeur de la face et une grande faiblesse musculaire accompagnée de paroles confuses.

– D'après les symptômes que tu me décris, je n'ai aucun doute sur leur origine : il s'agit d'un empoisonnement. Je peux même te nommer l'arme du crime.

– Je t'écoute...

Pour toute réponse, le vieil homme continue de marcher en silence dans les allées de son jardin. Après avoir dépassé des massifs de sauge et de cardamine, il se penche vers une plante ramifiée dont les tiges les plus hautes lui arrivent à la taille. Ses feuilles vertes, ovales et pointues, sont teintées de reflets brunâtres, tandis que ses fleurs retombent en cloche. Le jardinier en coupe délicatement une tige avec la lame d'un couteau et la tend à ses hôtes avec ces simples mots :

– Voici la coupable : *Atropa belladonna*. De la belladone.

– Tu es sûr de toi ? demande le chef de la chancellerie criminelle en prenant la tige entre ses doigts.

– Zorzi ! répond l'homme avec une pointe de vanité. Si tu connaissais un meilleur spécialiste des plantes à Venise, tu l'aurais consulté, n'est-ce pas ?

Sans attendre la réponse de l'enquêteur, le jardinier désigne de l'index les fruits de la belladone, des baies noires et luisantes, de la taille d'une petite cerise, qui contiennent le poison.

– Aucune autre plante, ajoute-t-il, ne peut provoquer ce type de symptômes.

Zorzi, qui tient toujours la plante entre ses doigts, murmure alors pour lui-même :

– De la belladone... Quel genre d'homme aurait l'idée d'utiliser une telle arme ?

– Un *homme* ? réagit aussitôt le jardinier, le poison est plutôt une arme féminine...

– D'après toi, l'assassin serait donc une femme ? lui demande Zorzi en le fixant dans les yeux.

Comme le jardinier soutient son regard sans répondre, Carlo intervient pour briser le silence :

– À moins qu’il ne s’agisse d’un homme qui veut faire peser les soupçons sur une femme... ou bien sur un jardinier.

– Toujours est-il, intervient de nouveau Francesco Zatta pour couper court à la conversation, que la victime serait toujours en vie si elle avait connu l’existence d’un antidote.

Tout en parlant, le vieil homme se dirige vers son officine, une pièce attenante au corps du bâtiment. Il invite alors les enquêteurs à entrer dans une salle encombrée de dizaines de livres, posés sans ordre sous des bouquets de plantes sèches suspendus aux poutres d’un plafond bas. Francesco Zatta parcourt du regard des étagères sur lesquelles sont alignés des fioles de toutes dimensions, des petites boîtes en céramique et des pots de bois, qui contiennent des poudres, des décoctions et des onguents. Il saisit délicatement l’une de ces boîtes, l’ouvre et la tend aux enquêteurs.

– Voici l’antidote de la belladone. C’est une préparation que j’ai mise au point en broyant des fèves de Calabar, une graine qui provient des forêts d’Afrique. Si cette poudre est ingérée avant l’absorption du poison, ou dans les minutes qui suivent, elle permet d’en annihiler les effets.

Zorzi prend le pot entre ses mains. Par curiosité, il le porte à ses narines avant de le rendre à son interlocuteur. D’un geste, celui-ci refuse de le reprendre. Il désigne à ses hôtes une grande malle, posée au pied des étagères :

– Mon bagage est prêt. Je pars dès demain. Emportez tout ce que vous voulez. Je préfère savoir les trésors de mon herbularius entre vos mains plutôt qu’entre celles des miliciens.

Lorsque les enquêteurs referment derrière eux les portes de l'hospice, le jour se couche sur Venise. Les deux hommes s'engagent dans la via Guardiani et longent le canal San Nicolò dont les boues, apparues après les premières semaines de la *secca*, ont laissé place à une terre poussiéreuse, hérissée d'algues sèches. Comme chaque soir, les rues se remplissent de passants qui s'éveillent de leur longue sieste. Des femmes, chassées des cafés par un récent décret, paraissent à la porte des *malvasie*, ces débits de boissons qui leur sont désormais réservés, comme *L'Amazone* ou *L'Impératrice*, où elles se réunissent pour boire des tasses de chocolat ou des verres de liqueur. Avec la fraîcheur, c'est la gaieté qui revient dans la cité, avec son cortège de bateleurs et ses voyageurs qui se pressent devant les palais des courtisanes, dont la réputation a gagné les capitales d'Europe comme les plus petites villes de province.

Après avoir franchi le Grand Canal et pénétré au cœur du *sestiere* de San Marco, les deux enquêteurs aperçoivent des badauds rassemblés sous la *bambola di Parigi*, un mannequin suspendu à plus de deux mètres au-dessus du sol, qui exhibe tous les trois mois de nouvelles robes confectionnées par des tailleurs de luxe suivant la dernière mode parisienne. En quelques années, la poupée de Paris est devenue l'une des attractions de la cité et il n'est pas une femme du monde qui, avant de se présenter dans la bonne société, ne s'arrête ici afin de commander aux tailleurs la réplique de la tenue portée par la *bambola*.

Mais, à mesure qu'ils s'approchent des curieux, les enquêteurs s'étonnent du nombre inhabituel de personnes qui composent leurs rangs. Ils s'arrêtent à leur tour et découvrent que la robe du mannequin a été lacérée, tandis qu'une feuille de papier, fixée sur sa poitrine à l'aide d'un couteau, porte ces simples mots : *Repens-toi*.

Carlo, le regard levé, garde le silence un instant avant de s'interroger :

- C'est la signature des miliciens, n'est-ce pas ?
- Sûrement. Le message est clair : il condamne le luxe, la fête et la séduction. Ce genre de provocation est bien dans leurs habitudes...
- Qui sont-ils exactement ?
- La plupart sont des jeunes gens recrutés sur les territoires de

Venise. Ils se font aussi appeler les « soldats de Saint-Marc ». Parmi eux, il y a des mercenaires, rompus à la pratique des armes, mais aussi des exaltés sortis du séminaire et qui ont longtemps hésité entre les ordres et la carrière militaire. L'épée au poing, ils font régner la terreur dans la ville. Ils fouettent les voleurs sur la place publique, molestent les artisans étrangers, chassent les prostituées.

– Qui les dirige ?

– Ils sont sous les ordres de Girolamo Malarin, un ancien prêtre arrivé de Rome et nommé à ce poste par le sénateur Massaro. Après avoir porté la soutane, Girolamo Malarin a intégré l'armée des États pontificaux. Pendant dix ans, il s'est battu sur les territoires du pape et a gravi chacun des échelons militaires pour devenir officier.

– Quels sont tes rapports avec lui ?

– Je ne l'ai jamais rencontré. Mais je sais qu'il n'attend qu'un faux pas de ma part pour mettre la main sur la chancellerie criminelle. C'est un adversaire que je ne dois pas sous-estimer. Il passe pour être l'une des meilleures lames d'Italie.

– Serait-il plus habile que le redoutable Zorzi Baffo ?

– Il est précis et rapide, répond Zorzi sans relever l'ironie de son adjoint. Il s'est frotté aux plus grands maîtres d'armes français et espagnols dans les tournois des cours royales européennes.

– Tu le crois capable de meurtre ?

– Tu penses à l'assassinat de Luca Roveri ?

– Oui, tu disais que la vie dissolue de la victime n'était un secret pour personne ; il aimait les femmes, le luxe, la débauche...

– Dans ce cas, le chef des Milices de la Foi devrait exécuter la moitié des Vénitiens. Non, Luca Roveri a été assassiné pour une tout autre raison. *Cui bono* ? se demandaient les Anciens, et rien n'a changé depuis : pour trouver le criminel, cherchons d'abord à qui profite le crime.

Pendant qu'un employé de l'une des boutiques de confection pose une échelle contre un mur afin de décrocher la poupée de Paris, les deux enquêteurs poursuivent leur chemin vers le sud. Lorsqu'ils arrivent sur la Piazzetta, un liseré d'écume ourle la lagune, dont la surface est assombrie par de faibles risées. Face à eux, au milieu du bassin de Saint-Marc, un mur de voiles blanches cache l'horizon tandis que de petites embarcations dessinent des taches colorées entre les navires. Sur la droite des deux enquêteurs, la façade nord de la douane de mer disparaît déjà dans l'ombre alors que sur leur gauche, les pierres du quai des Schiavoni sont ambrées par le crépuscule.

Mais les deux enquêteurs quittent déjà la Piazzetta pour se diriger

vers le campo San Zaccaria. Peu après, lorsqu'il aperçoit la façade amarante du palais Passaglia, le visage de Zorzi s'illumine :

– Allons, homme affamé n'a pas d'idée, lâche-t-il. J'ai besoin de manger de bons plats, boire de grands vins et honorer le corps de jolies femmes pour pouvoir réfléchir plus à mon aise à cette enquête.

– Je vois que rien n'a changé depuis trois ans : dès que les éclaireurs publics allument les premières lanternes, tu es prêt à improviser des poèmes pour courtoiser les Vénitiennes...

– Tu te trompes sur mon compte, mon cher Carlo, car si je déclame des vers lors des banquets où je suis invité, c'est par pur amour des mots, des rimes et du rythme.

– Un goût des mots qui te conduit cependant dans le lit de jolies femmes.

– Certes, mais je dois t'avouer que dans le palais où je me rends ce soir, courtoiser une femme, ou lui réciter des vers, sera un luxe inutile pour obtenir ses faveurs. Car depuis qu'un nouvel ordre moral tente de s'imposer à Venise, la débauche ne connaît plus aucune limite. Par crainte d'un retour à la rigueur des préceptes chrétiens, les Vénitiens se dépêchent de se livrer à tous les excès qui leur seront sans doute interdits demain : ils se pénétrant sans se connaître ni s'être adressé la parole, et parfois même sans se voir lorsque les chandelles s'éteignent et que les corps nus se découvrent à tâtons. J'ai même entendu une patricienne se demander si toutes les simagrées de la séduction, superflues pour ceux qui ont le vit raide, n'avaient pas été inventées pour servir d'excuse à ceux qui l'ont flasque.

Comme Carlo sourit sans répondre aux paroles de Zorzi, celui-ci se présente à la porte du palais Passaglia. Au-dessus de lui, une rumeur continue s'échappe des fenêtres du premier étage, ponctuée d'éclats de rires et de tintements de verres. Lorsque la grille du judas s'entrouvre, Zorzi prononce à voix basse un mot de passe et, en se retournant vers son adjoint qui s'éloigne déjà vers le théâtre San Samuele, il ajoute :

– Crois-moi, pour les Vénitiennes qui attendent là-haut, la vigueur compte bien plus que tous les compliments de la terre.

Dans le palais d'un sénateur vénitien.

– Comment, monsieur Leonardo, j'apprends que vous préparez vos malles. Vous quittez donc Venise ?

– C'est la vérité, mademoiselle Caterina. Je ne puis demeurer plus longtemps dans cette ville.

– Et pourquoi donc, je vous prie ? Votre emploi de secrétaire ne vous convient-il plus ?

– Il ne s'agit pas de cela.

– Serait-ce à cause de mon père alors ? Vos relations avec lui ont-elles à voir avec votre départ ?

– Mes relations avec monsieur votre père n'y sont pour rien, mais il est vrai que votre maison entre en jeu dans ma décision de partir.

– Comment, notre maison ? N'y avez-vous pas été bien traité depuis votre arrivée ?

– Si, fort bien au contraire, au point de m'y attacher et d'endurer en silence un mal cruel.

– Si votre séjour vous est pénible, je m'offre moi-même de hâter votre départ afin que vous ne souffriez point.

– C'en est trop, mademoiselle. Plaignez-moi plutôt que de me tourmenter davantage !

– Si je connaissais les raisons de votre mal, bien loin de l'aigrir, je me mettrais en peine de le soulager.

– Cherchez-en la cause au fond de votre cœur, et je n'aurai rien à ajouter.

– C'est donc à cause de moi que vous souhaitez partir ?

– Oui, ma chère Caterina, c'est vous qui m'y contraignez.

– Vous suis-je devenue à ce point odieuse, monsieur Leonardo ?

– Que dites-vous ? Jamais vous ne fûtes si aimable à mes yeux, et je garderai un souvenir ému des conversations que nous avons en cachette de votre père.

– Dans ce cas, pourquoi êtes-vous si pressé de partir ?

– Il m'est cruel de souffrir un amour sans espoir. Pensez que votre père siège au Sénat, et qu'il est l'un des plus puissants patriciens de Venise. Il songe sûrement pour vous à un mariage de haut rang. Quant à moi, je n'ai ni fortune ni dot, et je ne peux me glorifier du moindre ancêtre noble. Pire encore : je ne suis pas même vénitien.

– Pour moi, l'honnête citoyen milanais que vous êtes vaut tous les nobles vénitiens.

– Pour vous oui, mais pas pour votre père.

– Soit, mais de toute façon, je ne puis me résoudre à vous voir partir. Si vous m'aimez, je vous prie de renoncer aussitôt à votre départ.

– Je le voudrais bien, mais il m'est cruel de souffrir un tel amour en cachette. J'aime la vérité et je suis las de nos rendez-vous secrets. Je voudrais vous aimer au grand jour mais cela me sera à jamais impossible.

– Sachez, monsieur Leonardo, que rien n'est impossible à Venise. Promettez-moi de rester et je trouverai une solution pour guérir les maux dont vous souffrez.

Il lui baise la main.

– Si tel est votre désir, mademoiselle Caterina, je reste encore un peu au service de votre père. Nous nous verrons demain.

Aussitôt après cette réplique, Carlo, qui répétait sur la scène du théâtre San Samuele le rôle de M. Leonardo, frappe dans ses mains en se tournant vers les coulisses. D'une voix autoritaire, il appelle :

– Fabrizio ! C'est à toi !

Un comédien, vêtu de noir et arborant de fausses moustaches recourbées, vient vers lui en faisant claquer les talons de ses bottes. Son costume sombre, strict, ainsi que ses premiers essais de maquillage pour le rôle qu'il s'apprête à interpréter lui donnent un air sévère.

– Fabrizio, lui dit Carlo en le prenant par l'épaule, le sénateur Tognolo est l'un des personnages clés de cette pièce. Le ton de chacune de tes répliques doit être sec, froid, querelleur. Rappelle-toi que tu dictes tes quatre volontés au peuple de Venise comme dans ta maison. Nul ne t'a jamais tenu tête, ni au Sénat ni sous ton toit. Tu es colérique, vaniteux, sournois, autant de vices qui feront qu'à la fin de la pièce, ton secrétaire, ton valet, ta fille et sa femme de chambre te joueront un mauvais tour.

Comme le comédien acquiesce en prenant sa place au centre de la scène, Carlo hèle les deux acteurs qui tiennent les rôles de Gradelino, le valet du sénateur, et de Pandolfina, la femme de chambre de sa fille. Puis, d'un saut, il se retrouve au milieu du parterre du théâtre San Samuele et s'installe sur un banc pour assister à la suite de la répétition. Au même moment, sur la scène, le comédien qui interprète le rôle du sénateur Tognolo appelle d'une voix forte :

– Pandolfina, Gradelino, au rapport !

Le valet et la femme de chambre accourent et répondent à l'unisson.

– Voilà, Votre Excellence !

- Toi, Pandolfina, as-tu bien surveillé ma fille ?
- Oh oui, Votre Excellence, de son lever jusqu'à cet instant où vous m'avez fait appeler.
- A-t-elle reçu des lettres ? Est-elle sortie sans mon autorisation ?
- Oh non, monsieur, Mlle Caterina a joué du clavecin, puis elle a lu un roman anglais avant de recevoir la visite de son amie, Mlle Graziosa.
- La fille du banquier ? Ce laideron toujours fille à trente ans et qui a autant de moustache qu'un galérien ?
- Elle-même, Votre Excellence.

Le sénateur Tognolo, à part.

– Je ne sais quel plaisir ma fille trouve à la conversation de cette nigaude de paysanne enrichie, mais enfin, tant qu'elle ne s'entretient pas avec mon secrétaire, cela me convient. Je n'aime pas savoir ce garçon sous mon toit. M. Leonardo est un employé fidèle, qui gère mes comptes comme nul autre, mais je dois le garder à l'œil. La peste soit des jeunes hommes bien faits ! *Puis haut* : Et toi, Gradelino, as-tu surveillé mon secrétaire ? N'a-t-il pas cherché à s'entretenir avec ma fille ?

– Autant que j'ai pu me rendre compte, Excellence, votre secrétaire est resté dans son bureau où il a effectué toutes sortes d'opérations. Sous le prétexte de lui servir un chocolat frais, j'ai regardé par-dessus son épaule et je puis vous affirmer que M. Leonardo effectuait des additions, car j'en ai déjà vu faire par les marchands. À moins que ce ne fussent des soustractions, un genre d'opérations dont j'ai entendu parler, et dans lesquelles, m'a-t-on dit, un nombre se voit retranché à un autre plus important que le premier et qui...

Le sénateur Tognolo, agacé par son valet, se saisit d'un bâton.

– Bien ! Bien ! Es-tu sûr qu'il ne s'est pas absenté lorsque ma fille a cessé de jouer du clavecin ?

– Oh, tout à fait sûr, Votre Excellence ! Je vous le répète, M. votre secrétaire n'a pas quitté son bureau un seul instant. En revenant chercher sa tasse vide, j'ai mal refermé la porte à dessein afin de l'épier à mon aise. J'ai vu M. Leonardo assis à sa table, tremper sa plume dans l'encrier avant d'effectuer vos comptes. Autant que j'ai pu l'observer, il alignait des rangées de nombres les uns sur les autres ; il était question de retenues, d'où j'ai déduit qu'il s'agissait d'additions, mais je ne suis pas très instruit, je ne suis qu'un simple valet et je ne voudrais pas tromper Votre Excellence, il s'agissait peut-être de soustractions, à moins que ce ne fussent des divisions, une opération dont j'ignore tout mais dont j'ai entendu parler et qui consiste à...

Le sénateur, agacé, brandit son bâton et poursuit son valet.

– Il suffit, Gradelino ! Tu sais ce qu'il t'en coûterait si tu t'avisais de me mentir ?

Gradelino se réfugie derrière un fauteuil. Il devient invisible et l'on n'entend que sa voix.

– Oh, Votre Excellence, soyez tranquille, je vous dis la vérité.

– Mon secrétaire n'aurait-il pas eu le temps de transmettre un billet doux ?

Gradelino sort timidement sa tête.

– Non, Votre Excellence, M. Leonardo est resté assis sur sa chaise. D'où je me trouvais, et comme je vous en instruisais à l'instant, je l'ai vu tremper sa plume dans l'encrier avant d'effectuer des opérations où le nombre trouvé en résultat, par ma foi, était, je crois, plus élevé que les premiers nombres, mais je ne le jurerais pas, d'où j'ai déduit qu'il s'agissait d'add...

– Vas-tu cesser, maraud !

Le sénateur poursuit de nouveau son valet avec son bâton pour le faire taire.

– Bien ! Je dois me rendre au Sénat. Reprenez votre travail tous les deux et gardez l'œil ouvert. Je veux être informé de tout ce qui se passe sous mon toit !

Le sénateur Tognolo met sa cape et sort. Gradelino se penche à la fenêtre afin de s'assurer que son maître s'est éloigné.

– Que la peste soit de son Sénat, de ses ordres et de ses rapports de surveillance ! J'ai encore la marque des coups de bâton que j'ai reçus hier pour être allé à la taverne au lieu de surveiller sa fille. Mais je saurai bien me venger de toutes ses bastonnades !

– Le méchant homme ! Et moi, ce n'est pas son bâton mais bien autre chose dont il me joue lorsque je le croise dans un couloir et que sa femme est sortie. Le méchant homme ! Le méchant homme ! Mais oui, mon bon Gradelino, nous saurons nous venger de lui quand l'occasion se présentera.

– Ce ne sera pas difficile...

– L'homme est aussi méchant que facile à berner.

– Sa fille est plus rusée que lui, et elle s'y entend pour tromper la vigilance de son père.

– Regarde les sequins qu'elle m'a donnés ce matin pour tenir ma langue lorsqu'elle est allée s'entretenir avec M. Leonardo.

Pandolfina tient les pièces à bout de bras tandis que Gradelino essaie de s'en emparer en tournant autour d'elle. Puis il la prend par le bras et l'entraîne avec lui.

– Allons de ce pas dépenser cet argent à la taverne puisque Son Excellence est sortie.

– Un sénateur de la République tourné en ridicule par des gens du peuple... tu ne vas pas nous faire que des amis, Carlo.

Massimiliano Pacetta, le directeur du théâtre qui assistait à la

répétition aux côtés de Carlo Goldoni, vient de prononcer ces mots d'un air soucieux.

– Je sais, répond le comédien en souriant, mais cela fera rire le peuple. Les valets, les soubrettes, les tisserands, les verriers et les pêcheurs remplissent les rues mais aussi les théâtres. C'est une foule qui n'a jamais pris conscience de sa force, ni de ses droits. Elle mérite qu'on loue son esprit et qu'on la fasse rire aux dépens de ceux qui la gouvernent.

– Mais ce *Sénateur dupe de lui-même* est une comédie qui pourrait te coûter cher.

– Certes, mais je n'oublie pas que les petites gens forment la plus grande part de la population vénitienne. Pourquoi irais-je écrire des pièces pour plaire à cette infime partie qu'est l'aristocratie ?

– Parce que cette infime partie, comme tu dis, détient tous les pouvoirs.

– Et moi, j'ai le pouvoir de faire rire. Grâce à cela, on parlera de moi dans plus de deux cents ans. Alors, qui a le plus de pouvoir ? Eux ou moi ?

– En attendant, ce sont eux qui détiennent les clés des prisons et celles des chaînes des galères.

Il a suffi de presque rien ce soir-là pour que l'esprit des Vénitiens se mette à parader, à rire, à danser. Plusieurs places de la cité se sont hérissées de vergues, de banderoles chamarrées et de perches au faite desquelles sont apparus pêle-mêle des perroquets ou des animaux savants. Un tintamarre de couleurs, un chahut d'allégresse a envahi la ville. Des comédiens masqués, pareils à des insectes attirés par la lumière, ont virevolté sur des scènes de fortune et ont réjoui leur public par des poursuites, des esquives acrobatiques, des bastonnades et des pugilats sonores. Puis un montreur d'ours a paru, des polichinelles ont voltigé dans l'air du soir, des arlequins ont singé les passants, des conteurs ont vu les cercles de curieux s'arrondir autour d'eux et, peu avant la fin de leur récit, se sont interrompus en passant dans la foule, un bol à la main, avant de révéler le dénouement de leur histoire. Aucun des promeneurs, qu'ils soient vénitiens ou étrangers, ne s'est demandé la raison de cette liesse spontanée. Ils savent que le moindre saint à célébrer, la plus insignifiante des victoires à commémorer ou un personnage de renom à honorer suffisent à déclencher l'enthousiasme d'un peuple toujours prêt à faire la fête, et qui accourt au moindre signal pour anticiper ou prolonger le carnaval.

Parmi la foule, plus dense et enjouée à mesure que la nuit descend sur la ville, Zorzi Baffo et Carlo Goldoni marchent sans prêter attention aux festivités. Le visage du chef de la chancellerie criminelle est fermé. Il n'a dormi que quelques heures et ses traits portent encore les stigmates d'une nuit de débauche. Cependant, son énergie est intacte, sa démarche est vive, nerveuse, et c'est en jouant des épaules qu'il se fraie un passage dans les rues envahies par les saltimbanques.

– Pressons le pas, lâche-t-il d'une voix enrouée par l'alcool, nous n'avons pas un instant à perdre.

– Où allons-nous ?

– Au palais Torentini, sur le campo San Pietro. Un domestique vient de retrouver son maître dans son bureau en train d'agoniser.

– De qui s'agit-il ? demande Carlo en courant dans les pas de Zorzi.

– Alcide Manin di Citanova. Un marchand parti de rien et devenu immensément riche.

– Le même profil que Luca Roveri, la première victime...

– Et comme lui, Manin di Citanova était connu pour ses mœurs

dissolues. Il aimait les femmes, le vin, et ne vivait que pour la fête et les honneurs.

Comme les deux enquêteurs empruntent la via del Magazen, ils entendent une rumeur qui enfle à mesure qu'ils avancent. Les deux hommes pensent d'abord à une bande de jeunes gens attirés par les bruits de la fête. Mais, alors qu'ils arrivent à la hauteur du campo Santi Giovanni e Paolo, leur regard se tourne aussitôt vers un homme entièrement nu. Sur ses épaules est fixé un pilori confectionné dans une planche épaisse, percée d'une ouverture circulaire pour laisser passer sa tête, et de deux autres, plus étroites, refermées sur ses poignets. Sur les fesses du supplicié, un mot a été peint en rouge : *Sodomite*. Tout autour de lui, une foule de badauds s'amuse à lui jeter des tomates, des œufs, tandis qu'une demi-douzaine de miliciens l'obligent à parader dans la ville à coups de fouet.

– Je connais ce pauvre bougre, lâche Zorzi. Il s'agit d'un peintre qui possède un atelier près de l'arsenal. Sa renommée a franchi les murs de Venise et ses toiles se monnaient jusqu'en Angleterre.

– Que faisons-nous ? demande Carlo.

– Si je me dresse contre les Milices de la Foi, le sénateur Arto Massaro exigera aussitôt ma tête. Il mettra alors un homme de paille à mon poste et étendra son pouvoir sur la *quarantia* criminelle.

– Dans ce cas, j'agirai seul.

– Noble intention, lui dit Zorzi avec un sourire sceptique, mais ils sont six hommes, armés d'épées et de gourdins, et tu ne sais pas te battre...

Piqué au vif, Carlo sort aussitôt son arme de son fourreau. Puis, en jouant des coudes, il fend la foule et se retourne pour crier à l'adresse de son chef :

– Qu'ai-je à risquer, à part un bon coup sur la tête ?

– L'imbécile, il se croit encore dans l'une de ses comédies, murmure Zorzi entre ses dents tout en observant la scène à une dizaine de pas.

L'instant d'après, Carlo se dresse devant les miliciens. Dans son dos se trouve le supplicié, la peau maculée de sang et de fruits mûrs.

– Ôte-toi de là ! lui ordonne l'un des soldats de Saint-Marc en sortant son arme, ou tu te retrouveras bientôt le cul nu comme celui-là.

En un instant, la foule forme un cercle autour de l'enquêteur adjoint, comme pour assister à un spectacle improvisé. Galvanisé par ce public qui le fixe en attendant sa réplique, Carlo affiche un sourire arrogant et parle haut, comme si sa voix devait porter jusqu'au dernier rang d'une salle de théâtre.

– Si je dénude mon cul, comme vous me le proposez, ce sera uniquement pour me soulager à vos pieds.

La foule se met aussitôt à rire de bon cœur, sans faire cas des lames aiguisées que les deux hommes tiennent à la main. Alors que Zorzi se rapproche lentement de son adjoint, le milicien fait un pas vers son adversaire. L'arme au poing, il lance une attaque au visage de celui-ci. Carlo pare la lame comme il peut avant de riposter maladroitement, lorsqu'une contre-riposte fulgurante envoie voltiger son épée à six pas. Désarmé, le jeune enquêteur recule et se heurte au corps du supplicié. Tandis que son adversaire arme son bras pour l'atteindre cette fois à la poitrine, Carlo se retourne et empoigne à pleines mains le corps du prisonnier. En un éclair, il le fait pivoter sur lui-même, si bien que l'extrémité du pilori vient heurter avec violence le crâne de son adversaire.

Déjà, cinq nouveaux miliciens se dressent devant Carlo. Comme celui-ci cherche son arme du regard, il n'a que le temps de voir l'un de ses assaillants s'effondrer sur le sol, le crâne frappé de plein fouet par le pommeau de l'épée de Zorzi, arrivé dans son dos. Lorsque les miliciens se retournent vers ce nouvel adversaire, ils ne sont plus que quatre.

– Comme il y a toujours un lâche dans un groupe, leur lance le chef de la chancellerie criminelle, je considère que vous n'êtes que trois véritables combattants contre moi.

Aussitôt après, en tenant son arme de la main gauche, Zorzi prend l'initiative de la première offensive. Habitué à combattre plusieurs adversaires à la fois, il sait qu'il ne doit jamais cesser de se déplacer autour d'eux. Ceux-ci, des jeunes gens sans expérience, ne parviennent à aucun moment à coordonner leurs attaques. Très vite, une puissante prise de fer de Zorzi écarte la lame de l'un d'eux avant de le toucher à la cuisse. Sans attendre, l'enquêteur enchaîne par un mouvement d'enrobé qui désarme le deuxième assaillant, avant de toucher le troisième à la poitrine en maniant son épée comme un fouet. Comme Zorzi l'avait prévu, son dernier adversaire marque un temps d'arrêt en observant ses quatre amis qui viennent d'être défaits, puis il s'enfuit à travers la foule.

Ruisselant de sueur, Zorzi soulève sans attendre le loquet de fer qui ferme le pilori et libère le supplicié. L'instant d'après, celui-ci tombe à genoux d'épuisement. Sous l'œil des badauds, Carlo arrache la chemise de l'un des miliciens étendus sur le sol et la lui tend.

– Ne reste pas là, dit Zorzi au prisonnier. Rentre chez toi, soigne tes blessures et quitte Venise au plus vite.

Puis il se retourne vers son adjoint. Ne sachant s'il doit lui adresser des reproches pour sa conduite ou plutôt saluer son courage, il lâche simplement :

– Nous avons assez perdu de temps. Rendons-nous chez Alcide Manin di Citanova avant qu'il ne soit trop tard.

Peu après, les deux enquêteurs frappent à la porte du palais Torentini, l'une des plus anciennes et des plus somptueuses demeures de Venise. Un domestique les fait entrer avant de les conduire vers son maître. Au second étage, les deux hommes découvrent le corps inerte d'Alcide Manin di Citanova, étendu sur un divan de son bureau. Ses pupilles sont dilatées et son visage conserve encore les traces d'une rougeur excessive. Au même moment, le jeune médecin qui se tenait agenouillé près du corps se redresse. D'un hochement de tête, il signifie aux enquêteurs qu'ils arrivent trop tard.

– Lorsque vous l'avez examiné, lui demande Zorzi, cet homme avait-il des mouvements désordonnés, et tenait-il des propos confus ?

– Oui, ce sont les symptômes exacts que j'ai constatés en arrivant. Comment le savez-vous ?

– Laissez-nous seuls ! lui ordonne simplement Zorzi sans répondre à sa question.

Lorsqu'il détourne le regard du corps d'Alcide Manin di Citanova, Zorzi remarque trois verres vides sur la table. Il prend l'un d'eux entre ses doigts et le porte à son nez.

– Du vin...

– Dans lequel le jus noir de belladone a dû passer inaperçu.

– Oui, un même poison administré à des hommes aux profils identiques : les victimes étaient toutes deux des bourgeois parvenus, assoiffés d'honneurs.

– Autant d'informations qui ne nous apprennent rien de plus sur le mobile du crime, dit Carlo en se redressant et en allant ouvrir un à un les tiroirs du secrétaire.

Puis, après avoir entassé des dizaines de lettres et de documents sur la table, il les déchiffre en silence. Il parcourt brièvement les registres comptables, les listes de biens à administrer, les liasses fiscales et les requêtes adressées au Sénat ou au Conseil des Dix, quand une lettre retient son attention.

– Tu as découvert quelque chose ? lui demande Zorzi, qui décroche chaque tableau à la recherche d'un coffre dissimulé dans un mur.

– Oui, il s'agit d'une lettre de son banquier datée d'hier. Elle l'informe que la somme de cent mille ducats vient d'être mise à sa disposition auprès de son établissement.

– C'est le montant exact mentionné par le banquier de Luca Roveri, intervient Zorzi qui s'approche de son adjoint. Ce courrier précise-t-il les raisons de ce retrait d'argent ?

– Non, il n'y a rien de plus, dit Carlo qui repose la lettre avant de se pencher sur la correspondance privée du marchand.

Quelques minutes plus tard, l'enquêteur adjoint affiche un air triomphal :

– J'ai trouvé ! Voici la lettre d'un maître-chanteur qui menace de révéler publiquement que Manin di Citanova faisait partie du Casino des Porci. Tu sais de quoi il s'agit ?

– Oui, c'est un cercle libertin très fermé.

– Qu'a-t-il de si particulier ?

– Ses membres, des hommes et des femmes qui affichent toutes sortes de déviances et de perversions, s'y réunissent pour assouvir leurs pulsions. On raconte même que le grand avocat Bagnolizzo, qui

rêvait d'intégrer le Casino des Porci, a craché en pleine rue au visage d'une patricienne qui en faisait partie. La noble dame, qui demanda alors des explications à l'inconnu, a vu l'avocat faire une magnifique révérence et, sur le ton le plus courtois, lui signifier qu'il savait parfaitement se conduire comme un porc quand il le fallait, et qu'il désirait pour cela obtenir son parrainage afin d'intégrer ce cercle libertin.

– Sa candidature a été acceptée ?

– À l'unanimité !

Comme Carlo poursuit la lecture, il ajoute :

– Le maître-chanteur demandait à la victime de se trouver sur le campo San Tomà, le 7 août à minuit, afin d'acheter son silence. Voilà sûrement à quoi était destinée la somme demandée au banquier.

– Je ne pense pas, répond Zorzi après avoir examiné la lettre, car son auteur n'a rien d'un assassin...

– Mais il n'y a aucune signature !

– Certes, mais cette graphie tremblante, cette orthographe et cette grammaire hasardeuses parlent davantage qu'un nom en bas de page : cette lettre est l'œuvre de Cossimo Marinella, un Napolitain qui a déjà eu maille à partir avec la justice. Depuis qu'il est arrivé à Venise, il a exercé les métiers d'escamoteur, d'assureur au service d'une compagnie imaginaire, de vendeur d'élixir miracle et enfin de maître-chanteur. Mais sans succès. Cossimo est un escroc sans envergure qui a échoué dans chacune de ses entreprises. Lorsque je l'ai arrêté, il y a un mois, il m'a avoué qu'aucune de ses lettres de chantage n'avait eu l'effet escompté.

– Pourquoi ?

– Natif de Naples, il ignorait que nul ne craint l'opprobre à Venise. Nul ne s'effraie non plus de voir révéler ses déviances au grand jour. Les membres du Casino des Porci, loin de tenir secret le fait de se déguiser en animal et de se faire fouetter parmi les déjections, s'enorgueillissent le plus souvent d'appartenir à un cercle aussi fermé.

Au même instant, les enquêteurs entendent frapper à la porte. Zorzi s'interrompt lorsqu'il voit se glisser le visage de l'un des domestiques. Celui-ci, à voix basse, informe les enquêteurs que la signora Manin di Citanova vient de rentrer d'un séjour sur la *terraferma* et qu'elle souhaiterait voir le corps de son époux.

– Qu'elle entre ! lui dit Zorzi.

Et comme l'enquêteur de la *quarantia* criminelle s'apprête à présenter ses respects à la veuve qui vient vers lui, il reconnaît soudain les traits de celle-ci. Il fouille alors sa mémoire, hésite un instant puis demande :

– Je crois que nous nous connaissons, vous êtes...

– Leonora Manin, née marquise de Citanova, achève aussitôt la

jeune veuve en dissimulant sa gêne.

Zorzi esquisse alors une révérence. Puis, au moment de sortir avec son adjoint, il ajoute :

– Je vous présente mes condoléances, madame. Je repasserai vous poser quelques questions dans les jours prochains.

Dès l'instant où elle est entrée dans la pièce, Carlo n'a pas quitté des yeux la jeune veuve. Au moment où il referme la porte derrière lui, il s'étonne de n'avoir pas eu la décence de baisser le regard devant une épouse qui vient tout juste de perdre son mari. Mais ce qui l'étonne davantage encore, c'est d'avoir été séduit par une aristocrate, une femme au visage soigneusement poudré, parée de bijoux et de vêtements luxueux, lui qui depuis toujours est attiré par les soubrettes et les lavandières, ces femmes du peuple, simples et enjouées, qui sortent sans fard, que l'on courtise d'une plaisanterie, qui vous suivent sans manières ou bien vous disent non en vous riant au nez. Cependant, tout dans l'apparence de la patricienne a retenu son attention, et, sans même y penser, il a cherché à se souvenir de ses lèvres sensuelles, de ses yeux clairs, de sa taille fine et des mouvements de houle de sa poitrine ronde qui se gonflait à chacune de ses inspirations.

Tandis qu'il observait Leonora di Citanova, le jeune adjoint de la chancellerie criminelle a noté le trouble de celle-ci lorsqu'elle a aperçu Zorzi. Aussi, après avoir suivi son chef dans l'escalier qui conduit à la cour intérieure du palais Torentini, il demande :

– Tu connaissais cette femme, n'est-ce pas ?

– Elle est issue d'une très ancienne famille florentine, qui comptait autrefois d'immenses domaines. Mais son père, le duc Paolo di Citanova, gentilhomme de la cour de Florence, a été accusé à tort d'un complot contre Gian Gastone Medici, le grand-duc de Toscane, et il a dû s'enfuir en pleine nuit alors qu'il était sur le point d'être arrêté. Veuf depuis deux ans, il est parti sur les routes en compagnie de sa fille avec, pour tout bagage, ses armoiries et quelques portraits de famille. Poursuivis par des *condottieri*, Paolo et Leonora di Citanova se sont réfugiés un temps à Venise. C'est là, à l'occasion d'une réception donnée par l'ambassadeur de Naples, qu'Alcide Manin a remarqué la jeune marquise. L'homme était déjà un marchand de drap immensément riche, qui possédait des comptoirs commerciaux de la Sicile aux Flandres. Fasciné par la beauté de la jeune femme, il l'a aussitôt courtisée. Et quand il a appris de surcroît qu'elle appartenait à la plus haute noblesse florentine, il a décidé de l'épouser. Il faisait ainsi d'une pierre deux coups : il se mariait à une très belle femme et

il attachait à son nom le titre de noblesse qui lui manquait pour asseoir son prestige. Bien sûr, il a demandé à la chancellerie de la République de confirmer la naissance de sa fiancée, et quand il a pris connaissance des documents qui attestaient de son rang de marquise de Citanova, il a fait sa demande au père. Celui-ci, toujours poursuivi par des mercenaires florentins, s'est dépêché d'accorder la main de sa fille à Alcide Manin avant de s'enfuir en Angleterre. Là, le vieux duc s'est caché chez un lointain cousin propriétaire d'un château dans le Yorkshire, près des côtes sauvages de la mer du Nord. Depuis, nul n'a plus jamais entendu parler de lui, et sa fille elle-même ignore s'il a pu échapper aux espions de la cour de Florence lancés à sa poursuite.

– Une histoire digne d'un roman...

– En effet, car l'une des particularités de ce récit, et non des moindres, c'est que le duché de Citanova n'a jamais existé à la cour de Florence...

– Que veux-tu dire ?

– En réalité, Leonora Citanova a grandi dans une ferme délabrée de la campagne vénitienne. Elle n'est pas plus marquise que tu n'es roi de France.

– Un simple coup monté pour se faire épouser ?

– Bien sûr ! À Venise, on ne compte plus les bourgeois enrichis qui courent après les titres princiers. Alcide Manin était la victime idéale. Une belle et noble femme était un bien qu'il convoitait par-dessus tout.

– C'est elle-même qui a imaginé toute cette histoire ?

– Non, Leonora n'était qu'une petite paysanne sans manières lorsqu'elle est arrivée à Venise, jamais elle n'aurait pu se faire passer pour une marquise sans la complicité de Pietro Da Ponte.

Les deux enquêteurs traversent la cour intérieure du palais Torentini. Ils contournent le puits décoré de bas-reliefs au milieu desquels sont gravées les initiales du marchand. Autour de la margelle s'étale un parterre fleuri, un signe de grande richesse dans une Venise où l'eau douce manque depuis des mois. En se dirigeant vers la porte du palais, Carlo demande :

– Qui est ce Da Ponte ?

– C'est un vieil ami qui vit de ses rentes. Seul héritier du sénateur Massimiliano Da Ponte, un patricien à la fortune colossale, Pietro a très tôt tourné le dos au milieu d'où il était issu, constitué selon lui d'êtres froids, hypocrites, qui s'enrichissent sur le dos du peuple. Homme de goût et épicurien accompli, il a alors voyagé en Europe, couchant dans de simples auberges de campagne, où les servantes et les femmes de chambre qui le rejoignaient dans son lit valaient bien à ses yeux toutes les princesses de la terre. Voilà sans doute pourquoi,

de retour à Venise, il s'est improvisé faiseur de marquises. Depuis, deux à trois fois par an environ, il reçoit chez lui une jeune paysanne qui n'a que sa beauté pour toute richesse. Pietro lui donne alors la meilleure éducation possible, et lorsque son élève est prête à entrer dans le monde, il lui fournit même les portraits de ses ancêtres, des comtes et des duchesses aussi respectables qu'imaginaires. La jeune paysanne, au gré de son imagination, devient alors une marquise anglaise, française ou levantine, réfugiée à Venise par la faute d'un père tombé en disgrâce auprès d'un roi ou d'un sultan.

– Et les futurs époux ne suspectent rien ?

– Ils auraient certainement des doutes s'ils ne recevaient des documents officiels qui attestent de la noblesse de leur fiancée.

– Qui les leur fournit ?

– Ils les reçoivent des mains du chef de la chancellerie criminelle de la république de Venise, qui...

– ... devient le complice de la supercherie, l'interrompt Carlo en raillant Zorzi.

– Complice ! répète celui-ci qui s'amuse à mimer l'indignation, c'est un bien grand mot ! Pour qu'il y ait complicité, il faut qu'il y ait crime. Après tout, je ne fais que favoriser un beau mariage...

Comme Carlo, qui garde le silence, pose la main sur la poignée de la porte d'entrée du palais Torentini, Zorzi poursuit seul :

– Eh bien quoi ? Quel mal y a-t-il à produire quelques faux documents ? L'homme est fier d'accrocher une particule à son nom, et en croyant sa femme noble, il a plus de plaisir encore à la déshabiller et à la mettre dans son lit. Pendant ce temps, la famille de la paysanne reçoit discrètement de quoi vivre dignement. Tout le monde y trouve son compte, non ? Pourquoi refuserais-je ce service à mon vieil ami Pietro ?

Tandis qu'ils franchissent le seuil du palais Torentini, les deux enquêteurs tombent nez à nez avec un ecclésiastique d'une cinquantaine d'années qui s'apprête à entrer dans la demeure. Lorsque celui-ci aperçoit la silhouette de Zorzi dans l'embrasure de la porte, son visage rond trahit une expression de surprise avant de se figer dans une sorte de rictus. Son corps esquisse un imperceptible mouvement de recul, comme s'il se trouvait face à un serpent. Le prêtre hésite à pénétrer à l'intérieur du palais. Pendant ce temps, le regard de Carlo tombe sur les mains de l'abbé, aux doigts courts et boursoufflés, puis il remonte vers son visage sur lequel perlent quelques gouttes de sueur, sous d'épais cheveux roux. Le prêtre toise en silence Zorzi qui lui adresse un sourire ironique avant de s'écrier :

– Eh ! Mais voici le père Ciari ! Comment va, l'abbé ?

– Signor Baffo, je suppose ? répond celui-ci en remuant à peine ses lèvres. Puis, d'un ton sec, il ajoute : Sachez, monsieur l'enquêteur, que la robe que je porte exige que vous m'appeliez *mon père*.

À ces mots, Zorzi étouffe un petit rire.

– L'abbé, il n'y a jamais eu que mon géniteur que j'aie appelé mon père, et sans vouloir vous offenser, sachez que vous ne lui ressemblez en rien. Il avait plus fière allure, et, sauf votre respect, il avait un bon coup de rein avec lequel il honorait le corps des Vénitiennes dont vous soignez les âmes.

Sur la défensive, l'abbé Ciari soutient le regard de son interlocuteur. Sur le même ton sarcastique, il répond :

– Votre père, dites-vous ? Je l'ai bien connu jadis. N'est-ce pas justement son goût pour les femmes qui l'a perdu, lorsqu'il a succombé aux fièvres d'une maladie honteuse ? Le ciel l'a puni car il n'avait, comme les femmes qu'il fréquentait, que le mot de volupté à la bouche.

– Les femmes dont vous parlez, l'abbé, n'avaient pas que ce mot à la bouche. Elles y avaient aussi, pour le plus grand bonheur de leur partenaire, une certaine excroissance charnue qu'elles polissaient avec beaucoup de zèle.

L'abbé, dont le teint commence à s'empourprer, tente de contenir son indignation. Il entrouvre la bouche, et sa voix devient menaçante.

– Sachez qu'à Rome vous moisiriez déjà sur la paille humide d'un cachot pour une seule de vos remarques. Là-bas, les agents du Saint-Siège ne combattent pas seulement le stupre et l'intempérance mais

aussi les propos licencieux comme les vôtres.

– Vous ne m'apprenez rien, l'abbé, je connais bien les exactions des soldats du pape. On raconte d'ailleurs qu'ils émasculent à la mailloche les statues masculines de la ville. D'ailleurs, si une enquête ne me retenait pas à Venise, j'irais à Rome au plus tôt, car si la vue d'un modeste sexe de pierre est capable d'émouvoir les jeunes Romaines et d'éveiller leurs appétits, que ne ferait pas la vue d'un bel organe de chair ?

– Vous dépassez les bornes ! lâche le prêtre en laissant exploser sa colère. Vous êtes le plus abject des pécheurs, l'incarnation de la dépravation.

– Eh oui ! Que voulez-vous, l'abbé ? J'ai bien dit mille fois à mon vit que s'attaquer à un cul est un péché, mais si vous l'observiez bien, vous vous apercevriez qu'il ne possède point d'oreilles pour entendre ce genre de discours.

L'abbé Ciari pointe son index vers la poitrine de Zorzi.

– Vos propos sont outrageants. J'en ferai état auprès du doge lui-même. N'oubliez pas que je suis le représentant du pape. En m'insultant, c'est Sa Sainteté que vous insultez.

– Le pape ? demande Zorzi qui s'amuse des réactions de son interlocuteur, mais qu'il aille éternuer ses dogmes ailleurs que dans le nez des Vénitiens. Il souille l'humanité avec ses saints miasmes alors qu'il n'y a qu'une chose à souhaiter aux hommes : qu'ils puissent jouir autant que possible !

– La luxure ! hurle l'abbé en levant les yeux au ciel avant de se signer, vous ne jurez que par ce mot.

– Eh bien oui, car je ne lui sais qu'un seul défaut : c'est qu'elle dure trop peu. Il faudrait pour que tout soit parfait qu'un second sexe poussât aux hommes : l'un durcirait quand l'autre mollirait.

Le prêtre, le visage écarlate, serre les poings et s'élance à grands pas à l'intérieur du palais en bousculant Zorzi d'un coup d'épaule.

Une fois seul avec son chef, Carlo éclate de rire.

– Voici un abbé qui semble sorti tout droit de l'une de mes comédies.

– En effet, il réjouirait le plus exigeant des publics.

Puis, tandis que les deux hommes s'engagent dans la calle larga San Pietro, ils sont rattrapés par un cortège de comédiens qui annoncent en cabriolant la tenue de leur prochain spectacle sur la place Saint-Marc. Zorzi, qui repense à son entretien avec l'abbé Ciari, glisse à son adjoint :

– Ces abbés vénitiens à la solde du pape sont tous des traîtres.

– Fais-les arrêter alors...

– C'est difficile, car ils ne trahissent pas la République mais

seulement l'esprit de Venise.

Une fois que les comédiens se sont éloignés, Carlo ajoute :

– Il existe tout de même des exceptions, comme cet abbé Vivaldi, dont les sonates me ravissent.

– Oui, et qui fait ses quatre volontés avec sa jeune cantatrice française.

– Tu le fais surveiller par tes agents ?

– Non, et je n'ai pas non plus reçu de lettres anonymes sur son compte.

– Comment sais-tu alors que le père Vivaldi ne joue pas que du violon à sa chanteuse ?

– Mon oreille ne me trompe pas ! Et je peux t'assurer que cette soprano n'est douée que pour ce genre de vocalises que les femmes font quand elles sont dans un lit.

– Je ne l'ai pas encore entendue sur scène... elle chante si mal que ça ?

– Pire encore ! Et si l'abbé Vivaldi lui donne un rôle dans chaque opéra qu'il compose, c'est moins pour des raisons musicales que pour l'amour de sa jolie bouche qui doit interpréter en privé une bien jolie partition.

Tout en devisant, les deux hommes débouchent sur la place Saint-Marc, au centre de laquelle une estrade a été dressée par la troupe de comédiens ambulants. En attendant le début de la représentation, les acteurs passent parmi la foule en tenant à bout de bras une longue perche au sommet de laquelle deux singes se disputent. Les enquêteurs lèvent la tête pour s'amuser des acrobaties des animaux savants. Le regard de Carlo s'égare un instant dans le ciel bleu, estompé par des nuages d'altitude qui l'éclaircissent par taches, puis il s'adresse à son chef :

– Au fond, les prêtres te voient comme un nouveau Galilée...

– Qu'est-ce que tu racontes ? Je n'entends rien au mouvement des planètes.

– Sans doute, mais Galilée a humilié l'Église en lui révélant que l'humanité n'occupait pas le centre de l'univers. Et tes poèmes achèvent d'irriter ces êtres bouffis d'orgueil en révélant cette fois que toutes les pensées des hommes ne tournent qu'autour de leur bas-ventre.

Dans une rumeur continue de conversations échangées à voix basse, près de deux cents hommes prennent place dans la salle du Sénat, au cœur du palais des Doges. Une heure plus tôt, plusieurs d'entre eux se trouvaient encore sur la Piazzetta. Dans leur toge rouge à manches larges, et suivant un usage ancestral, ils recevaient en plein air les doléances des Vénitiens. Les bourgeois et les patriciens qui venaient solliciter une faveur personnelle d'un sénateur saluaient alors celui-ci en baisant la manche de sa robe. Plus la requête était importante, ou plus le sénateur était âgé, plus la révérence était longue et basse. Ainsi, face à la lagune, se jouait certains jours un étrange ballet d'hommes courbés, qui rivalisaient de souplesse et de patience pour obtenir un emploi, une charge ou bien le droit d'exercer un métier soumis à condition. Cependant, depuis le début de cet été 1730, la plupart des doléances des Vénitiens étaient liées à la sécheresse qui sévissait sur la région et qui tuait tout autant que les frimas, le gel et les inondations. L'économie de la République était paralysée depuis des mois. L'eau douce, acheminée par tonneaux de la Brenta, manquait toujours aux plus pauvres, tandis que des vieillards, accablés de chaleur, se mouraient seuls chez eux. Les gondoliers, privés de l'accès aux canaux secondaires, étaient aussi victimes de la *secca*, tout comme les pêcheurs, qui, faute de vent, ne s'aventuraient que rarement en haute mer. Pendant ce temps, les citoyens déploraient chaque jour le nombre insuffisant de *cavafanghi*, chargés de curer les canaux et d'emporter leurs boues fétides au large de l'Adriatique.

Ce jour-là, les sénateurs ont promis quelques aides. Mais ils ont surtout mis l'accent sur la patience dont les Vénitiens devaient s'armer. Ils ont répondu qu'eux aussi avaient chaud et soif, et qu'eux aussi redoutaient les foyers d'infection des bourbes pestilentiennes qui stagnaient depuis des semaines au fond des canaux. Ils se sont entendus pour dire qu'il ne fallait pas désespérer, et que Venise survivrait à cet épisode de sécheresse comme elle avait triomphé depuis mille ans des inondations, des séismes, des invasions et des épidémies. Puis, lorsque cinq heures ont sonné au clocher de la tour de l'Horloge, les sénateurs ont mis un terme à leurs entretiens. Ils se sont dirigés vers la porte de la Carta du palais ducal et ont gravi les étages qui mènent à la salle du Sénat.

À l'intérieur, le jour encore brûlant est filtré par de longues tentures blanches suspendues derrière les fenêtres. Dans ce clair-obscur, des rais de lumière éclairent les œuvres des maîtres de la Renaissance qui couvrent les murs et le plafond. Bien que les heures les plus torrides de la journée soient passées, l'air est encore lourd et les hommes, la toge ouverte, s'éventent avec des liasses de documents. Tous se sont assis de part et d'autre de la pièce pendant que l'un des leurs, le sénateur Arto Massaro, se dirige vers la chaire disposée à l'extrémité de la salle.

Il s'agit d'un homme d'une cinquantaine d'années, qui, lorsqu'il ne se trouve pas à la tribune du Sénat, est avare de ses paroles. Son visage sévère, sillonné de rides rectilignes, ne porte pas la moindre trace de poudre comme c'est la mode à Venise parmi les gentilshommes. Il a le teint pâle de ceux qui sortent rarement au grand jour et dont la principale occupation est de hanter les couloirs des palais, afin de nouer des alliances et de dénouer des intrigues politiques. Aucune bague n'orne les doigts de cet homme austère et hostile à toute fantaisie. Durant deux décennies, Arto Massaro a travaillé dans l'ombre des hommes forts du palais ducal, assumant le plus souvent des missions diplomatiques ou d'espionnage. Pendant cette période, il a pris goût au pouvoir, et lorsque l'occasion s'est présentée, il n'a pas hésité à trahir ses anciens mentors, profitant du jeu des alliances pour s'élever dans la hiérarchie secrète de la République. Pour cela, il a intégré puis dirigé des factions politiques aussi influentes que discrètes.

Les yeux du sénateur Massaro balaient l'assistance comme le feraient les canons d'un vaisseau, prêts à tirer des salves sur l'ennemi. L'homme, sans véritables amis, compte cependant de nombreux alliés et autant d'adversaires politiques qui connaissent sa détermination. Ceux qui se sont dressés un jour sur sa route savent que nul n'est plus difficile à combattre qu'un être ambitieux, pétri d'une rigueur morale sans faille et dont les principes et les convictions ne souffrent aucun compromis. Lorsque le silence se fait autour de lui, Arto Massaro commence son intervention :

– Il y a quelques années de cela, nous avons décidé d'engager la République dans une politique de neutralité. Quel bénéfice en avons-nous tiré aujourd'hui ? Aucun ! Les grands d'Europe se moquent de nous tandis que nos territoires de *terraferma* se réduisent chaque année. Hier encore, un navire anglais a violé nos eaux territoriales pour incendier un navire français. Avons-nous protesté ? Non ! Y aura-

t-il des représailles contre Londres ? Non ! Quant aux troupes françaises, elles se sont installées au printemps dans les plaines bergamasques sans rencontrer d'opposition. Et pendant que la soldatesque ennemie avance, les Vénitiens continuent de chanter et de courir au théâtre comme si de rien n'était. Si nous ne réagissons pas, nos généraux seront bientôt incapables de conserver nos places fortes sur l'Adriatique. Pouvons-nous tolérer cela ? Non ! Nous devons conserver nos territoires historiques : la Dalmatie, la basse Albanie, Zante, Céphalonie, Cérigo et Corfou surtout, ce bastion convoité par toutes les grandes puissances étrangères. Mais à l'heure où trois mille embarcations vénitiennes sillonnent encore les mers, fortes de dix-sept mille marins, nos navires tombent les uns après les autres entre les mains des pirates barbaresques. Plus de cinq millions de ducats sont partis cette année dans les coffres de ces flibustiers ! Qu'attendons-nous pour faire escorter nos navires marchands par des bâtiments militaires ? Qu'attendez-vous, gentilshommes vénitiens, pour donner les pleins pouvoirs à l'armée ?

À cet instant, Arto Massaro ménage un silence. Il repose sa voix avant de poursuivre en haussant le ton, dans un crescendo dont il maîtrise parfaitement l'intensité :

– Si vous m'accordez aujourd'hui votre confiance, si vous me désignez pour succéder au sénateur Paolo Ischia à la présidence collégiale du Conseil des Dix, je rebâtirai une armée digne de celle de nos glorieux ancêtres. L'ordre, la discipline et la foi en Dieu seront rétablis. Je ne laisserai pas Venise tomber aux mains des étrangers, des comédiens, des mécréants et des libertins. Je ferai fermer les salons de jeu et les cafés, ces foyers d'agitation où le peuple se réunit pour lire les gazettes qui prônent l'insurrection.

L'homme vers lequel tous les regards sont dirigés contrôle parfaitement ses gestes. Ses yeux ne cessent de balayer son public, et s'il lève parfois un bras, c'est pour marteler certains mots sur son pupitre.

– Aujourd'hui, les armes de nos troupes passent pour des antiquités aux yeux du monde. Nos soldats ne sont équipés que de vieilles hallebardes, d'épées au fil émoussé, de mousquets aux platines mal jointes. À cette ferraille hors d'usage, il faut ajouter l'insuffisance de nos effectifs militaires. Il est urgent de faire appel à des recruteurs qui sillonneront les provinces de la République pour constituer une armée de jeunes gens courageux qui remplacera cette poignée d'anciens brigands et d'ivrognes qui désertent à la première occasion. Si vous me portez à la direction du Conseil des Dix, je me fais fort de réarmer Venise en moins d'un an. Je saurai défendre nos territoires et en conquérir de nouveaux, à commencer par ceux de Tunis et d'Alger, d'où partent la plupart des navires barbaresques.

Rompu à l'art oratoire et jouissant d'une mémoire parfaite, le sénateur Arto Massaro ne lit aucune note. Tandis qu'il progresse dans son discours, sa voix se fait plus tranchante pour asséner de nouveaux arguments :

– Tout indique qu'une guerre de succession éclatera bientôt en Pologne. Les forces et les équilibres militaires vont être redistribués en Europe. Les rapports d'espions nous apprennent que les grandes nations sont en train de s'armer, qu'elles se préparent à un conflit avec l'espoir de nouvelles conquêtes. Dans cette perspective, la France souhaite s'allier avec Venise. C'est le message que vient de transmettre au doge Son Excellence le comte Amelot de la Chartenay, le nouvel ambassadeur de France. Croyez-moi, le moment est venu de mettre fin à la politique de neutralité. Des alliances militaires nous tendent la main, qui nous rendront plus forts. Soyez convaincus qu'une longue paix ne vaut rien aux hommes ; elle les amollit, les incite à l'oisiveté, ou pire, à la débauche. Si les choses continuent de ce train, Venise, avant même d'être battue sur les champs de bataille, sera rongée de l'intérieur, victime de sa propre perversion.

Le visage du sénateur Massaro devient plus grave. Il ménage de nouveau un long silence avant de poursuivre :

– La perversion des mœurs : voilà notre ennemie. Un décret voté ici même et qui est la honte de la République autorise les courtisanes, postées à leurs fenêtres, à attirer leurs clients la poitrine nue. Cette loi était censée encourager les jeunes Vénitiens à se tourner vers les femmes et à éviter d'être pervertis par les sodomites. Mais ce décret n'a fait que corrompre davantage les mœurs. Le seul moyen de lutter contre les sodomites est de les arrêter et de les emprisonner. Nous devons en faire autant avec les étrangers qui sont les maîtres chez nous : les artisans venus piller notre savoir-faire et les banquiers qui s'enrichissent à nos dépens.

Arto Massaro a souligné cette dernière phrase en tapant du poing sur son pupitre. Puis, se laissant porter par l'énergie de son discours, il en arrive à la conclusion, dans un crescendo dont les accents font résonner sa voix dans la pièce.

– Les Milices de la Foi ont commencé à nous débarrasser de la vermine juive, arménienne, turque, mais ce n'est pas suffisant. Nous n'avons fait qu'un dixième du travail de purification. Venise doit redevenir un bastion de la Foi contre les infidèles ! Accordez-moi votre confiance et j'offrirai à la République la place qui devrait être la sienne en Europe. Je redonnerai un sens au Sénat, à la politique, à la nation tout entière !

Les réactions au discours du sénateur sont virulentes. Deux camps semblent s'affronter. À en juger par la rumeur qui envahit la salle, le

parti des opposants à Arto Massaro et celui de ses partisans paraissent s'équilibrer. Après plusieurs minutes de confusion, un homme se lève et se dirige à pas lents vers la chaire laissée vacante. Il s'agit du sénateur Emiliano Flecchia, l'un des plus anciens membres de cette assemblée.

– Signor Massaro, dit-il en cherchant dans la salle le regard de celui qui vient de s'exprimer à la tribune, si les Vénitiens vous aperçoivent souvent à l'église, nul ne vous a encore vu pénétrer dans une salle de jeu. C'est regrettable, car vous y auriez appris que lorsque l'on joue, il faut s'attendre à gagner mais aussi à perdre !

Le sénateur Flecchia, le plus vieil adversaire politique d'Arto Massaro vient de choisir l'attaque frontale pour contester les arguments de celui-ci. Malgré ses soixante-douze ans, dont quarante-sept passés au Sénat, sa combativité et sa verve n'ont pas faibli. Emiliano Flecchia fait partie de cette génération d'hommes politiques qui a été témoin de l'affaiblissement du pouvoir du doge au profit des assemblées, puis de celui des assemblées au profit d'hommes de l'ombre. Et c'est par attachement profond à la Constitution vénitienne qu'il est venu défendre ses convictions à la tribune. Dès la fin de sa première phrase, le regard des sénateurs s'est tourné vers Arto Massaro pour juger de sa réaction. Mais celui-ci est resté impassible, et rares sont ceux qui ont remarqué les muscles de sa mâchoire, raidis par une colère sourde. Tout en lui indique une haine contenue qui s'exprimera le moment venu, dans un jeu subtil d'intrigues et d'espionnage.

– Réarmer Venise et entrer en guerre, poursuit le vieux sénateur à la tribune, risque de nous entraîner vers des défaites cuisantes, sur terre comme sur mer. Ce sera la fin de notre indépendance. La fin de notre liberté aussi. Réarmer la République signifie aussi lever de nouveaux impôts, alors que le peuple peine déjà à s'acquitter des taxes qui pèsent sur les denrées, sur le travail et sur les terres cultivées. Vous ignorez sans doute que la guerre qui menace l'Europe est avant tout économique. Aujourd'hui, plusieurs nations consacrent des sommes énormes à leur budget militaire, ce qui pèse sur leurs finances. Et demain, victimes de leur endettement, ces mêmes pays seront défaits avant même d'avoir combattu. Quant à chasser les étrangers, comme vous le proposez, cela n'assainira nullement les comptes de l'État. Qu'ils soient turcs, dalmates, arméniens, qu'ils vendent des draps de Flandres, du lin d'Angleterre, des métaux du Portugal ou des vins d'Espagne, ces marchands n'en demeurent pas moins les premiers contribuables de la République, et plus du tiers de leurs revenus vient remplir chaque année les caisses de Venise. Vous ne résoudrez rien par la guerre, monsieur le sénateur. Vous ne résoudrez rien non plus en

mettant telle ou telle communauté au ban de la nation.

En articulant ses deux dernières phrases, Emiliano Flecchia a pointé l'index vers son adversaire, comme si son bras était devenu la lame d'une épée.

– Mais venons-en à vos Milices de la Foi, poursuit-il. Certains ici ignorent peut-être que l'idée de créer ce corps de soldats vous a été inspirée par un certain abbé Ciari, dont vous êtes si proche. Mais sachez qu'un rapport de la chancellerie criminelle qui m'a été remis hier soir prouve que ce prêtre est un agent de Rome. Il prend ses ordres directement chez le souverain pontife, qui rêve d'étendre son pouvoir sur Venise. Est-ce cela que vous souhaitez pour notre République ? Deviendra-t-elle un nouvel État du pape ? Je suis certain que nul dans cette assemblée ne voudrait être le témoin d'une telle trahison. Voilà pourquoi je propose que nous rejetions massivement la candidature du sénateur Arto Massaro à la tête du Conseil des Dix.

Tout comme la précédente intervention à la tribune du Sénat, le discours d'Emiliano Flecchia est suivi de vives réactions. Des invectives fusent de toutes parts tandis que certains sénateurs en seraient venus aux mains s'ils n'avaient été retenus par des membres de leur propre parti, soucieux d'apaiser les esprits. Les huissiers, dans leurs uniformes rouge et blanc, interviennent comme ils le peuvent en tâchant de s'interposer entre les factions rivales, avant d'inviter les sénateurs à se rendre en bon ordre dans la salle du scrutin.

La procédure dure près de deux heures. Et c'est à la lueur des chandeliers que le dépouillement s'achève. Le premier conseiller remet alors le décompte des voix au doyen des sénateurs, un petit vieillard visiblement accablé par la chaleur, qui s'était assoupi sur sa chaise et qui reprend doucement ses esprits. À pas lents, il gravit les marches qui conduisent à la chaire afin de proclamer les résultats. Avec un filet de voix enrouée, qu'il éclaire par de petits toussotements, il dit enfin :

– Les voix en faveur du sénateur Arto Massaro s'élèvent à quatre-vingt-dix.

Cette annonce est aussitôt suivie par des applaudissements nourris, même si elle n'augure en rien du résultat final, car nul ne connaît le nombre exact de sénateurs présents ni le nombre de ceux qui se sont abstenus de voter. L'orateur lève le bras pour réclamer le calme et le silence revient.

– Les voix qui se sont exprimées contre le sénateur Massaro s'élèvent au nombre de quatre-vingt-dix-huit, soit trois de plus que la majorité absolue.

Une nouvelle salve d'applaudissements interrompt l'orateur qui, d'une voix fluette ne parvenant pas à couvrir la rumeur de la salle, achève cependant sa phrase :

– La nomination du sénateur Arto Massaro à la présidence du Conseil des Dix est donc rejetée.

Zorzi vient de s'éveiller d'une nuit trop courte, agitée par de mauvais rêves causés à la fois par l'alcool et la canicule. Il demeure un instant assis au bord de son lit, la tête entre ses mains. Comme à chaque lendemain de fête, son haleine est lourde, ses membres sont engourdis, les traits de son visage usés par les excès de table et le manque de sommeil. Son esprit aussi est épuisé. Ses pensées, qui cherchent à se concentrer sur l'enquête qu'il conduit, se mêlent aux souvenirs de la dernière nuit passée dans le lit d'une femme dont il a oublié le nom. Les yeux fermés, il examine le fil de son existence, dans laquelle sa volonté se dissipe dans une débauche de plaisirs sans fin. Mais il ne regrette rien. Aucun remords non plus ne traverse son esprit. Satisfaire ses sens, se plier chaque nuit aux fantaisies ou aux fantasmes de nouvelles amantes, assouvir chacun de ses appétits, valent bien pour lui toutes les religions et les philosophies du monde.

Zorzi, mieux que tout autre Vénitien, sait pourtant que sa ville, jadis crainte et respectée autour de la Méditerranée, n'est plus que l'ombre d'elle-même. Il a été le témoin de l'érosion d'une nation qui est devenue « le premier bordel d'Europe », comme la désignent les étrangers. Mais il a compris très tôt qu'il ne servait à rien de se réfugier dans la nostalgie de la grandeur passée, et que rien ni personne n'arrêterait le déclin de la République. Alors, comme la plupart des Vénitiens, la recherche effrénée des plaisirs occupe son esprit et il vit à l'unisson de la cité décadente.

Comme s'il venait d'être piqué par un aiguillon, l'enquêteur de la *quarantia* criminelle chasse ces pensées parasites de son esprit et se lève d'un bond. Il s'habille à la hâte d'un pantalon noir et d'une chemise légère qu'il ne prend pas même la peine de boutonner. Il se rend à la cuisine, boit un grand verre d'eau et mord dans les restes d'un repas protégés par des cloches grillagées : de la viande froide, du fromage et des fruits secs. Puis il descend dans le patio, où il attend la visite de son maître d'armes.

Tandis qu'un soleil bas lui permet de jouir de la fraîcheur du lieu, Zorzi prend son épée de la main gauche et se fend en direction d'un

adversaire invisible. Il répète plusieurs fois ce mouvement pour exercer sa souplesse, puis il se redresse avant de strier l'air en croix. Il porte ensuite une attaque en tierce dans le vide lorsqu'il entend des coups à sa porte. Comme il s'apprête à ouvrir à son maître d'armes, il voit se dessiner devant lui la silhouette de Loriella Malleon.

Zorzi regarde la jeune femme se diriger à pas nerveux vers la cour intérieure de son palais. Il repense alors aux années écoulées depuis sa première rencontre avec cette courtisane, et au désir brûlant qu'il n'a jamais cessé d'éprouver pour elle. La persistance d'une telle attirance l'a toujours intrigué. Certes, Loriella est une femme à la beauté arrogante, dont les yeux noirs en amande, tantôt pétillant de gaieté, tantôt teintés de mélancolie, les longs cheveux bruns aux reflets roux, la taille fine et la poitrine ronde troublent aussi bien les aristocrates italiens que les princes orientaux. Mais rien ne prédisposait Zorzi à une telle passion, tant il se lasse vite de chacune de ses aventures et ne goûte rien tant que le charme de la nouveauté. Depuis toujours, le plaisir de la possession est intimement lié chez lui à celui de la découverte, comme à ces moments furtifs où les drapés des jupes de satin ou de taffetas glissent sur le sol pour dévoiler l'intimité d'une nouvelle amante. Puis ce sont les corsets qu'il délace, les jupons qu'il dégrafe, les escarpins ou les mules en soie qu'il ôte avec lenteur pour jouir à loisir de la découverte d'un corps encore ignoré, qu'il flatte par des mots, des vers, avant de le pénétrer avec passion. Zorzi cherche ainsi l'extase dans le nombre de ses maîtresses, comme l'avare accumule des richesses pour le seul plaisir d'entendre le tintement d'une nouvelle pièce dans un coffre déjà plein.

Mais tout est différent avec Loriella. Le désir qui le pousse vers elle ne provient pas d'une blessure d'amour-propre, comme celle qu'éprouvent ces hommes qui désirent plus que toutes autres celles qui se sont longtemps refusées à eux. Non, la courtisane du palais Balzarini s'était jadis donnée à Zorzi sans faire de manières. Et, depuis cette nuit-là, il n'a cessé de revenir vers cette femme dont il connaît pourtant chaque détail de l'anatomie, chaque grain de beauté, chaque pli et chaque inflexion de voix.

Si le désir que Zorzi éprouve pour Loriella Malleon n'a jamais faibli, il n'est teinté d'aucune jalousie. L'enquêteur de la chancellerie criminelle connaît toutes les exigences du métier qu'elle exerce, et il sait que chaque nuit, dans une alcôve de son palais, elle se donne à un autre homme. Mais cela ne l'empêche pas de revenir vers elle, comme un voyageur ressent au plus profond de lui la nostalgie de son pays,

sans se soucier de ceux qui en jouissent sans lui. Alors, lorsqu'il lui arrive de s'interroger sur les raisons de l'attraction qu'il éprouve pour Loriella, Zorzi se demande parfois si l'image de la courtisane ne se confond pas dans son esprit avec la douceur de l'époque où il a fait sa connaissance, tant il est vrai qu'à travers le corps d'une femme, les hommes n'aiment jamais qu'eux-mêmes, ou l'image d'un passé désormais inaccessible.

Las de se poser ces questions sans véritables réponses, Zorzi marche vers la fontaine sur le bord de laquelle Loriella vient de s'asseoir. Lorsqu'il s'approche d'elle, il découvre un visage inquiet. L'enquêteur remarque aussi que la jeune femme n'a pas porté à sa tenue l'attention qu'elle lui accorde habituellement, en soignant son maquillage, le détail de sa parure, en veillant à l'harmonie des couleurs ou au tombé du drapé d'une robe.

– J'ai besoin de ton aide, lui dit-elle lorsque Zorzi arrive à sa hauteur.

– Que se passe-t-il ?

– Ce sont les miliciens. Ils sont venus cette nuit terroriser les clients du palais. Ils ont arrêté plusieurs courtisanes, ils ont vidé les carafes de vin sur le sol, saccagé les meubles, les tapisseries, les tableaux.

Zorzi ne répond rien. Le visage fermé, il se laisse absorber par ses pensées avant de demander :

– Girolamo Malarin était avec eux ?

– Oui, c'est lui qui a donné l'ordre de tout piller.

– Il ne s'est pas attaqué à ton palais par hasard. C'est un piège qu'il me tend. À cette heure, il doit guetter ma réaction et...

– Je n'ai que toi à qui m'adresser, l'interrompt Loriella en le suppliant du regard.

– Tu peux compter sur moi, mais je ne dois pas combattre Girolamo Malarin de front. Lui et le sénateur Massaro n'attendent que ça. En s'en prenant à ton palais, c'est moi que le chef des Milices de la Foi cherche à atteindre.

Tout en parlant à Loriella, l'enquêteur caresse la pointe de ses seins qui s'arrondissent au-dessus de son corset, puis descendent vers sa taille et se glissent sous les pans de sa robe. Il baise alors ses lèvres qu'elle lui offre distraitement.

– Je ne sais où m'enfuir, souffle-t-elle en détournant le visage, je ne connais personne en dehors de Venise...

Mais Zorzi ne l'écoute plus. Un genou à terre, il laisse courir ses lèvres sur la peau de la jeune femme avant de remonter vers ce qu'elle a de plus secret. Comme affamé par cette chair, il n'entend plus la voix de sa maîtresse qui continue de lui parler des exactions des Milices de la Foi. Plus rien désormais ne rattache l'enquêteur à son

métier, aux luttes de pouvoir, aux intrigues de palais.

– Zorzi... soupire-t-elle, en le repoussant faiblement.

Sourd à cet avertissement, celui-ci s'enivre de ce corps comme s'il plongeait pour la première fois dans l'intimité d'une femme. Entre deux baisers, il chuchote pour lui-même autant que pour elle :

– L'âne de Buridan, qui hésitait entre l'eau et l'avoine, n'avait que deux options, mais mon choix est illimité et je ne sais qu'embrasser en premier sur ton corps...

– Il n'est plus temps d'improviser des vers ou des contes. Il est l'heure de se battre, lâche-t-elle en empoignant à pleines mains les cheveux de son amant.

– Mais avant de me battre, répond Zorzi en se redressant enfin, j'ai besoin des mots, de la poésie et de la douceur de ta peau. Ta peau nue contre la mienne. C'est là seulement que je puise ma force.

En achevant sa phrase, l'enquêteur prend la courtisane à bras-le-corps avant de la plaquer contre le tronc d'un oranger. Là, sa poitrine pressée contre celle de son amante, il s'apprête à la pénétrer lorsque Loriella se dégage tout à coup de son étreinte. Très agitée, elle se baisse pour ramasser ses vêtements sur le sol avant de répéter :

– Une autre fois, Zorzi... une autre fois, mais pas aujourd'hui. Je n'ai pas la tête à ça...

L'enquêteur n'esquisse pas un geste pour la retenir. Sans bouger de sa position, il la regarde s'habiller puis s'éloigner sans un mot vers la porte de son palais.

Une fois seul, l'enquêteur reprend son arme et fouette l'air avec rage. Il marche à grands pas, comme s'il avançait sur un adversaire, fend l'air de sa lame en tous sens et finit par trancher net sur sa branche une orange, qui roule au pied de la fontaine. Au même moment, de nouveaux coups résonnent à la porte.

– Où est ton épée, Massimo ?
– Je l'ai laissée chez moi, Zorzi. Je ne suis pas venu pour croiser le fer avec toi.

– Il y a des années que tu me racontes la même chose ! Mais tu restes le meilleur maître d'armes de Venise.

– Regarde mes cheveux blancs, regarde ma peau racornie comme celle d'une vieille pomme, et rends-toi enfin à l'évidence : je suis trop vieux pour te servir de partenaire.

– Le temps passe sur moi aussi, s'emporte Zorzi. Mon bras n'est plus aussi vif qu'autrefois et je perds lentement mes réflexes. Je ne dors pas suffisamment, je bois trop et je dissipe mon énergie avec les plus belles femmes du pays. Cependant, je dois faire face chaque année à de nouveaux adversaires, rapides et bien entraînés. Pour toutes ces raisons, j'ai plus que jamais besoin de toi.

Massimo Caraccioli scrute les traits de Zorzi, comme s'il pouvait y découvrir la cause de cette saute d'humeur. Puis, comme celui-ci garde le silence, le vieux maître d'armes demande sur le ton de la confiance :

– De qui as-tu peur ?

– Je ne crains personne, répond Zorzi, piqué au vif.

En prenant son vieil ami par le bras, il fait quelques pas dans la cour avant de s'ouvrir à lui :

– Mais je dois me méfier comme de la peste de Girolamo Malarin, le chef des Milices de la Foi.

– J'ai entendu parler de lui. On raconte qu'il a combattu à Madrid et à Naples, deux villes où les tournois des cours royales rassemblent les meilleurs escrimeurs du monde.

– Tu peux aussi ajouter qu'il a remporté le tournoi des armées du pape, à Rome.

– Voilà pourquoi il te faut un nouveau partenaire d'entraînement, un homme qui a voyagé en Europe et qui connaît les techniques les plus récentes.

– Tu penses à quelqu'un en particulier ?

– Non. Mais j'ai convoqué ici plusieurs maîtres d'armes. À toi d'en choisir un.

– Où sont-ils ?

– Devant chez toi. Ils attendent que tu les mettes à l'épreuve.

L'instant d'après, l'enquêteur de la chancellerie criminelle ouvre sa porte de mauvaise grâce et se trouve face à une demi-douzaine d'hommes. Après les avoir observés un à un, il les invite à entrer d'un simple signe de la tête. Une fois dans la cour du palais, il les toise et dégainé brusquement son arme.

– Qui veut commencer ? demande-t-il.

– Moi ! s'écrie le plus jeune des candidats en avançant d'un pas.

Zorzi regarde avec un sourire narquois ce jeune homme aux cheveux longs et au visage candide.

– Comment t'appelles-tu ?

– Silvio Frazzarini.

– Eh bien, Silvio, tu n'es qu'un imbécile. Je n'ai pas besoin d'un maître d'armes qui n'ait rien dans la tête. Ceux qui se sont tus sont plus intelligents que toi. Ils ont saisi l'occasion d'observer un adversaire avant de le combattre, afin d'analyser ses forces et ses faiblesses. Mais toi, tu n'as pas eu cette présence d'esprit. Tu peux sortir.

Zorzi se dirige alors vers un nouveau candidat, un homme élégant, qui garde la main sur la poignée d'une épée dont la garde est rehaussée d'arabesques. L'enquêteur pointe son arme sur sa poitrine et s'écrie :

– Toi ! Montre-moi ce que tu vaux.

Sans attendre, le jeune maître d'armes sort son épée et salue son adversaire. Puis il s'avance dans l'allée centrale du patio et lance une attaque timide en quarte, que Zorzi pare d'un bras ferme. L'échange, prudent au début, devient très vite engagé, bien que les lames ne soient pas mouchetées et que la chemise de l'enquêteur soit restée grande ouverte. Après une feinte que son adversaire s'apprête à parer sur sa droite, une offensive haute de Zorzi déchire un pan entier du vêtement du jeune maître d'armes, avant d'érafler son visage. Celui-ci, tandis qu'il porte sa main sur sa joue où perlent déjà quelques gouttes de sang, voit Zorzi baisser sa garde et se tourner vers Massimo Caraccioli avec une grimace de dépit.

– Ce godelureau prétend m'enseigner l'escrime ?

Puis, comme l'enquêteur s'amuse du jeune homme qui presse un mouchoir sur sa blessure, il poursuit :

– Voyons ce que valent les autres !

Après de brèves passes d'armes, les deux nouveaux adversaires du chef de la chancellerie criminelle sont eux aussi meurtris dans leur chair, à l'avant-bras pour l'un, à la cuisse pour l'autre. Le quatrième et le cinquième candidat ne subissent pas un meilleur sort ; l'un voit son épée voltiger dans les airs en trois passes, tandis que l'autre, qui ne parvient pas à parer une contre-attaque tranchant net sa ceinture, voit

glisser son pantalon sur ses chevilles.

Le sixième candidat se dresse alors devant Zorzi. Il s'agit d'un homme d'une trentaine d'années, un gaucher de grande taille qui profite de l'allonge de son bras pour tenir l'enquêteur à distance. Dès le début du duel, il affiche une grande sérénité. Il pare chaque offensive avec justesse tout en démasquant les feintes de son adversaire. Ses gestes sont sûrs, ses réflexes vifs. Malgré sa grande taille, il esquive les coups avec souplesse, parfois avec élégance, obligeant Zorzi à s'engager dans le combat avec plus de détermination. Celui-ci prépare alors l'un de ses coups de prédilection : il prend l'initiative d'une prise de fer afin d'écarter la lame adverse en la maîtrisant jusqu'à la touche. Ce coup ne surprend cependant pas son adversaire, qui, avec la placidité d'un joueur de cartes, exécute une parade circulaire avant d'être à deux doigts de réussir sa riposte à la cuisse. Au fil du combat, Zorzi recule, quand soudain, acculé contre la fontaine, il manque de trébucher. Mais le maître d'armes ne profite pas de ce faux pas pour porter une attaque décisive. Les deux adversaires foulent maintenant les carrés de jardin, croisant le fer entre un oranger et un parterre de fleurs que le jeune maître d'armes prend soin de ne pas piétiner. Puis, après avoir patiemment apprécié les forces et les faiblesses de Zorzi, il passe à l'offensive. À la suite d'une double attaque au fer, il parvient à désarmer l'enquêteur après l'avoir touché au bras. Aussitôt après, tandis que le maître d'armes baisse sa garde, Zorzi sort de sa ceinture un poignard et plaque la lame sur la gorge de celui-ci.

– Tu es battu, lui dit-il en exerçant une pression sur sa peau.

– Mais ce coup est déloyal...

– Je me fous de la loyauté !

L'enquêteur a lâché cette phrase avec une grimace de mépris, avant de poursuivre à l'adresse de tous :

– Les grands principes ne valent rien quand il est question de survivre. Vous pensez que mes ennemis sont loyaux ? Ceux qui croient à de telles fables ne sont plus de ce monde ! Nous ne combattons pas sur une scène de théâtre ! Il n'est pas question de bastonnades, mais de vraies armes, faites pour tuer !

En achevant sa phrase, Zorzi relâche la pression sur la peau du maître d'armes et il ajoute :

– Tu es vif, habile. Ta technique est exemplaire, mais elle est trop propre pour moi. Ta place est dans les salons ou dans les tournois. Des lieux où les règles que tu respectes ont encore un sens. Mais tu n'as rien à faire avec moi !

Le dernier combattant à affronter l'enquêteur est tout aussi vif et précis que le précédent. Il s'agit d'un maître d'armes napolitain qui s'est présenté devant le vieux Massimo Caraccioli comme un habitué des tournois des cours royales, arborant même une décoration remise par le souverain des Deux-Siciles pour avoir battu en duel le chef de sa garde personnelle. Il s'agit d'un homme sec, portant une barbe courte, et dont les yeux clairs, brillant sur une peau mate, ont scruté depuis le début chacun des enchaînements du chef de la chancellerie criminelle. Aussi, dès les premières passes d'armes, il prend vite le dessus sur Zorzi, dont il a su lire les points faibles. Celui-ci, forcé de parer les coups de son adversaire, est incapable de riposter tant les attaques se multiplient. Cependant, après plusieurs minutes d'un engagement intense, Zorzi profite d'une faute inattendue de l'escrimeur napolitain pour le toucher à la poitrine. Aussitôt, celui-ci pousse un cri de douleur. Et comme il compresse sa blessure de sa main gauche, tout en jetant un bref regard vers sa plaie, il lance une contre-attaque fulgurante qui touche Zorzi au front, entre les yeux. Tenant alors l'enquêteur à sa merci, il n'hésite pas à exercer une légère pression sur sa lame qui fait ruisseler un filet de sang sur le nez de Zorzi. Puis, de sa main libre, il écarte un pan de sa chemise et dévoile la cote de mailles sans manches qu'il y avait dissimulée. L'enquêteur ne répond rien. Il regarde le combattant napolitain dans les yeux, afin de saisir à quel genre d'homme il a affaire. Comme celui-ci range son arme dans son fourreau, il lui demande simplement :

- Comment t'appelles-tu ?
- Alessandro Zaffarino.
- Reviens ici demain soir à six heures. J'ai besoin d'un homme tel que toi.

– Domizia, Fabrizio, en place ! Acte un, scène trois.

Lorsqu'il appelle ses comédiens depuis le parterre du théâtre San Samuele, Carlo demeure immobile, les bras écartés. Pendant ce temps, la couturière de sa troupe ajuste à même son corps les manches du costume de scène de M. Leonardo, le secrétaire particulier du sénateur Tognolo. Des épingles pincées entre ses lèvres, elle demande à Carlo de ne pas bouger pendant qu'elle coud ses vêtements à sa taille. C'est dans cette position, les bras en croix, que Carlo s'adresse à la comédienne qui interprète le rôle de Mlle Caterina.

– Domizia, tu entres seule en scène. Tu te trouves dans le bureau de M. Leonardo. Pendant l'absence du secrétaire de ton père, tu prends dans tes mains les objets familiers de ton soupirant, ses plumes, ses livres, un foulard, et tu les serres amoureusement contre ta poitrine.

Face à lui, la jeune femme respecte à la lettre les directives de son metteur en scène. La voilà qui s'assied à la place occupée par Leonardo, avant d'esquisser un sourire attendri. Elle ouvre ses tiroirs, s'émerveille de la moindre de ses découvertes : un simple coupe-papier qui appartient à celui qu'elle aime la comble de joie. Mais soudain, elle entend les pas de son père. Son expression change. Elle craint sa réaction. Que va-t-il dire en la voyant dans cette pièce dont il lui a interdit l'accès ? Elle se trouble, s'agite, laisse échapper à terre les objets qu'elle tenait en main et s'écrie :

– Voilà mon père ! Je suis fâchée qu'il me trouve dans le bureau de son secrétaire. Grâce au ciel, M. Leonardo n'est pas là. Ne laissons rien paraître de mon agitation !

Le sénateur Tognolo entre avec un visage sévère.

– Que faites-vous ici, ma fille, ne vous avais-je pas défendu de pénétrer dans ce bureau ?

– Mon père, c'est le hasard qui m'y a conduite.

– Ne serait-ce pas plutôt la curiosité ? Et l'objet de cette curiosité ne serait-il pas mon secrétaire ?

– Eh bien oui, je vous l'avoue.

– Quoi ! Vous admettez que vous vous intéressez à ce jeune homme alors que vous n'êtes âgée que de dix-huit ans ! Si j'apprends que vous avez noué la moindre idylle avec cet être sans noblesse ni fortune, je n'hésiterai pas à vous jeter au couvent. Que dirait-on de moi au Sénat si on apprenait une telle infamie ?

– Mais, monsieur mon père, c'est en toute innocence que j'ai agi.

J'ai su par ma femme de chambre que M. Leonardo quittait Venise, je venais donc lui souhaiter un bon voyage de retour vers Milan. Je n'ai obéi en cela qu'aux lois de la bienséance. Votre secrétaire travaille dans cette maison depuis plusieurs mois, et c'était la moindre des politesses que de le saluer avant son départ.

Le sénateur Tognolo se met soudain en colère tout en cherchant son bâton.

– Ah ? Mon secrétaire quitte sa place ? Mais pourquoi suis-je le dernier informé de ce qui se passe dans cette maison ? Je paie pourtant assez cher pour avoir des informations avant tout le monde ! Où est mon bâton ? Mon valet aura bientôt les fesses qui vont lui chauffer ! Gradelino ! Gradelino ! La peste soit de ce valet, il ne vient jamais quand on l'appelle ! Gradelino !

Le sénateur Tognolo se saisit d'une clochette et l'agite à plusieurs reprises. Puis, il observe sa fille.

– En attendant mon valet, revenons à vous. Êtes-vous ingénue ou devenez-vous fourbe comme toutes les femmes ? Je ne sais si je dois croire cette histoire de visite de politesse à mon secrétaire.

Caterina se trouble, elle ne cesse de tourmenter le foulard qu'elle tient entre les mains.

– C'est-à-dire, mon père, que je suis venue saluer M. Leonardo car il comptait partir en effet, mais il ne part plus, enfin si, il désire partir, mais il a accepté de différer son départ...

– Ma fille, je vous trouve bien étrange. Je devine une intrigue là-dessous...

– Qu'allez-vous imaginer ? Une intrigue, moi ? Avec Leonar... avec cet homme de rien ?

– Vous rougissez !

– C'est la chaleur, l'été est si lourd cette année à Venise.

– Laissez la saison en dehors de cela, la température était la même il y a un instant, et vous aviez le teint blanc. Il a suffi que l'on parle de mon secrétaire pour que vous vous agitiez. C'en est trop ! Je n'ai qu'à louer ma prudence car il n'est sans doute pas trop tard et je ne suis pas encore déshonoré. Je vous mettrai donc au couvent dès demain. Je n'ai qu'à choisir entre celui des Augustines, des Carmélites, des Bénédictines, des Hiéronymites, des Servites, des...

– Mon père, comment osez-vous douter de mon innocence ?

Le sénateur observe sa fille en tournant autour d'elle.

– Tu as été jusqu'à présent une bonne fille, honnête et sage, mais je sais aussi que les femmes ont toutes le vice, la menterie et la tromperie dans la peau. Bien fou celui qui fait confiance à ces êtres fourbes.

Caterina, à part.

– Il m'a démasquée, je dois trouver une solution.

Au même moment, le valet entre enfin et le sénateur met aussitôt la main sur son bâton.

– Ah, Gradelino, te voilà enfin ! Comment se fait-il que tu ne m'aies pas prévenu du départ de mon secrétaire ? Et comment n'as-tu pas deviné qu'une intrigue se nouait entre lui et ma fille ? Pour ces deux raisons, tu seras corrigé.

Le maître poursuit son valet avec son bâton à travers la scène. Gradelino se protège un temps derrière Caterina puis reprend sa course. Tout en esquivant les coups, le valet répond à son maître.

– Vous avez vu juste, Excellence, M. Leonardo est si amoureux qu'il s'apprête à commettre une folie !

La fille, qui tentait jusque-là de protéger le valet, l'attrape tout à coup par la manche et se met elle aussi en colère contre lui.

– Quoi ? Mais que chantes-tu là, Gradelino !

– Taisez-vous, ma fille. Ne vous mêlez pas de cette conversation !

Le sénateur assène enfin des coups de bâton sur le dos de son valet.

– Ah, j'enrage que par ta faute mon secrétaire fasse perdre la tête à ma fille ! La peste soit de ce M. Leonardo ! Je le ferai arrêter par les inquisiteurs d'État. Il finira au fond des cachots du palais des Doges ! Comment un simple citoyen de Milan, sans noblesse, sans dot, ose-t-il convoiter la fille d'un sénateur de Venise ? C'est un affront que je lui ferai payer cher !

Le valet, esquivant de nouveaux coups, parvient à répondre.

– Calmez-vous, Excellence ! Qu'allez-vous imaginer ? Je vous ai bien dit que M. Leonardo était amoureux fou, mais ce n'est nullement de votre fille.

– Comment ? Mais de qui s'agit-il alors ? Il ne sort presque jamais de chez lui, et lorsqu'il s'absente, ce n'est que pour transmettre mes comptes et mes écritures à ce gros lourdaud de banquier.

– Eh bien... justement, Votre Excellence, c'est que... votre secrétaire aime passionnément la fille de votre banquier.

– Ce laideron de Graziosa ? Celle-là même qui rendait visite hier encore à ma fille ? Eh bien, qu'il l'épouse, et tout ira pour le mieux !

Caterina, reconnaissante, fait un signe de connivence au valet et intervient dans la conversation.

– C'est que son père ne l'entend pas de cette oreille ! Voilà justement ce qu'était venue me dire Graziosa hier, et voilà aussi pourquoi M. Leonardo voulait quitter Venise : pour oublier le tourment qui est le sien.

Le sénateur lâche enfin son bâton.

– Mais pourquoi le père de Graziosa ne veut-il pas d'un tel mariage ?

– Il refuse d'accorder la main de sa fille à M. Leonardo sous prétexte

que celui-ci n'est pas suffisamment fortuné, et qu'il n'est ni noble ni vénitien.

– Mais ce bouseux enrichi de banquier est à peine plus noble que mon secrétaire ! C'est un paysan mal dégrossi qui a acheté son titre de baron pour cent mille ducats. Allons, je me mets en devoir de lui parler de ce mariage et je m'engage à lui faire entendre raison. *Puis à part* : En mariant au plus tôt cette nigaude de Graziosa à Leonardo, il l'éloignera du même coup de ma fille, et tout sera pour le mieux.

Après cette réplique, qui achève la scène trois du premier acte, Carlo se redresse et interpelle le comédien qui vient d'interpréter le rôle de Gradelino.

– Jacomo, n'oublie pas que c'est toi qui tires les ficelles de la comédie. Comme tous les valets, tu incarnes le génie vénitien. Voilà pourquoi le public doit voir davantage de facéties de ta part. Davantage de mouvements aussi. Ne reste jamais un seul instant à la même place. Tes propos aussi doivent être plus appuyés : tu dois être tour à tour insolent, espiègle, rusé, tes manières sont celles des paysans mais ton corps est aussi agile que celui d'un équilibriste. Tu es ignorant et habile à la fois, et ce sont ces expressions-là que le public doit lire sur ton visage. De plus, tu...

Au même instant, un inconnu paraît sur la scène. Il avance timidement sur les planches en tenant son chapeau dans ses mains. Si ses habits sont élégants, soignés, ses manières sont grossières, ses dents jaunies par le tabac et son menton hérissé de poils hirsutes. Il tourne son regard en tous sens et esquisse un sourire lubrique en l'arrêtant sur le corsage de la jeune fille qui joue le rôle de Caterina. Quand il s'aperçoit que le silence s'est fait autour de lui, il dit d'une voix hésitante :

– Je cherche le signor Goldoni...

– Oui, répond Carlo en montant sur scène, c'est à quel sujet ?

– Pardonnez-moi de vous déranger, monseigneur, dit-il à voix basse, mais le signor Baffo est introuvable ce matin. Et j'ai là un message urgent à lui remettre.

Carlo entraîne alors l'inconnu vers les coulisses et lui demande en parlant bas :

– Qui es-tu ?

– Je m'appelle Paolo Rezzonico, magicien de foire, pour vous servir, monseigneur.

– Zorzi m'a parlé de toi. Tu fais disparaître des oiseaux dans tes mains, mais plus souvent encore les bourses des gentilshommes, et parfois même des documents secrets, c'est bien ça ?

– Les gens sont si étourdis parfois... ils égarent bien des choses...

– On dit aussi que tu triches aux cartes.

– Tricher ? Comme vous y allez ! Tricher ! Quel vilain mot ! Non, disons tout au plus que je corrige la mauvaise fortune par quelques coups de pouce, ici et là...

– Bref, qu’as-tu à me dire ?

– Voilà, je rends souvent quelques menus services à Zorzi, qui, en échange, laisse la chance me sourire aux cartes.

– Oui, eh bien...

– Zorzi m’a donné l’ordre de m’adresser à vous si je ne parvenais pas à le trouver. Sans doute n’est-il pas seul, en tout cas, il n’ouvre pas la porte de son palais. Voilà pourquoi j’ai couru au théâtre San Samuele dont il m’avait donné l’adresse...

– Viens-en aux faits, Rezzonico !

– J’ai appris que Girolamo Malarin, le chef des Milices de la Foi, est sur le point d’arrêter le coupable des meurtres sur lesquels vous enquêtez.

– De qui s’agit-il ?

– Pietro Da Ponte. Il habite au nord du *sestiere* San Polo, c’est un ami de Zorzi, on l’appelle aussi « le faiseur de marquises ».

– Tu es sûr de ce que tu avances ?

– Certain ! Il y a moins d’une heure, ma main s’est retrouvée par hasard au fond de la poche d’un gentilhomme qui traversait la place Saint-Marc. Mes doigts, déçus de ne remonter aucune bourse, m’ont tout de même ramené un ordre d’arrestation qui devait être remis à Girolamo Malarin.

– Je dois mettre en garde ce Pietro Da Ponte. Pendant ce temps, retourne chez Zorzi, enfonce la porte s’il le faut, dérange-le s’il est en bonne compagnie, mais ramène-le-moi. Je ne pourrai pas affronter seul les Milices de la Foi.

L’instant d’après, Carlo sort à grands pas du théâtre sans avoir pris le temps de quitter le costume de scène que la couturière vient d’achever sur lui.

Malgré sa hâte, Carlo traverse la cité en la regardant comme s'il s'agissait d'un décor de théâtre. Chaque place est pour lui une nouvelle scène, où le recoin obscur d'un puits devient la niche du souffleur, tant la réalité et la fiction se fécondent à chaque instant sous ses yeux. Aussi loin que remontent ses souvenirs, il a toujours considéré Venise de cette façon. Même lorsqu'une affaire urgente le réclame, comme aujourd'hui, il ne peut s'empêcher de regarder les hommes et les femmes qu'il croise comme des personnages de comédie, grimés en artisan, en pêcheur, en maître ou en valet, et prêts à susciter les rires du public par une réplique piquante, une attitude grotesque, une chute. Parmi cette foule où les hommes et les femmes se frôlent, se respirent et se heurtent dans la promiscuité dictée par l'étroitesse des ruelles, Carlo remarque parfois un être, comme ce vieil arracheur de dents, lui-même édenté, qui donne tant d'huile de pavot à ses patients pour calmer leur douleur que ceux-ci le remercient avec un sourire béat et lui abandonnent le double des pièces convenues avant l'intervention. Ce vieil homme, dans l'imaginaire de l'auteur, devient alors un personnage de comédie, un être fourbe au regard torve qui droguera ses patients pour le plus grand bonheur des spectateurs d'une salle de théâtre. Telle lavandière qui s'attarde devant un spectacle de rue, un panier de linge pressé contre sa taille, observant les hommes du coin de l'œil et les souffletant lorsqu'ils se risquent à lui pincer les fesses, devient la séductrice d'une prochaine comédie. Il l'imagine, aussi belle qu'hypocrite, attirant ses amants dans ses filets avant de les congédier sans égard, et, secrètement offensée si le regard d'un homme la néglige, n'hésitant pas à dénuder sa gorge et remonter sa robe jusqu'aux genoux pour attirer son attention.

Les odeurs de la cité lui rappellent celles que dégage une salle de spectacle. Les parfums exhalés par les boutiques de confection, les arômes de café, de chocolat et d'écorce d'orange qui s'échappent des débits de boissons, ceux des fruits secs grillés, du tabac à chiquer ou à priser, proposés par des vendeurs ambulants, sont les mêmes qui envahissent le parterre d'un théâtre avant la représentation, et qui montent aux narines des acteurs durant les premiers instants d'un spectacle.

L'esprit encore occupé par de nouvelles scènes de comédie, Carlo se retrouve devant le palais de Pietro Da Ponte, au nord du *sestiere* de San Polo. Comme à son habitude, même lorsque l'affaire est sérieuse, il frappe par jeu plusieurs coups rapides contre la porte, suivis de trois coups plus lents. Peu après, un domestique vient lui ouvrir, auquel il ne laisse pas le temps de parler :

– Où est ton maître ? lui lance-t-il en se précipitant à l'intérieur du palais.

– Il est occupé ! Il ne veut être dérangé sous aucun prétexte.

En prononçant ces mots, le serviteur recule de quelques pas. Puis, en écartant les bras, il fait barrage de son corps devant l'escalier. Mais Carlo, aussi vif que souple, se baisse et se glisse sous le bras du domestique avant de gravir les marches quatre à quatre.

Il s'assure alors d'un regard que nul ne se trouve dans le salon du premier étage, puis il ouvre une à une les chambres de la demeure. Là, il finit par découvrir le maître des lieux au lit avec une jeune femme. Celle-ci, sans prendre la peine de tirer le drap pour se couvrir, regarde Carlo avec des yeux espiègles.

– Qui êtes-vous ? Et que faites-vous chez moi ? s'insurge Pietro Da Ponte qui se redresse d'un bond pour enfiler ses vêtements.

Carlo, muet, ne parvient pas à détacher son regard du corps de la jeune femme. Puis, comme celle-ci remarque le trouble de l'intrus, elle esquisse un sourire avant de remonter très lentement le drap jusqu'à sa taille. Au même moment, le domestique apparaît derrière l'enquêteur en respirant à grands traits.

– Monsieur, j'ai tenté de le retenir, mais il m'a bousculé...

Cette voix dans son dos rappelle Carlo à la réalité. Il répond enfin à Pietro Da Ponte sans quitter des yeux le corps de sa maîtresse.

– Je travaille avec Zorzi Baffo. Je suis venu vous prévenir que les Milices de la Foi sont en route pour vous arrêter.

– Pourquoi ?

– Elles vous soupçonnent d'avoir empoisonné deux hommes. Il n'y a pas un instant à perdre.

Pietro Da Ponte comprend aussitôt la gravité de la situation et achève de s'habiller en hâte. Derrière lui, son amante vient de sortir du lit. Sans la moindre gêne, elle marche vers ses vêtements éparpillés sur le sol. L'instant d'après, comme il s'apprête à s'enfuir, Pietro prend la main de la jeune femme pour l'entraîner avec lui.

– C'est inutile, lui lance Carlo, elle peut très bien rester ici.

– Mais... Sa famille me l'a confiée et...

– En vous enfuyant avec elle, vous en feriez votre complice. Tant

qu'elle n'est pas soupçonnée de meurtre, elle peut très bien rester. Elle sera en sécurité avec moi.

Un étage plus bas, des coups secs sont frappés contre la porte d'entrée. Pietro hésite un instant, puis, en lançant un regard de défi vers Carlo, il lâche la main de sa maîtresse avant de s'enfuir par une fenêtre qui donne sur les toits.

– Que puis-je faire pour vous, messieurs ?

Carlo, dans ses habits de comédien, vient lui-même d'ouvrir la porte du palais de Pietro Da Ponte.

– Écartez-vous ! J'ai l'ordre de fouiller la maison.

L'homme qui vient de s'exprimer se trouve à la tête d'un groupe de six miliciens armés, parfaitement alignés sur deux files, à la manière d'un détachement militaire. Tout, dans l'apparence de cet être, respire le secret. Malgré la chaleur accablante qui pèse sur la ville, ses vêtements sombres recouvrent ses avant-bras et remontent très haut sous le menton. Sa barbe rase, ses cheveux d'un noir d'ébène qui tombent sur ses tempes, cachent partiellement son visage, tandis que ses petits yeux plissés semblent dissimuler ses pensées. Mais ce qui frappe l'enquêteur adjoint, c'est le regard fixe de cet homme, dont les paupières paraissent figées sur les orbites. Ses traits, naturellement anguleux et austères, sont rendus plus sévères encore par la tension musculaire de tout son corps. Tout en lui rappelle l'attitude d'un fauve à l'intelligence instinctive, prêt à fondre sur sa proie.

Nullement impressionné par l'ordre qui vient de lui être signifié, Carlo refuse de s'écarter de la porte d'entrée. Dès le premier regard qu'il a posé sur l'homme qui s'est dressé devant lui, il a compris qu'il s'agissait du chef des Milices de la Foi. La rumeur qui court à Venise, agrémentée chaque jour de nouvelles chroniques, réelles ou imaginaires, prétend que Girolamo Malarin est né dans le Latium d'une mère vénitienne, veuve d'un haut magistrat, et d'un père inconnu, un homme de passage qui aurait séduit cette jeune femme avant de disparaître. La mère, qui vivait avec ses domestiques dans un palais de l'Esquilin, a caché sa grossesse pour mettre secrètement son enfant au monde dans la campagne romaine, et le confier au monastère jésuite de San Pietro. Là, cet être taciturne et solitaire, qui grandit dans les principes stricts des dogmes chrétiens, fut saisi d'un amour brûlant pour son Créateur. Pour témoigner de sa foi en Dieu, il lui arrivait de jeûner des jours entiers et, durant l'hiver, il s'imposait parfois de dormir nu sur son lit, sans couverture, alors même que des rafales d'un vent glacé pénétraient par sa lucarne. À mesure que son corps s'endurcissait, son esprit brûlait d'une étrange fièvre qui confinait à la folie. Quand il fut en âge de porter la robe, il prononça

ses vœux et servit Dieu avec un dévouement proche de l'exaltation. Dès la première année d'exercice de son ministère au sein des États pontificaux, il fut témoin des soulèvements armés qui ensanglantaient alors les campagnes romaines. Le jeune prêtre, forcé de se défendre contre les factions ennemies de la curie romaine, dut prendre les armes. Et la haine contenue depuis la naissance chez cet être solitaire se mua brutalement en folie meurtrière. Lui qui fut abandonné par sa mère et qui grandit sans l'affection d'une famille trouva dans la guerre un exutoire à son malheur. S'il luttait au début pour défendre sa foi, convaincu de la justesse de sa cause, la guerre devint très vite une fin en soi. La violence qu'il portait en lui se nourrissait de violence, et plus qu'une vocation ou une mission, lutter au nom de Dieu ou de son représentant sur terre, le pape, devint pour lui une obsession. Son zèle, son absence de scrupule lors des massacres de civils, puis son habileté dans le maniement de l'épée, une discipline dans laquelle il montra très tôt des dispositions prodigieuses, furent remarqués par les recruteurs des armées du souverain pontife qui en firent l'un de leurs meilleurs officiers. Puis, une fois la paix civile revenue, Girolamo Malarin assumait des missions d'espionnage, traquant et exécutant les ennemis du pape jusque dans les cours royales de l'Europe.

– Signor Malarin, je suppose ? demande Carlo avec un petit sourire. Et derrière vous, voici sans doute ces valeureux miliciens qui n'hésitent jamais à s'attaquer à une femme ou à un homme désarmé ?

Les traits de son interlocuteur se durcissent. Celui-ci avance d'un pas et cale son regard froid dans celui de Carlo.

– Vous devez être ce fameux Goldoni, enquêteur adjoint à la chancellerie criminelle.

Puis, en lançant un regard de mépris vers le costume de comédien que porte son interlocuteur, il ajoute :

– Comment osez-vous servir la loi dans cet accoutrement ridicule ?

– Vous croyez sans doute m'offenser, monsieur le garant de la foi, mais vous n'y parviendrez pas. Car être ridicule, à Venise, ce n'est pas être sot. Se prêter à la moquerie est un privilège, et faire rire les hommes est un honneur dont je me flatte.

– Monsieur le comédien, sachez que vous n'êtes pas en odeur de sainteté. Le ton de votre nouvelle pièce déplaît en haut lieu et j'espère avoir bientôt le plaisir de vous revoir lorsque je recevrai l'ordre de fermer votre théâtre.

– Eh bien, avant ce jour, je compte vous voir parmi mon public lors de la première représentation du *Sénateur dupe de lui-même*. N'oubliez pas de dire à l'entrée que vous me connaissez, vous aurez ainsi une place au premier rang, près des urinoirs des femmes.

– Prenez garde, signor Goldoni, lance Girolamo Malarin en

refermant la main sur la poignée de son épée, vous ne vous adressez pas à l'un de vos comédiens.

– Fort heureusement, car votre air sinistre viderait la salle avant la fin du premier acte.

Peu habitué à ce qu'on lui tienne tête, le chef des Milices de la Foi tire son épée de son fourreau en un éclair. Il est aussitôt imité par ses hommes. Carlo voit alors se dresser devant lui pas moins de sept lames qui, dans un bruit métallique, renvoient autour d'elles les reflets du soleil. Il hésite un instant à réagir. Puis, la tête haute, interprétant la fierté et la bravoure comme s'il se trouvait sur les planches, il sort d'un geste solennel la petite épée de bois qu'il porte à la ceinture et qui fait partie de son costume de scène.

Les miliciens, qui étaient prêts il y a un instant à en découdre, éclatent aussitôt de rire. Tous, à l'exception de leur chef, s'amusent de voir Carlo brandir cette arme de bois tendre, aux bords arrondis, à peine plus grande qu'un jouet. Et c'est en pleine hilarité que le visage de l'un des soldats se met soudain à pâlir, sans qu'un seul mot ne s'échappe de sa bouche. Les hommes autour de lui, le sourire aux lèvres, tournent leur regard vers le visage figé de celui-ci. Ils comprennent alors que la pointe de la lame de Zorzi, arrivé en silence dans son dos, exerce une pression sur sa nuque.

– Cette épée-ci n'est pas de bois, lâche l'enquêteur de la chancellerie criminelle lorsque le silence retombe. Si vous ne rangez pas vos armes, sa pointe ne demande qu'à passer au travers de ce corps.

Sur un signe de leur chef, les miliciens rengainent leur épée. Pour la première fois depuis qu'il est arrivé à Venise, le regard de Zorzi Baffo croise celui de Girolamo Malarin. L'enquêteur, qui se déplace à pas lents, contourne le groupe de six hommes afin de rejoindre Carlo dans l'embrasure de la porte du palais. À aucun moment il n'a lâché des yeux le chef des Milices de la Foi.

– Que faites-vous ici ? demande Zorzi une fois à sa hauteur.

– Nous venons arrêter Pietro Da Ponte.

– Pour quelles raisons ?

– Il est soupçonné de meurtre.

– Dans ce cas, ça regarde la chancellerie criminelle, vous pouvez donc repartir d'où vous venez...

– J'ai un ordre écrit du sénateur Massaro. Écartez-vous !

Cette phrase est suivie d'un profond silence, durant lequel les deux hommes ne se quittent pas des yeux, chacun guettant la réaction de son interlocuteur. Mais nul n'entend céder. Déjà, la main gauche de Zorzi s'approche de la poignée de son épée lorsque la jeune femme, attirée par les éclats de voix, surgit dans le dos des deux enquêteurs.

– Qui êtes-vous ? lui demande aussitôt Girolamo Malarin.

Carlo ne laisse à personne le soin de répondre :

– Ne faites pas attention à elle, c'est une actrice de ma troupe. Elle a tenu à m'accompagner alors que nous étions en pleine répétition. Vous savez, nous ne faisons jamais que passer d'une comédie à l'autre, seul le décor change...

Au ton léger de son adjoint, Zorzi comprend que Pietro Da Ponte a eu le temps de s'enfuir. En s'écartant de la porte du palais, il permet à Girolamo Malarin d'y pénétrer en compagnie de ses hommes.

Dans les minutes qui suivent, les miliciens se dispersent deux par deux à l'intérieur de la demeure, avant d'en fouiller chaque pièce. Ils ne cherchent pas seulement Pietro Da Ponte mais également des preuves de sa culpabilité qu'ils pourraient produire devant un tribunal. Ils ouvrent chaque armoire, forcent des serrures, renversent le contenu de tiroirs sur le sol, emportent des lettres et des documents. Deux hommes, qui reviennent de la cour intérieure du palais, font alors part de leur découverte :

– Des plants de belladone !

L'un des deux miliciens tend quelques tiges de cette plante à Girolamo Malarin qui accourt.

– C'est le poison qui a été utilisé pour assassiner Luca Roveri et Alcide di Citanova, lâche celui-ci. Voilà la preuve que nous cherchions ! Nous n'avons plus qu'à mettre la main sur Da Ponte.

Sur ces mots, Girolamo Malarin rassemble ses hommes et leur donne l'ordre de quitter le palais. Comme il passe à la hauteur de Zorzi, il tonne :

– Il faut bien que quelqu'un fasse respecter la loi dans cette ville...

Sans daigner répondre à cette provocation, le chef de la chancellerie criminelle rejoint Carlo dans le patio du palais. Tous deux s'accroupissent près du massif de belladone. Ils reconnaissent alors les plantes qu'ils avaient vues dans l'herbularius de Francesco Zatta, au cœur de l'hospice de Santa Croce. Zorzi, l'esprit occupé par ses pensées, fait rouler l'une des baies noires entre ses doigts.

– Tu crois toujours Pietro innocent ? lui demande son adjoint.

– Plus que jamais, dit l'enquêteur en se redressant.

Puis, tandis qu'il s'éloigne vers la porte, il ajoute :

– Mais nous en aurons le cœur net après l'avoir interrogé.

– Tu sais où le trouver ?

– Pietro a toujours été très proche du peuple. Je l'ai souvent aperçu dans les tavernes, au nord-ouest de Venise. Alors que les Milices de la Foi le croient en fuite à l'étranger, il doit se fondre parmi les pêcheurs. Retrouve-moi ce soir à huit heures sur la fondamenta Contarini. Nous

verrons bien si je me trompe.

Comme il revient vers l'antichambre du palais, Carlo se retourne et aperçoit la jeune femme qui vient vers lui d'un pas nonchalant. Il lui demande alors dans un sourire :

– Comment t'appelles-tu ?

– Donatella Maestran.

– Que fais-tu ici ?

– Je suis arrivée à Venise il y a quelques jours à peine. Depuis, j'habite chez Pietro.

– Ah, je vois ! Une future marquise, n'est-ce pas ?

– Oui, monseigneur, dit-elle en s'amusant à lui faire une révérence appuyée, digne d'une princesse devant un souverain.

– Viens avec moi, j'ai du travail pour toi.

– Lequel ?

– Je l'ai dit tout à l'heure aux miliciens. Je ne mentais pas : tu fais désormais partie de ma troupe. Mes comédies sont pleines de femmes, et je suis toujours à court d'actrices. Qu'elles soient cancanières, colériques ou joyeuses, ce sont elles qui mènent la danse, et il me manque justement quelqu'un pour interpréter la fille d'un banquier. Une fois que tu seras grimée et déguisée en laideron, tu seras parfaite dans le rôle de Mlle Graziosa.

– Mais je n'ai jamais joué la comédie...

– Tu apprendras ! Les répétitions servent à ça. Le reste du temps, quand je ne serai pas occupé par ma charge d'enquêteur adjoint, je ferai de toi une marquise accomplie.

Le terrible coup de noroît s'est levé au milieu d'une nuit étoilée. Dans la journée qui a suivi, une tourmente claire, sans pluie ni nuages bas, s'est déchaînée sous un grand ciel bleu et un soleil aveuglant. La mer, dans cette région du sud de la Sicile, s'est d'abord hérissée de vagues courtes, puis elle a grossi en quelques heures. Des creux de plusieurs mètres se sont formés, dans lesquels la *Sfinge* a plongé, comme si elle dévalait une pente, avant de gîter sur chacun de ses flancs. Au sommet des vagues, l'écume soufflée par les rafales couvrait la surface de la mer d'une fumée blanche. Les hommes d'équipage n'en étaient pas à leur premier coup de vent. Ils ont réduit la voilure dès le début de la tourmente, mais cela n'a pas suffi. Aux premières heures du soir, le bateau est devenu incontrôlable et ils ont dû se résoudre à affaler toutes les voiles, jusqu'au tourmentin, ce petit triangle de toile taillé dans un tissu épais qui se déchirait déjà sous les assauts du vent. Pour ne pas être emportés par les lames, les hommes se sont alors réfugiés dans leurs quartiers, sous le pont, et ont laissé le navire dériver. Sous le vent, plusieurs centaines de milles nautiques restaient libres de tout récif avant que la *Sfinge* n'atteigne les côtes du califat de Tunis. Une fois la tempête passée, l'équipage mettrait de nouveau cap au nord et rattraperait sa route.

Le lendemain, vers midi, alors que le navire dérive toujours vers les côtes africaines, le premier lieutenant, un petit homme rond aux cheveux rares, monte sur le pont. Fort de ses années d'expérience dans les eaux du sud de la Méditerranée, il sait que ces tempêtes qui se lèvent au cœur de la nuit durent rarement plus de quarante-huit heures. Cramponné d'une main sûre au bastingage, il scrute l'horizon, apprécie la hauteur des vagues et juge de la force du vent en tournant son visage vers les rafales. Ses traits marquent alors une expression de satisfaction. Peu après, il rappelle les hommes d'équipage sur le pont. Ceux-ci grimpent sur les haubans, déferlent les voiles, puis mettent de nouveau le cap au nord. Pour finir, ils déploient le pavillon de la république de Venise sur le gaillard arrière, un lion ailé sur fond rouge. La *Sfinge* louvoie alors vers l'Adriatique pour atteindre la cité des Doges, d'où son équipage est parti un mois plus tôt afin d'acheminer sa cargaison vers les ports des côtes africaines, et rapporter de l'encens, des épices, des étoffes et des tonneaux de vins

de Chypre.

Moins d'une heure après que le bâtiment a repris sa route, la vigie distingue la voilure d'un navire léger qui se détache sur les lointains contreforts des reliefs africains. Le marin pense aussitôt aux pirates barbaresques, ces flibustiers originaires de Bizerte, d'Alger ou de Tanger, qui restent le principal fléau de ces régions maritimes. Malgré une frise de nuages effilés qui borde l'horizon, la visibilité demeure bonne et l'homme discerne maintenant la coque du voilier, à la ligne de flottaison haute, qui navigue au près serré sur un bourrelet d'écume. Celui-ci progresse à une allure soutenue et maintient son cap sur la *Sfinge*. Sans plus attendre, la vigie donne l'alerte. L'instant d'après, le commandant et ses officiers se précipitent sur le pont, prêts à ordonner le branle-bas de combat.

Campé sur ses deux pieds, sans même se tenir au bastingage, le premier lieutenant pointe sa longue-vue vers le navire suspect. Après quelques secondes d'observation, il s'aperçoit que celui-ci bat pavillon turc.

– Fausse alerte, lâche-t-il aussitôt.

Il sait qu'un an plus tôt, afin de mettre un terme à plusieurs décennies de guerre, la Turquie et la république de Venise ont signé un pacte de non-agression. Celui-ci, en respectant la stricte neutralité de la République, garantit la libre circulation des navires des deux États sur les lignes du Levant et celles de Méditerranée occidentale. Depuis la signature de ce traité de paix, aucun heurt entre les deux nations n'a été rapporté, que ce soit sur terre ou sur mer, où seuls les pirates représentent encore une menace.

Cependant, après avoir parcouru un demi-mille nautique, le navire étranger ne modifie pas sa route. Intrigué, le commandant demande à son tour la longue-vue pour vérifier par lui-même que le navire bat bien pavillon turc. Une fois rassuré, son regard s'attarde sur le voilier qui vient sur eux. À mesure qu'il s'approche, il constate que celui-ci, armé de trois canons sur chaque flanc, n'est pas de taille à lutter contre la *Sfinge*, un voilier marchand à quille longue, fort d'un équipage de trente marins et muni de dix-huit canons. Sans doute, pense alors l'officier, le navire est porteur d'un message, ou bien vient-il réclamer de l'aide à la suite d'une avarie. Mais pourquoi n'a-t-il pas hissé un drapeau de détresse, comme c'est l'usage ?

Le commandant en est là de ses réflexions lorsqu'un nuage de fumée blanche s'échappe des flancs du navire turc, aussitôt suivi par une

détonation sèche. Quelques secondes encore, et les officiers et les hommes d'équipage entendent le souffle d'un boulet qui passe au-dessus de leur tête, avant de s'abîmer en mer, à quelques encablures de leur bâtiment. Mais déjà, deux nouvelles salves sont tirées, qui ratent encore leur cible, avant qu'un quatrième tir finisse par frapper de plein fouet le mât d'artimon. À bord de la *Sfinge*, la confusion est totale. Le branle-bas de combat est ordonné mais le navire, qui vient de perdre son mât arrière, se met à pivoter autour de sa quille, tandis que les voiles d'artimon tombées sur le pont compliquent toute manœuvre.

Après avoir repris le contrôle de la barre et avoir orienté le flanc tribord vers l'ennemi, les canonniers tirent à leur tour plusieurs volées de boulets. La puissance de feu du navire vénitien est supérieure à celle de son adversaire. Mais le faible tonnage de celui-ci, et l'habileté de son équipage à changer de cap, lui permettent d'esquiver les projectiles tirés dans leur direction. Cependant, malgré un nouveau virement de bord destiné à glisser derrière la *Sfinge*, un boulet ouvre une voie d'eau dans la coque du voilier turc. Sous la violence du choc, un marin ennemi est projeté à l'eau ; une chaloupe est mise à la mer pour le secourir. Dans les instants qui suivent, incapable de colmater la voie d'eau et de poursuivre le combat, l'équipage ennemi se résout à prendre la fuite sous le vent.

Sur le pont, le commandant a donné l'ordre de cesser le feu. Après un compte rendu des dégâts matériels, limités au mât d'artimon, il tourne son regard vers la chaloupe à bord de laquelle le marin turc vient de se hisser. Au même moment, le second officier arme son mousquet et le pointe en direction du naufragé, à deux cents pas de là. Mais comme il s'apprête à tirer, le commandant lui ordonne de baisser son arme.

– Mettez le cap sur la chaloupe ! crie-t-il alors à l'équipage.

Puis, en baissant le ton, il lâche à ses officiers réunis autour de lui :

– Nous devons interroger cet homme. Nous saurons pourquoi la Turquie a rompu le traité de paix et nous en informerons le Sénat au plus vite.

Tandis que les deux enquêteurs arpentent les pavés de la fondamenta Contarini, au nord de Venise, Carlo ne cesse de fouiller du regard chaque nuance du paysage. La lagune, ce soir-là, reflète un ciel strié de nuages rougis par le crépuscule. Ça et là, les corps ventrus des embarcations de pêche ombragent le couchant et dessinent, par contraste, des ombres bleu roi à la surface de l'eau. Déjà, les façades des palais qui font face à la lagune se teintent d'ocre tandis que les pans de mur qui donnent sur l'embouchure nord du Grand Canal sombrent dans une demi-obscurité, comme si un côté de ces demeures s'endormait tandis que l'autre triomphait en pleine lumière.

Natif de Chioggia, une petite île de la lagune dont les habitants vivent principalement de la pêche, Carlo connaît bien l'atmosphère qui enveloppe le retour des marins dans le contre-jour du crépuscule. Les épouses et les filles des pêcheurs, des ravaudeuses de filets pour la plupart, dont le dos s'arrondit sur l'ouvrage depuis des générations, guettent chaque soir le retour des hommes sur l'horizon. Si ces êtres sont humbles, ils ne sont pas pour autant résignés. L'âme insouciante de Venise les habite et, sur les quais comme en haute mer, les rires et les chants s'échappent plus volontiers de leurs lèvres que les soupirs. Chaque soir, à l'approche du port, lorsque les voiles faseyent avant d'être ferlées sur les vergues, les hommes se hèlent sur un ton enjoué. Et les rames, qui ne sortent que lorsque le vent faiblit, frappent l'eau à une cadence irrégulière, tant les marins sont absorbés dans leur conversation. Pour se faire entendre des autres embarcations, les voix sont forcées et les phrases se font brèves, hachées. Les pêcheurs, habitués depuis leur plus jeune âge à communiquer ainsi d'une barque à l'autre, conservent une fois à terre ce phrasé saccadé, si bien que chaque Vénitien de souche, lorsqu'il surprend une conversation dans une ruelle ou sur un campo, sait qu'il a affaire à des pêcheurs dès lors qu'il reconnaît le rythme de ces phrases courtes et martelées.

Carlo ne cesse de promener son regard sur ce peuple dont il s'est toujours senti proche et qu'il met à l'honneur dans ses pièces. Il apprécie l'indolence de ces hommes que rien ne presse, et dont certains, ce soir-là, se laissent bercer par le roulis silencieux de leur barque, le visage tourné vers la poupe, les yeux perdus dans les jeux

d'écume d'un sillage qui s'évase. Mais ces pêcheurs, qui connaissent chaque respiration de la lagune, chaque plaine d'algues à marée basse, chaque îlot de limon à fleur d'eau, savent aussi mieux que nul autre les sautes d'humeur de la haute mer. Entre eux, ils s'amusent des gondoliers qui promènent les patriciens et les étrangers sur les eaux clémentes de la lagune, ou celles des canaux étroits, en ignorant toute leur vie la houle, les creux et l'écume qui s'envole dans les rafales de la bora ou du sirocco.

Les deux enquêteurs marchent d'un pas régulier sur le quai où les pêcheurs, les uns après les autres, déchargent des filets de soles, de rougets, de raies, de sardines ou de poulpes. Une fois à terre, ils s'échangent du tabac à fumer ou à chiquer dans l'odeur forte du poisson pêché en été, au milieu d'un brouhaha de rires, de récits et d'obscénités proférées à haute voix. C'est parmi ce tumulte de couleurs et de mouvements que les traits de Zorzi s'éclairent.

– Je t'avais bien dit que Pietro se cachait là...

– Je ne vois que des pêcheurs, répond Carlo en regardant autour de lui...

– Un comédien devrait pourtant savoir que l'habit ne fait pas le moine.

L'instant d'après, l'enquêteur s'avance d'un pas déterminé vers un homme vêtu simplement d'un pantalon de toile bleue, rapiécé aux genoux, et d'une chemise blanche dont il a retroussé les manches sur ses bras minces. Assis sur une chaise de paille posée sur le pas d'une porte, il prend le frais face à la lagune. Contrairement à la foule qui s'agite autour de lui, il semble libre de toute tâche. Il tient bien entre ses mains un filet qu'il fait mine d'entretenir, mais son regard, perdu sur la mer, est davantage celui d'un esthète appréciant le clair-obscur du paysage que celui d'un pêcheur qui scrute la couleur du ciel pour connaître le temps qu'il fera le lendemain. Lorsqu'il arrive à sa hauteur, l'enquêteur tourne lui aussi son regard vers les couleurs flamboyantes de la lagune avant de demander sur un ton détaché :

– La pêche a été bonne aujourd'hui ?

L'homme, sous son bonnet de tissu rouge enfoncé très bas sur son front, lève à peine les yeux vers Zorzi et son adjoint. Puis il se redresse et se dirige lentement vers les maisons du port :

– Suivez-moi !

Peu après, les trois hommes s'attablent dans l'arrière-salle d'une taverne misérable. Le carrelage de l'établissement est criblé de trous tandis que les fenêtres, aux vitres cassées, laissent entrer été comme hiver tous les vents dont les noms figurent sur la boussole des marins. Autour d'eux, des hommes jouent aux cartes et boivent du vin rouge à plein pichet. Ils commentent chaque pli à voix haute, s'accusent de

tricher, se dressent les uns contre les autres avant de se rasseoir et de poursuivre la partie en trinquant à leur réconciliation. Pourtant, ce soir-là, la plupart des clients de la taverne, des pêcheurs, mais aussi des artisans ou des ouvriers, sont réunis autour d'un étudiant, un jeune homme brun aux yeux pétillant d'intelligence. Assis sur une table, celui-ci leur fait la lecture des « nouvelles à la main », une expression qui désigne ici les gazettes, mises sous presse clandestinement pour éviter la censure, et dont les imprimeurs vénitiens ont été parmi les premiers à répandre la mode en Europe. D'une voix claire, rafraîchie par le vin qui lui est offert après la lecture de chaque article, le jeune homme relate les nouvelles littéraires, politiques et diplomatiques, sans oublier le compte rendu des procès en cours et des conflits militaires qui ont éclaté en Europe.

Ce soir-là, il a commencé par lire à son auditoire l'histoire de ce traducteur vénitien, qui vient d'être convaincu de tromperie par un imprimeur à qui il vendait depuis cinq ans des romans à succès prétendument traduits du français, alors qu'il en était le seul auteur. Puis, après avoir jeté un regard de précaution autour de lui, l'étudiant se met à lire plusieurs entrefilets qui concernent le train de vie de l'État et la politique conduite par les hommes au pouvoir :

– Au début du siècle, les salaires, les pensions et les dépenses engagées par les sénateurs pour leurs frais personnels s'élevaient chaque année à 32 400 livres vénitiennes. Aujourd'hui, alors que la République est lourdement endettée, ce chiffre est passé à 149 182 livres.

Après une brève pause, durant laquelle il boit une nouvelle gorgée de vin, le jeune homme poursuit sa lecture :

– La mise en œuvre d'une politique agricole, qui permettrait aux territoires de la République de s'épargner de prochaines famines, vient à nouveau d'être reportée car elle va à l'encontre des intérêts des armateurs de navires marchands qui siègent au Sénat. Pour le malheur des paysans, le patriarcat de la Sérénissime n'est constitué que de commerçants ou de banquiers, et aucun représentant de la *terraferma* ne siège au sommet du pouvoir.

L'orateur vide son verre d'un trait, s'éclaircit la voix et continue :

– Un nouveau directeur de l'arsenal vient d'être nommé par le Conseil des Dix. Il touchera trois mille ducats mensuels, auxquels s'ajouteront une barrique de vin, vingt livres de viande salée et un litre d'huile d'olive. Soit, pour un seul homme, la quantité partagée chaque mois par cinquante ouvriers des chantiers qu'il dirige.

Chaque article est âprement commenté. Des cris de réprobation, des sifflets, des insultes à l'adresse des sénateurs fusent de chaque coin de la taverne. Mais les plaisanteries ne sont pas absentes non plus. Et les

moqueries finissent par l'emporter sur la colère ou l'indignation. Le goût de la dérision est ici le meilleur garant contre la révolution, comme si, au fond de l'âme vénitienne, le sentiment que rien n'a vraiment d'importance dominait tous les autres. Dans ce pays où le vin est gai et les bagarres sont rares, où la fête et les folies carnavalesques ont pénétré chaque strate de la société, se moquer des hommes au pouvoir fait partie du divertissement quotidien, sans que nul ne pense à prendre les armes. La révolte reste alors l'affaire du théâtre comique, où, chaque soir, les valets, les femmes de chambre et le petit peuple de Venise ridiculisent maîtres et contremaîtres.

Dans l'arrière-salle, à quelques pas du lecteur de gazettes, Zorzi vide lentement un verre de vin de Chypre. Puis il s'essuie les lèvres d'un revers de main et s'adresse à Pietro :

– Les Milices de la Foi enquêtent sur les meurtres de deux marchands. J'ignore comment ils ont percé ton secret, mais ils ont appris que Luca Roveri et Alcide Manin di Citanova avaient tous deux épousé de fausses marquises, des filles que tu avais formées.

– Mais ça ne fait pas de moi un meurtrier ! Quel intérêt aurais-je eu à tuer leurs maris ?

– Je l'ignore. La jalousie peut-être...

– Mais c'est moi-même qui les ai présentées à ces hommes riches et puissants.

– Oui, bien sûr, bien sûr, répète Zorzi, mais les plants de belladone retrouvés dans ton jardin plaident contre toi. Tu ignores peut-être qu'il s'agit là du poison qui a tué ces deux hommes.

– Mais avant d'être un poison, cette plante est l'un des secrets de beauté des courtisanes. À faible dose, la belladone est une arme de séduction et j'enseigne à mes jeunes paysannes comment en instiller une goutte dans leurs yeux pour dilater leurs pupilles. Ça leur donne un regard mystérieux qui fascine les hommes.

Comme les deux enquêteurs gardent le silence, Pietro poursuit :

– Tu me connais depuis longtemps, Zorzi. Tu sais que je suis incapable de commettre un meurtre. Je suis l'homme le plus heureux de Venise : j'ai hérité d'une fortune immense, les plus belles filles du pays se jettent d'elles-mêmes dans mon lit, et je m'amuse follement à en faire des semblants d'aristocrates. Je n'avais aucune raison d'attirer l'attention sur moi.

– Je te crois innocent, le rassure Zorzi en lui versant un verre de vin. Si tu avais été coupable, tu te serais enfui à l'étranger. En restant à Venise, déguisé en pêcheur, il est clair que tu attends que la vérité éclate pour retrouver ton palais et tes fausses marquises.

– Et les deux épouses des marchands, intervient Carlo, vous les croyez coupables ?

– Mais elles non plus n’avaient aucune raison d’empoisonner leur mari. Grâce à leur richesse, elles avaient désormais une vie facile et tout ce dont elles pouvaient rêver quand elles n’étaient que de simples paysannes. Elles échappaient enfin au travail des champs, et leur famille n’avait plus à craindre la famine. Non, elles n’auraient...

Pietro Da Ponte n’a pas le temps d’achever sa phrase. Des cris, qui couvrent un grand fracas de chaises et de tables renversées, attirent son attention. Il se retourne vers la porte d’entrée et aperçoit des hommes qui envahissent la taverne, armés d’épées, de mousquets et de pistolets. Tandis que plusieurs d’entre eux tiennent en respect les clients, d’autres se déploient devant chaque fenêtre. Zorzi reconnaît aussitôt Girolamo Malarin et ses Milices de la Foi. Il se redresse d’un bond, prêt à se défendre, mais deux hommes épaulent leur mousquet et le mettent en joue. Dans leur dos, leur chef s’approche du lecteur de gazettes. Il lui arrache le journal des mains avant de refermer une chaîne autour de ses poignets.

Tout cela n’a duré qu’un instant. Après avoir remis l’étudiant à ses hommes, Girolamo Malarin marche en terrain conquis d’un pas lent, comme le ferait un chef de guerre sur un champ de bataille. Il se dirige vers l’arrière-salle où ses hommes viennent d’interpeller Pietro. D’un geste, ceux-ci interrogent leur chef afin de savoir s’ils doivent également arrêter les deux enquêteurs de la chancellerie criminelle.

– Non, pas encore, dit-il d’une voix glaciale. Mais quand le sénateur Massaro aura pris le pouvoir, je les arrêterai moi-même.

– C’est trop aimable à vous, ne peut s’empêcher d’intervenir Carlo.

Girolamo Malarin ignore cette provocation et continue de s’adresser à ses hommes.

– Contentez-vous d’emmener Pietro Da Ponte et le lecteur de gazettes. Ce sont déjà deux belles prises.

Puis, tandis que les miliciens escortent leurs prisonniers vers la sortie, leur chef s’approche de Zorzi, qui se trouve toujours sous la menace des mousquets pointés sur lui. Après avoir jeté un regard méprisant dans la taverne, Girolamo Malarin laisse parler son ressentiment.

– Voici donc votre univers, signor Baffo : ce bas-fond de Venise où se réunit ce peuple grossier qui vit en meute, en quête de plaisirs faciles et de mauvais vin. J’ai entendu dire que vous descendiez pourtant d’une famille de patriciens...

Puis il se rapproche encore davantage de lui. Les yeux dans les yeux, il lui crache cette question en plein visage :

– Comment avez-vous pu tomber si bas ?

Zorzi, qui affiche depuis le début un air goguenard, se contente d'observer tranquillement les clients de la taverne, avant de répondre en haussant les épaules :

– Ma foi, le membre d'un pêcheur ou d'un ouvrier, qui se dresse sans manières devant une belle fille quand elle l'y invite, vaut bien celui d'un patricien ou d'un jésuite, qui pour jouer sa partie a besoin d'être accordé en *la*, en *ré* ou en *sol*...

Comme un écho aux paroles de Zorzi, un rire brutal jaillit de la gorge des clients de la taverne. Girolamo Malarin, les traits tendus, ôte alors le gant de sa main gauche, puis, d'un geste sec, il gifle l'enquêteur. Aussitôt, celui-ci abandonne l'expression moqueuse que la foule lisait jusque-là sur son visage. Les poings serrés, il plante son regard dans celui du chef des miliciens.

– J'ignore si je suis tombé bien bas, comme vous le prétendez, dit-il en détachant ses mots, mais il me reste l'honneur du nom que je porte. Si vous n'étiez pas arrivé de Rome depuis peu, vous sauriez que la lame de mon épée est passée au travers du corps de tous ceux qui ont essayé de m'humilier.

– Vous croyez me faire peur, signor Baffo ? Je ne suis sans doute pas vénitien, mais je sais que vous n'êtes plus le redoutable escrimeur dont toute la ville parlait autrefois. Cette époque est révolue. L'alcool qui emplît votre panse, la vie dissolue que vous menez, tout cela a eu raison de votre habileté. Et vous le savez aussi bien que moi !

Les ailes de la place Saint-Marc, au-dessus des allées des Procuratie, renvoient la lueur ambrée des bougies qui, à chaque étage, éclairent des repas, des salons de jeu ou le lit des amants. La nuit vient de tomber et la place s'emplit de promeneurs qui marchent par petits groupes, s'arrêtent pour converser, formant de multiples îlots au milieu de cette perspective aux arêtes vives, qui s'arrondit dans les coupoles de la basilique. Accablés de chaleur malgré la nuit tombante, les hommes sont sortis sans cape ni chapeau, tandis que les femmes portent des robes légères qui dénudent leurs bras et la naissance de leur poitrine. Les plus âgés des Vénitiens regardent encore cette place comme un immense salon, eux qui ont connu cette esplanade avec son sol de terre, poussiéreuse l'été, bourbeuse le reste de l'année, où les femmes ne s'aventuraient jamais afin de ne pas souiller leurs chaussures. L'air, cette nuit-là, envahi depuis le crépuscule par des brumes de chaleur, est saturé d'humidité. Et lorsqu'ils lèvent les yeux vers le ciel, pour guetter le moindre signe de pluie, les hommes et les femmes ne distinguent qu'une chape noire, sans étoiles, qui pèse sur eux et voile jusqu'à la masse sombre du palais ducal et le sommet du campanile.

Dans cette paix, où la moiteur des corps rend les êtres économes de leurs efforts, la silhouette d'un homme traverse soudain la place au pas de course. Attirés par le choc mat des talons sur les pierres, les passants se tournent vers cette ombre qui s'engouffre sous les arcades des Procuratie. Peu après, l'homme frappe plusieurs coups à la porte du palais de Giacomo di Cellini, le président du Consiglio Maggiore de la République. Après avoir échangé à mi-voix quelques mots avec l'un de ses domestiques, il monte quatre à quatre les marches qui conduisent à la salle de réception. En pénétrant dans la pièce, il cherche aussitôt du regard le patricien parmi la dizaine de convives qui partagent un repas somptueux. Plusieurs plats sont posés sur la table, où l'intrus distingue du poulet frotté à l'huile balsamique, du foie de veau et des bécasses farcies, au milieu de nombreuses carafes de vin. Les hôtes du maître de maison, les lèvres et les joues grasses, mordent à pleines dents dans des mets qu'ils saisissent avec leurs doigts, sans manières, tout en riant et parlant haut. Les bribes de conversations évoquent pêle-mêle les tournois d'escrime, les femmes

ou la sécheresse qui continue de sévir sur la cité. L'homme, demeuré sur le pas de la porte de la salle à manger, reconnaît enfin le visage rouge et luisant de graisse du président du Consiglio Maggiore. Au bout de petits bras ronds et courts, les mains de celui-ci s'affairent à découper la carcasse d'un poulet. L'intrus s'avance de quelques pas et s'arrête au milieu de la pièce, face à Giacomo di Cellini, en attendant qu'on lui donne la parole.

– Eh bien, c'est pour quoi ? finit par lancer le patricien tout en mordant à pleines dents dans une aile de poulet, sans même accorder un regard au visiteur.

– Excellence, il s'agit de...

– Eh bien... parle !

Le président du Consiglio Maggiore s'essuie les lèvres d'un revers de main. Puis il repose le morceau dans lequel il s'apprêtait à mordre pour écouter l'homme vers qui il lève les yeux pour la première fois.

– Voilà, Excellence, la *Sfinge*, un navire marchand de la flotte vénitienne, vient de rentrer au port.

– Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ? C'est pour ça que tu interromps mon repas ?

Le patricien mord de nouveau dans son aile de poulet tout en tendant son bras vers une carafe de vin.

– Mais... c'est que... balbutie l'homme intimidé par son interlocuteur, c'est que ce navire a été attaqué au large de Tunis...

– Des pirates barbaresques, ce n'est pas la première fois...

– Si je me suis permis de troubler votre repas, Excellence, c'est qu'il ne s'agissait pas de pirates...

À ces mots, les convives se taisent soudain. Le président di Cellini, la bouche pleine, s'arrête de mâcher et scrute le messager. C'est dans un silence parfait que celui-ci poursuit :

– Le navire qui a attaqué la *Sfinge* était turc.

– Turc ? répond comme en écho le patricien, manquant de s'étouffer.

Puis il tousse bruyamment avant de recracher des morceaux de nourriture sur la table. Ses invités gardent le silence. Ils savent que Giacomo di Cellini, en tant que président du Consiglio Maggiore, un rouage essentiel du Sénat qui détient l'autorité sur l'armée et les affaires diplomatiques, se doit de prendre rapidement une décision. Comme celui-ci lance un regard interrogateur vers le messager, ce dernier poursuit :

– Oui, turc. Le commandant de la *Sfinge* a d'ailleurs fait un prisonnier. Il s'agit d'un marin parti de Constantinople. Lui et son équipage auraient reçu l'ordre de rompre le traité de paix.

Giacomo di Cellini s'essuie les lèvres, toussote une dernière fois et, contrarié de quitter une table si bien garnie, lâche quelques jurons à

mi-voix. Une fois debout, il se sert un verre de vin et renvoie d'un geste le messenger. Il déplie alors les manches de sa chemise, et, d'un revers de la main, il essuie les miettes tombées sur sa poitrine. Puis il prend son chapeau, et avant de quitter la pièce, s'adresse à ses invités :

– Je dois réunir le Sénat au plus vite.

– Regarde, Zorzi, ils n’admirent pas, ils vérifient...

Confortablement installé sur les coussins d’une gondole qui descend les eaux du Grand Canal, le vieux sénateur Emiliano Flecchia désigne un groupe de cinq voyageurs, dont les yeux ne cessent d’aller et venir entre le livre qu’ils tiennent dans leurs mains et la cité qui les entoure.

– Ils vérifient, poursuit le patricien, que Venise est bien telle que la décrit leur livre de voyage.

Zorzi, qui a suivi le geste de son ami, tourne la tête vers ces étrangers, vêtus de chemises en dentelle et chaussés de souliers à boucle, réunis à quelques pas de là sur un petit campo qui borde le Grand Canal. S’ils scrutent les lignes de l’une des demeures, finement décorée et fraîchement repeinte d’un rouge vif, ils n’accordent en revanche aucun regard aux façades des palais voisins, maculées et décrépites, qui s’éteignent dans des bruns délavés et d’anciennes tonalités orangées. Au-dessus d’eux, des nappes blanches et des vêtements claquent au vent sur des fils tendus entre les fenêtres, tandis que des draperies volettent sur les armatures fixées autour des *altane*.

Depuis la nuit, une brise soutenue balaie la ville. Ses rafales s’engouffrent dans les ruelles de la cité, suivent leurs détours, débouchent sur le Grand Canal en se vrillant, et soufflent en tous sens sur les embarcations.

– Sais-tu, poursuit le vieil homme, sans prendre ombrage du silence de son ami, que les ouvrages que ces voyageurs tiennent entre leurs mains se vendent comme des petits pains dans les grandes villes d’Europe ?

Absorbé par ses pensées, le chef de la chancellerie criminelle entend le sénateur citer les noms de livres tels que le *Voyage d’Italie* de Misson, et *L’étranger pleinement instruit des choses les plus rares et curieuses, anciennes et modernes, de la ville de Venise*. Pendant ce temps, la gondole descend vers le Rialto, laissant le petit groupe de voyageurs étrangers dans le dos des deux hommes.

– Les lecteurs de ce genre de livres, reprend le sénateur, se contentent de faire coïncider leur ouvrage avec tel campo, telle statue, ou tel pont. C’est un drôle de jeu qui ne laisse aucune place à la découverte. Sans doute feraient-ils mieux d’assister aux comédies de

ton ami Carlo, ils saisiraient l'âme de Venise au lieu d'en reconnaître la seule enveloppe. Mais je t'ennuie avec mes remarques, et je ne t'ai pas encore demandé ce qui me vaut le plaisir de t'avoir ce matin dans ma gondole.

– Pietro Da Ponte vient d'être arrêté, lâche l'enquêteur sans préambule. Tu peux faire quelque chose pour lui ?

Le vieux sénateur soupire tout en levant les yeux au ciel.

– J'ai été informé de l'arrestation de Da Ponte. Il sera d'autant plus difficile de le faire libérer qu'il s'agit du coupable idéal.

– Je suis convaincu que Pietro est innocent.

– Il faudra le prouver, Zorzi. Quant à moi, je suis disposé à te croire. Quarante-sept années passées au sommet du pouvoir m'ont appris que les suspects emprisonnés avec autant d'empressement font rarement de bons coupables.

– Pourquoi les Milices de la Foi étaient-elles si pressées d'arrêter Pietro ?

– Pour deux raisons. La première, c'est que cela te déstabilise. Pietro est ton ami ; en le faisant condamner, on cherche à t'atteindre. Votre libertinage à tous les deux, avec les femmes comme avec les lois, déplaît de plus en plus dans une cité qui tente d'imposer un nouvel ordre moral.

– Et la seconde raison ?

– L'arrestation de Pietro Da Ponte permet de protéger le véritable coupable de ces deux meurtres.

– Tu as une idée de son identité ?

Le vieil homme ne répond pas tout de suite. Il observe longuement le ciel, comme s'il voulait saisir chaque nuance des nuages qui défilent d'ouest en est, et savoir si la pluie finira par s'échapper de l'un d'eux.

– C'est à toi, mon cher Zorzi, de répondre à cette question.

– Je bute toujours sur le mobile. Je n'arrive pas à comprendre à qui profitent ces crimes.

– Tu sais comme moi que rien n'est simple à Venise. Il est aussi difficile de se déplacer en ligne droite dans ses rues que dans ses institutions. De la même manière, aucune enquête ne peut aller d'un point à un autre en suivant une voie rectiligne.

Au même instant, les deux hommes passent sous l'arche du pont du Rialto. Sur leur droite, le quai de la riva del Vin est bordé par des dizaines de gondoles à l'amarre. Avant les heures les plus chaudes de la journée, les Vénitiens y accostent pour se rendre dans les boutiques des prêteurs sur gages, chez les barbiers, et même dans les cafés comme *Le Tamerlan* ou *Le Vizir*, qui ne ferment pas de la nuit et affichent encore complet le matin. D'autres sont des clients des *bastioni*, ces dépôts de vin derrière lesquels s'ouvrent des salles clandestines de vente au détail des meilleurs crus de la région. Mais la

plupart des Vénitiens, ce jour-là, se dirigent vers le marché aux légumes et celui de la Pescheria, où se presse chaque matin une flottille de barques de pêche. Là, dans l'odeur forte de la marée et sous l'œil des *giustizieri*, ces fonctionnaires de la République chargés de surveiller les prix, des femmes vendent à la criée les poissons capturés la veille dans les filets de leur père ou de leur mari.

La gondole d'Emiliano Flecchia doit désormais faire face à un encombrement de barques marchandes, reliées au quai par une passerelle. Sur l'ordre de son chef, le batelier déporte son embarcation pour permettre à celle d'une patricienne de remonter plus aisément le Grand Canal, puis il reprend sa route, donnant de la voix pour trouver un passage navigable.

Une fois dépassé le quartier du Rialto, la navigation devient plus fluide. En raison du prestige et de l'honorabilité de son client, le batelier du sénateur prend soin d'emprunter le centre du canal, que les usagers de cette grand-rue d'eau nomment par dérision le « haut du pavé ». Une vingtaine de minutes plus tard, l'embarcation débouche dans les eaux du bassin de Saint-Marc et se dirige vers la Piazzetta. Emiliano Flecchia s'apprête alors à prendre congé de Zorzi.

– Nous reparlerons de ton enquête un autre jour. Nous arrivons bientôt au palais des Doges, une séance cruciale se jouera au Sénat aujourd'hui.

– Arto Massaro réclamera une fois encore les pleins pouvoirs, n'est-ce pas ?

– Oui, mais cette fois, il se pourrait bien qu'il les obtienne. Il ne lui manque que quelques voix et l'attaque de la *Sfinge* par les Turcs a changé la donne. Certains sénateurs, indécis jusqu'ici, pourraient bien le porter à la présidence du Conseil des Dix pour préparer la guerre.

Comme la gondole accoste sur le quai de la Piazzetta, Zorzi retient le sénateur par le bras et lui glisse à voix basse :

– J'ai interrogé les membres d'équipage de la *Sfinge*. Il apparaît que le voilier turc a délibérément tiré sur la voilure, comme le font les pirates pour s'emparer de la marchandise d'un navire de commerce. Si les Turcs avaient voulu couler la *Sfinge*, ils auraient tiré plus bas, dans la coque.

– Tu en conclus ?...

– Que cette attaque n'est nullement un acte de guerre.

– Pour t'en assurer, tu devrais interroger le prisonnier.

– C'était mon intention. Mais une surprise m'attendait.

– Laquelle ?

– Le marin turc s'est évadé cette nuit, avant même d'avoir été entendu par les inquisiteurs d'État.

– Décidément, cette affaire se complique, murmure le vieil homme

en posant le pied sur le quai.

Puis, en marchant vers le palais des Doges en compagnie de l'enquêteur, il s'abîme dans ses pensées. Ce n'est qu'en arrivant devant la porte de la Carta qu'il chuchote à l'oreille de Zorzi :

– Retrouve le prisonnier turc. Il te conduira d'une manière ou d'une autre vers le meurtrier que tu recherches.

– Quel rapport y a-t-il entre lui et les deux hommes empoisonnés ?

– Je n'en ai aucune idée, mais il existe forcément un lien. Les événements se précipitent et je ne crois pas aux coïncidences.

Après avoir découvert son reflet dans une glace en pied, la jeune comédienne se met à rire aux éclats. Le miroir vient de lui renvoyer la silhouette d'une femme grotesque, vêtue d'une robe de bal qu'elle porte avec de vieilles pantoufles. Ses mollets nus sont recouverts de duvet tandis que ses fesses, son ventre et ses cuisses sont autant de parties du corps boudinées par des coussins glissés sous ses vêtements. Son visage, poudré de rouge, s'ouvre sur une bouche aux dents noircies.

Comme il entre dans la loge que partagent la maquilleuse et la costumière du théâtre San Samuele, Carlo découvre à son tour Donatella.

– Ah ! Voici enfin ma Graziosa, la fille du banquier telle que je l'imaginais. Mais l'habit et le maquillage ne font pas tout. Tu dois maintenant adopter des manières grossières. Le personnage que tu interprètes n'a pas une once de charme. Allez, en scène ! Fabrizio t'attend pour répéter le début de l'acte deux.

Aussitôt, Donatella Maestran sort de la loge. Durant les derniers mètres qu'elle franchit pour atteindre la scène, elle modifie sa démarche. Elle ouvre ses pieds et avance lourdement, à la manière d'une paysanne qui progresserait dans la boue. Son dos se voûte, comme si elle venait de vieillir en quelques secondes. Puis, une fois sur les planches, elle renifle en retroussant longuement les ailes de son nez, s'essuie les narines avec un pan de sa robe, puis éternue bruyamment dans son bras.

Le sénateur Tognolo s'avance vers elle en esquissant une petite révérence.

– Ah, mademoiselle Graziosa, approchez, nous avons à parler tous les deux.

Sans répondre, Graziosa tente de reproduire la révérence en agitant gauchement les fesses.

– Je vous ai fait venir, mademoiselle, afin que nous nous entretenions de votre mariage.

– Mon mariage ! Mais avec qui donc ?

– Allons, allons, pas la peine de feindre l'étonnement, je suis au courant de tout. Ma fille et mon valet m'ont tout raconté.

– Eh bien à moi, ils ont toujours pas causé !

– Mademoiselle, vous avez en moi un allié. Ne craignez rien.

– Mais j'ai pas peur de vous, j'aimerais seulement savoir avec qui vous voulez me marier.

– Comment, vous oseriez dire que vous ne vous doutez pas de quoi je parle ?

– Mais j'm'en doute point du tout !

– Je vous parle de votre union avec M. Leonardo, qui sera là bientôt, et que je ne vous présenterai pas puisque vous l'avez rencontré ici même en rendant visite à ma fille.

Graziosa réfléchit en se grattant les fesses.

– C'est bien possible, oui, maintenant que vous m'en parlez, j'me souviens de lui, un grand jeune homme, c'est bien ça ?...

Le sénateur Tognolo, à part.

– La rusée, elle pense que son père m'a chargé de sonder son cœur et elle joue l'innocente devant moi. Ah ! Les femmes sont des êtres perfides ! Bien fou celui qui s'y fie un seul instant ! Regardez, même cette nigaude ment avec un aplomb désarmant ! *Puis haut* : Je ne peux que vous répéter d'avoir confiance en moi. Je sais que votre père s'oppose à cet hymen et je veux faire votre bonheur.

– Vous êtes bien brave, mais je n'entends rien à vot'discours, monsieur.

Le sénateur, agacé, marche en tous sens.

– Écoutez, mademoiselle, mon temps est précieux et je n'ai pas de temps à perdre en bavardages. J'exige que vous me parliez sans détour. Je suis disposé à faciliter cette union, mais avant cela, je dois m'assurer que vous aimez mon secrétaire autant qu'il vous aime. Alors, répondez-moi franchement : voulez-vous l'épouser ? Oui ou non ?

– Qui donc déjà ?

– Mais M. Leonardo, pas le doge tout de même !

– Mais j'le connais à peine...

Le sénateur à part.

– Que les femmes sont perfides, menteuses, fourbes, rouées, astucieuses, soupçonneuses et méfiantes ! Voyez comme celle-ci feint l'ignorance, on y croirait presque. *Puis haut* : Une fois pour toutes, mademoiselle Graziosa, voulez-vous épouser cet homme ? Dites-moi *oui* ou *non*, je ne veux entendre qu'un seul de ces deux mots.

– Vot' M. Leonardo, là ?

– Oui ou non ?

– C'est que je...

– Oui ou non ?

– Eh bien je...

– Oui ou non ?

– L'homme est charmant. Puisque vous y tenez tant, eh bien... c'est oui !

– Enfin !

Le sénateur raccompagne sans manières Mlle Graziosa et demeure seul en scène.

– Bien, nous y sommes. Mais que l'esprit des femmes est tortueux, que leur âme est prompte à la feinte et à la mystification ! Voyons maintenant mon secrétaire. Avec lui, les choses iront plus vite. Gradelino ! Fais entrer M. Leonardo !

Comme Donatella sort de scène, elle croise Carlo qui s'apprête à entrer pour répéter la scène suivante.

– Tu as été parfaite, lui dit-il, si aucun mari ne veut de toi, tu pourras toujours devenir comédienne.

– Épouse ou comédienne, n'est-ce pas le même emploi ?

Une fois sur les planches, tout à son rôle de M. Leonardo, Carlo s'adresse au sénateur Tognolo.

– Excellence, votre valet m'a dit que vous me demandiez ?

– Oui, je tiens à m'assurer que vous renoncerez au projet de retourner à Milan et d'abandonner votre service chez moi.

– Si je songe à partir, c'est que le climat de Venise m'est néfaste.

– Et moi, je crois au contraire que votre projet de départ est dû à une passion.

Leonardo à part.

– Il m'a percé à jour ! Serait-il informé des sentiments que je nourris pour sa fille ? *Puis haut* : Excellence, je n'entends rien à ce discours.

Le sénateur à part.

– Ah, j'enrage ! Lui aussi se joue de moi ! Se montrerait-il aussi fourbe que sa fiancée ? *Puis haut* : Ne faites donc point semblant de ne pas comprendre, monsieur mon secrétaire. Ouvrez votre cœur à un homme qui ne vous veut que du bien. Depuis que vous êtes à mon service, je n'ai eu qu'à me louer de votre travail. Je tiens maintenant à faire quelque chose pour vous. Voilà pourquoi je m'intéresse à votre bonheur.

– Et comment avez-vous découvert la cause de mes chagrins ?

– C'est mon valet et ma propre fille qui me l'ont appris.

– Ô ciel ! Mlle Caterina vous en a fait l'aveu !

– J'ai dû pour cela la prier un peu. Puis elle a fini par m'expliquer les raisons de la visite de son amie Graziosa, ici même, sous mon toit.

Leonardo, à part.

– Que vient faire cette vilaine Graziosa dans cette affaire ? *Puis haut* : Pardonnez-moi, Excellence, je n'aurais jamais dû nourrir ce sentiment sous votre propre toit sans que vous n'en fussiez instruit.

– C'est la seule chose que je vous reproche. Vous n'avez pas eu en moi la confiance que je croyais mériter.

– Le courage m'a manqué.

– Ne parlons plus de cela, car il est temps de penser à vous. La jeune

personne vous aime, elle me l'a avoué elle-même.

– Et que dites-vous de cette union, Excellence ?

– Je la trouve à mon goût.

– Soyez béni ! Vous me comblez de joie ! Je ne pouvais espérer un si grand bonheur !

– Et pourquoi donc ?

– En raison de la médiocrité de ma fortune et de mon absence de titre de noblesse. Et puis, je ne suis pas non plus vénitien. Tout cela me semblait un obstacle invincible.

– Mais votre mérite est une excellente dot qui sera acceptée par votre belle-famille. Je m'y engage. Je parlerai au banquier et il consentira à votre union. Étant donné le poste que j'occupe dans le gouvernement de Venise, il ne peut rien me refuser.

Leonardo, surpris.

– À vrai dire, Excellence, que le banquier consente à cette union ne me préoccupe nullement. Mais votre bénédiction quant à elle est inespérée. Permettez-moi de me retirer en bénissant votre bonté.

La nuit vient de tomber quand une silhouette féminine, la tête couverte d'une capuche noire, longe la lagune nord avant de se diriger vers la porte du palais d'été de Zorzi Baffo. L'instant d'après, l'enquêteur reconnaît les traits de Loriella qui se glisse furtivement chez lui.

– Ce n'est pas ton amante qui te rend visite, mais ton informatrice.

Sans répondre, Zorzi referme la porte derrière elle et la guide au premier étage. Là, dans la pénombre, et sans même écouter la jeune femme, il approche ses lèvres de sa poitrine et baise ses seins à travers sa robe légère.

– Je viens te voir à propos du message que tu m'as fait parvenir hier. Tu recherches bien un marin turc évadé, n'est-ce pas ? Eh bien, je crois que je l'ai aperçu il y a moins d'une demi-heure.

Mais l'enquêteur n'accorde aucune attention aux propos de Loriella. Il l'entraîne sur un divan, dénude sa poitrine et s'exprime enfin à mi-voix :

– Je crois que je n'ai jamais aimé que toi.

– Zorzi ! murmure simplement Loriella qui se laisse un instant bercer par la voix grave de son amant. Puis elle lui demande sur le ton du reproche : Tu as entendu ce que je t'ai dit ?

– Oui, j'ai très bien entendu, lâche Zorzi dans un mouvement d'humeur. Mais depuis quand le travail passe avant le plaisir ?

Comme la courtisane garde le silence, il poursuit :

– Sais-tu que depuis que je t'ai rencontrée, je suis incapable d'éprouver le moindre sentiment pour une autre femme ?

Voyant qu'elle n'obtiendra rien de son amant avant de lui avoir cédé, Loriella finit par répondre :

– Tu crois que j'ignore que tu passes ton temps dans le lit des plus belles créatures de Venise ?

– Mais c'est en pensant à toi que je les étreins, c'est en m'adressant à toi que je leur parle, et c'est toi encore qui me donnes du bonheur quand je suis en elles. Et même quand je suis seul, d'ailleurs...

Après un temps d'hésitation, et comme s'il avouait un crime, Zorzi se met à chuchoter :

– Chaque fois que je pense que tu es toute à moi

Mon foutre loin de moi rejaillit à dix pas.

Tandis que la courtisane étouffe un petit rire, son amant continue de la dénuder sans cesser de lui parler. Loriella apprécie l'esprit de Zorzi,

si différent des hommes qui la rejoignent chaque nuit dans son palais. Elle aime qu'il lui parle ainsi, en improvisant des vers, des contes parfois, tant les délices des mots et de l'imagination sont liées chez elle aux plaisirs des sens. Alors, en fermant les yeux, elle se laisse tout autant caresser par ses lèvres et ses mains que par ses paroles.

– Platon, lui murmure-t-il à l'oreille, remerciait Dieu d'avoir fait de lui un homme et non une brute, un Grec et non un barbare, et d'avoir connu Socrate. Quant à moi, je dois remercier Dieu d'être né à Venise, d'aimer la poésie, et de t'avoir connue.

Bercée par la voix de l'enquêteur, qui improvise chaque fois des vers et des contes différents, Loriella s'aperçoit à peine que celui-ci vient de la dénuder et qu'il entre en elle. Les mouvements de Zorzi se font alors plus amples, plus vifs. Les phrases dans sa bouche deviennent rares. Les mots peu à peu laissent place à des gémissements, de plus en plus longs, qui font écho à ceux de Loriella, qu'elle ponctue par de petits cris qui plaisent à ses amants en flattant leur virilité. Et ce n'est que de longues minutes plus tard, le visage rougi par l'effort et la chaleur, que l'enquêteur demande :

– Comment es-tu sûre qu'il s'agit de l'homme que je recherche ?

– Il a le teint hâlé des marins et l'accent des Levantins, des cheveux décolorés par la mer et le soleil, et les mains rêches des navigateurs. Et puis...

– Oui ?

– Il a de l'argent. Beaucoup d'argent pour un simple marin.

– Il dépense sans doute la somme qui lui a été versée pour sa trahison. Oui, il se peut en effet que ce soit l'homme que je cherche...
Allons voir !

Il fait nuit noire lorsque Carlo fait les cent pas dans la via Fava, une ruelle sombre au cœur du quartier du Rialto. Incapable de rester immobile, l'esprit hanté par de nouveaux personnages de comédie dont il cherche les contours, il ne quitte pas des yeux cependant une petite porte de bois, délabrée par la succession des montées des eaux et des sécheresses, et dont nul passant ne se doute qu'il s'agit d'un passage secret du luxueux palais Balzarini. Il y a moins d'une heure, sa troupe était réunie autour de lui pour répéter la dernière scène du *Sénateur dupe de lui-même*, quand Zorzi a fait irruption dans le théâtre San Samuele. En prenant son adjoint à part, il lui a demandé de le suivre et de se tenir prêt à arrêter un marin turc d'une trentaine d'années, lequel, suivant la description de Loriella, portait un anneau à l'oreille droite et avait une cicatrice sur le cou. Puis, laissant son adjoint monter la garde, le chef de la chancellerie criminelle avait rejoint les clients du palais Balzarini.

Une fois à l'intérieur, Zorzi monte au premier étage. Il traverse un petit salon où des couples de tout âge font connaissance au son d'un quatuor à cordes, et rejoint Loriella Malleon dans son alcôve.

– Où est le marin ?

– La dernière fois que je l'ai aperçu, il se trouvait dans le salon des masques.

Tout en parlant, la courtisane se dirige vers une tapisserie qui couvre un pan entier de la pièce, et qui représente une scène mythologique. Elle approche ses yeux du dessin d'une grotte, à l'endroit précis où l'ouvrage est percé de deux petits trous qui se prolongent à travers la cloison. Elle fouille alors du regard cette salle où des hommes et des femmes, nus et masqués, se caressent et s'aiment sans se connaître ni se reconnaître. Sur des divans, des lits, ou à même des tapis posés sur le sol, ils recherchent un plaisir dépouillé, purement physique, débarrassé de tout sentiment amoureux et de son corollaire, la jalousie. Ces couples éphémères, délivrés du jeu de la séduction, tout comme du poids de la vanité qui s'attache à la prouesse d'un amant ou à la possession d'une maîtresse prestigieuse, étanchent ici leur soif de l'autre et rassasient leurs appétits, leurs fantasmes, dans une jouissance jamais simulée. Parmi la douzaine de corps sans visage ni identité, qui se repaissent les uns des autres dans

des gémissements entremêlés, Loriella cherche à reconnaître le corps maigre du marin à la peau mate. Mais elle ne distingue que les silhouettes rondellettes d'hommes mûrs qui agitent leur ventre blanc au milieu d'un océan de chair.

– Allons voir dans le salon de jeu, dit-elle en se retournant. Rappelle-toi qu'il avait beaucoup d'argent sur lui...

L'enquêteur et la courtisane gagnent alors l'escalier principal et atteignent le *portego*, la plus grande salle du palais. Mais il y a foule ce soir-là dans cette pièce où des sommes fabuleuses passent chaque nuit de main en main. L'espoir d'un gain facile y attire les patriciens, qui risquent désormais sur un tapis les sommes qu'ils investissaient jadis dans le commerce maritime. Les fortunes de mer, les flibustiers, les tempêtes qui se levaient sur la route des épices ont ainsi cédé la place au mystère de la bonne ou de la mauvaise fortune, qui fait rouler les dés ou distribue les cartes. Les femmes ne sont pas étrangères à cette fièvre du jeu. Certaines nuits, lorsque le sort leur est contraire, elles se procurent le montant de la mise d'une nouvelle partie en commençant par vendre leurs bijoux avant de monnayer leurs charmes.

Le visage masqué d'un loup de soie, Zorzi tente de repérer le marin turc parmi la foule constituée de joueurs de cartes mais aussi d'usuriers, de prêteurs sur gages et d'hommes en quête de jolies femmes en mal d'argent. Très vite, son regard habitué à ce genre de recherche lui fait remarquer un homme qui vient d'entasser devant lui une pile de ducats vénitiens. En s'approchant, l'enquêteur reconnaît la cicatrice dont lui a parlé Loriella, qui court de sa gorge jusqu'à sa nuque.

Cependant, au moment où Zorzi s'apprête à plaquer le fil de sa dague sur la gorge du joueur de cartes et à lier ses poignets dans son dos, un bruit sourd provient de la porte d'entrée, suivi par des éclats de voix et le fracas de meubles renversés. Au premier regard, l'enquêteur a identifié les hommes des Milices de la Foi. Il se jette sur la porte pour empêcher les intrus de pénétrer plus avant dans le palais. Mais, autour de lui, les clients du salon de jeu se sont levés comme un seul homme, et, avant de prendre la fuite, ils se bousculent pour ramasser les mises posées sur les tables. La confusion est totale. D'un coup sec porté avec le pommeau de son épée, l'enquêteur assomme un premier milicien occupé à saccager des tapisseries, puis il cherche du regard le marin turc. Celui-ci, qui a vu la porte d'entrée gardée par les soldats de Saint-Marc, s'est précipité dans l'escalier qui conduit aux étages supérieurs. Comme il se lance à sa poursuite, Zorzi voit se dresser sur sa route un milicien qui pointe son épée vers lui. Le

chef de la chancellerie, qui suit du regard le fugitif, hésite un instant à tirer son arme de la main droite, avant de se résoudre à la saisir du bras gauche. Il pare alors une première attaque au visage avant de riposter en tierce et d'entailler le bras de son adversaire. Mais celui-ci n'a pas lâché la poignée de son épée. Malgré le sang qui s'écoule de sa blessure, le milicien lance une nouvelle attaque, parée par l'enquêteur qui fulmine à l'idée de perdre de vue le prisonnier évadé. Et c'est dans un mouvement de rage que Zorzi écarte le fer de son adversaire avant de fouetter sa poitrine, saignant ses chairs de l'épaule jusqu'au bas-ventre.

Pendant ce temps, hors de portée de son poursuivant, le marin turc s'est engouffré à la suite d'une courtisane dans un passage dérobé qui s'ouvre sur un escalier. Une fois que ses yeux se sont habitués à la pénombre, l'homme descend derrière elle les marches de pierre. Peu après, il rejoint la jeune femme dont les mains délicates, crispées sur la poignée, poussent une porte qui se met à grincer sur ses gonds rouillés. Prudemment, l'homme la laisse sortir seule pour s'assurer que personne ne gardait cette issue. Voyant que la voie est libre, il se glisse à son tour dans la via Fava et s'éloigne du palais Balzarini.

À quelques pas de là, Carlo a tout d'abord perçu le grincement de la porte. Puis, de sa position, il a vu sortir la silhouette d'une femme en robe du soir, suivie moins d'une minute après par celle d'un homme. Comme celui-ci est passé sous une lanterne suspendue à la fenêtre d'un palais, il a eu le temps d'apercevoir l'éclat d'une boucle d'oreille. Il a alors marché dans ses pas en s'interrogeant sur la meilleure manière de l'arrêter.

Par cette nuit sans lune, l'homme se dirige vers l'est de la cité, en choisissant le plus souvent d'emprunter les ruelles non éclairées. Carlo parvient néanmoins à suivre le fugitif à bonne distance, guidé par la tache blanche de sa chemise qui luit par moments sous les rais de lumière des fenêtres basses. Déjà, l'homme atteint le campo Santa Maria Formosa, où, cette nuit-là, une foule de spectateurs fait cercle autour d'équilibristes qui marchent sur un fil tendu à trois mètres du sol. À quelques pas des saltimbanques, une escouade d'étudiants réunis autour d'un âne affublé d'un bonnet et d'une toge d'enseignant se fraie un passage dans la foule en hurlant des insanités. Certains arborent des déguisements de gardes napolitains dont ils imitent l'accent. Deux femmes les accompagnent, des filles du peuple soûlées par les étudiants. L'une porte un groin sur le visage, l'autre un faux nez et des moustaches, et toutes deux font du campo Santa Maria

Formosa le théâtre de l'obscénité, en singeant les manières des hommes, crachant à terre et se grattant ostensiblement l'entrejambe. Ensemble, les jeunes gens bousculent les spectateurs, avec cette assurance que donnent l'ivresse et l'appartenance à un groupe.

Le marin turc s'engouffre à son tour dans cette marée humaine, compacte et bruyante, où l'on ne progresse qu'à coups de coudes et d'épaules. Carlo, un instant égaré, parvient à repérer le fugitif et à se rapprocher de lui. Après un nouveau mouvement de la foule, qui réagit aux provocations des étudiants, Carlo ne se trouve plus qu'à un pas du marin. Il le touche presque, remarque la cicatrice sur son cou. Mais, à la faveur d'une nouvelle altercation avec les étudiants, les yeux des deux hommes viennent à se croiser. Carlo, pour donner le change, fait mine de s'intéresser aux prouesses des équilibristes avant de les applaudir.

Mais le fugitif est sur ses gardes. Comme il quitte le campo et emprunte la via Trevisana, il se retourne et aperçoit l'enquêteur adjoint qui marche dans ses pas. Il presse alors l'allure et se dirige vers une petite place où, assis sur les marches d'un pont, trois hommes mâchouillent du tabac avant de recracher des jets de salive brunâtre à la lueur d'une lanterne. Carlo remarque aussitôt que ceux-ci portent le chapeau rond à liseré rouge des Castellani, un clan familial originaire des *sestieri* de San Marco et de Castello, et dont la particularité est de vouer une haine ancestrale au clan ennemi des Nicolotti.

L'enquêteur y voit la seule occasion de capturer le fugitif. En un instant, il marche sur l'homme qui le précède et le bouscule d'un coup d'épaule. Sans laisser à son adversaire le temps de comprendre ce qui lui arrive, il lui lance de la voix forte avec laquelle il joue sur scène :

– Quoi ? Tu prétends que les Castellani sont des lâches, et qu'ils ont peur de se battre ? Ma femme est une Castellani, ce sont donc mes cousins par alliance, en les traitant de sales chiens, c'est moi que tu insultes.

– Qu'est-ce que tu me chantes là avec tes Castellani ? répond le marin en se retournant et en fondant sur Carlo la tête en avant.

L'enquêteur, déséquilibré par cet adversaire aussi maigre que vigoureux, se retrouve à terre. Pendant ce temps, attirés par l'échauffourée, les trois hommes qui chiquaient sur les marches s'approchent des deux inconnus.

– Je ne laisserai pas un espion à la solde des Nicolotti cracher sur l'honneur des Castellani, poursuit Carlo qui se relève avant de recevoir un coup de poing en plein visage qui le projette de nouveau en arrière.

Mais, tandis qu'il se redresse pour la seconde fois, il voit se ruer sur son adversaire les trois hommes qui viennent lui prêter main-forte. Il feint la surprise et leur lance :

– Vous ici ?... Le ciel est avec moi ! Corrigez-le, mais ne le tuez pas. Il me doit des excuses, et je compte bien les obtenir dès qu'il reviendra à lui.

Incapable de remuer ses bras ni ses jambes, l'homme comprend qu'il est ligoté, étendu sur le sol d'un salon plongé dans la pénombre. Ses membres, contusionnés et engourdis par une longue immobilité, le font souffrir. Il regarde autour de lui, et, dans la lumière d'un soleil bas filtré par des persiennes, il découvre la silhouette corpulente de Zorzi, qui se penche vers lui.

– Comment t'appelles-tu ? lui demande l'enquêteur.

– Détachez-moi, répond le prisonnier dans un souffle.

– Bien. Gagnons du temps, tu te nommes Izmir Kaluk, n'est-ce pas ? Tu es un marin turc. Juste avant d'être capturé, tu faisais partie de l'équipage qui a attaqué la *Sfinge*.

L'homme esquisse un sourire surnois qui s'ouvre sur une bouche à moitié édentée.

– Si vous savez tout, vous pouvez me laisser partir.

– Avant ça, j'aimerais connaître les raisons de cette agression en mer. Pourquoi avoir tiré sur un navire vénitien malgré le traité de paix ?

Comme le prisonnier se débat pour essayer de se détacher, Zorzi pose la semelle de sa botte sur sa poitrine. Toujours très calme, il demande :

– D'où venaient les ordres ?

– Je ne m'en souviens pas.

L'enquêteur exerce alors une pression sur l'homme à terre. Puis, sur un ton très naturel, comme s'il s'adressait à un vieil ami, il poursuit :

– On peut oublier beaucoup de choses dans la vie, comme les clés de chez soi, les dates anniversaires ou l'argent que l'on doit à son créancier. Mais je ne pense pas qu'on puisse oublier la raison pour laquelle, en temps de paix, en sous-nombre et à bord d'un navire léger, on attaque un navire armé de dix-huit canons et fort de trente membres d'équipage. Serait-ce le divertissement à la mode dans les mers du Sud ?

– Vous me faites mal ! lâche dans un soupir l'homme qui peine à respirer.

– Mal ? Cette simple pression de mon pied ? Non, pour parler de douleur, il faudrait plutôt passer à côté.

Le chef de la chancellerie criminelle saisit alors le prisonnier par le

col de sa chemise et le traîne vers une chambre voisine aux volets clos, d'où s'échappe une forte odeur de chair et de poils brûlés. À l'intérieur de la pièce, le prisonnier distingue la silhouette d'un corps dont les poignets, liés entre eux, sont suspendus à un crochet fixé au plafond. Le supplicié, inerte, semble avoir perdu connaissance. Des filets de sang s'échappent de sa bouche et ruissellent sur sa poitrine nue. Tout à coup, le marin turc éprouve une brusque sensation de dégoût lorsqu'il s'aperçoit qu'un œil du supplicié, rattaché à un nerf, sort de son orbite et pend sur sa joue.

– Lui non plus ne se souvenait de rien, lâche Zorzi en sortant son épée de son fourreau. Mais, étonnamment, la mémoire est en train de lui revenir. Il va bientôt m'avouer tout ce que je veux encore savoir...

Tout en parlant, Zorzi pointe sa lame à hauteur du sexe de l'homme qu'il vient de torturer.

– Le nom de tes complices ?

– Pitié ! répond celui-ci dans un râle.

– Leur nom !

– Il y avait l'avocat Federico Mascaponte, et...

Comme le supplicié hésite à poursuivre, Zorzi enfonce son épée dans le bas-ventre de sa victime, qui pousse un hurlement déchirant. Aussitôt après, du sang s'écoule de son pantalon et goutte sur le sol, à un pas à peine du prisonnier turc.

– Bon, à nous maintenant, lâche Zorzi en se tournant vers celui-ci. Dis-moi qui a donné l'ordre d'attaquer la *Sfinge*.

– Si vous me tuez, vous ne saurez rien...

– Mais si je t'estropiais... dit alors l'enquêteur en approchant la pointe de sa lame de l'oreille du marin.

Comme celui-ci s'enferme dans son mutisme, le chef de la chancellerie criminelle exerce une pression sur son épée. Très vite, quelques gouttes de sang perlent sous la pointe de sa lame.

– Parle ! Qu'attends-tu, que je te découpe en tranches ? hurle Zorzi qui perd son sang-froid.

Comme son prisonnier reste muet, le chef de la chancellerie crispe son poignet. Il fixe l'homme dans les yeux, mais il hésite cette fois à lui enfoncer son épée dans le corps. Puis, tout à coup, il se redresse et se tourne vers sa première victime, maculée de sang. Il s'écrie alors dans un accès de colère :

– La peste soit des prisonniers ! Quel plaisir ont-ils à garder leurs secrets ?

La dague à la main, il tranche alors les liens qui maintenaient l'homme au crochet fixé au plafond. Une fois libéré, celui-ci détache seul ses poignets. Il arrache l'œil qui pendait de son orbite et glisse une main dans son pantalon pour ôter la poche de peinture rouge qu'il y avait placée. Une fois dans le salon, il se nettoie le torse, passe sa

chemise et s'adresse à Zorzi :

– De toute évidence, il faudra trouver autre chose que la mascarade du faux supplicié...

– Tu as une meilleure idée ?

À court d'imagination, Carlo ne répond rien. Il se dirige vers la fenêtre, ouvre les volets et se penche à l'extérieur pour regarder la cité. En dessous de lui, deux hommes, les pieds dans la vase et la pelle à la main, curent le fond d'un canal. L'odeur forte de la bourbe parvient jusqu'à lui en même temps que les voix des *cavafanghi* qui conversent en dialecte bergamasque. De sa position, il aperçoit aussi une vieille servante sur un balcon, qui chante en étendant des draps. Plus bas, sur le campo San Maurizio, des hommes jouent aux cartes à la terrasse d'un café pendant que d'autres échangent des secrets à voix basse en jetant des coups d'œil circulaires autour d'eux. Lorsqu'il tourne son regard sur sa droite, vers une venelle gagnée par la pénombre, Carlo voit une femme, assise sur le rebord de la fenêtre qui donne sur la rue. Sa gorge est ouverte très bas et sa jambe, ronde et nue, pend dans le vide. Elle attire les clients en les interpellant, en les attrapant par une manche, ou bien en les forçant à venir récupérer chez elle le chapeau ou le sac qu'elle leur a dérobé. L'enquêteur adjoint s'amuse à la voir jouer avec les hommes qui passent près d'elle, et qui s'arrêtent parfois pour s'enquérir du prix de ses prestations.

– Oui ! dit-il alors en se retournant vers son chef. J'ai une meilleure idée !

Zorzi voit alors son adjoint quitter la pièce sans un mot avant de dévaler l'escalier dans un bruit de tonnerre. Moins d'une heure plus tard, Carlo revient accompagné d'une femme bien en chair, vêtue d'une robe rouge, courte et transparente, qui dévoile plus qu'elle ne cache les formes de son corps. Après l'avoir fait entrer, il dépose à terre une bouteille de vin et un sac rempli de brioches, de fruits et de tabac à chiquer.

Peu après, à moins d'un pas du prisonnier toujours ligoté sur le sol, il étale des pêches, des figues et des brioches au chocolat sur une table basse, avant de déboucher la bouteille de vin. Pendant ce temps, sur un signe de Carlo, la jeune femme s'assied sur le lit. Avec des gestes lents, elle se déshabille en fixant le prisonnier dans les yeux. Une fois nue, elle se caresse la poitrine, puis les fesses, en laissant entendre de petits gémissements derrière ses lèvres closes. Après quelques minutes, elle s'approche de l'homme ligoté sur le sol. Elle se courbe sur lui et passe ses lèvres près de son sexe, tendu sous ses vêtements. Puis elle lui tourne le dos et s'agenouille avant de se pencher en avant. Dans cette position, elle se met soudain à s'agiter, comme si un amant

invisible s'activait derrière elle.

– Parle, et tout ça est à toi, lui dit Carlo en désignant d'une main la nourriture, le tabac, le vin et la femme qui vient de se relever avant de s'étendre sur le lit.

Carlo vient de refermer la porte derrière lui, après avoir laissé seuls la prostituée et le prisonnier. Lorsqu'il entre dans le salon, Zorzi lui demande dans un sourire :

– Combien de temps lui donnes-tu avant qu'il nous supplie de le détacher ?

– Il n'a rien mangé ni bu depuis hier soir... ça ne sera pas long.

– À sa place, je ne tiendrais pas plus d'une heure avant de demander à profiter de la fille. Elle est belle, pleine de fantaisie et...

Au même instant, les deux hommes entendent des petits cris répétés qui proviennent de la chambre. Ils se regardent sans rien dire, tendent l'oreille pour chercher à en deviner la cause, lorsqu'une plainte plus longue, proférée d'une voix gutturale, les décide à intervenir. Quand ils ouvrent la porte, ils s'assurent que leur prisonnier est toujours ligoté sur le sol avant de se tourner vers le lit. Là, ils découvrent la jeune femme soupirant d'aise, qui, la main encore posée sur son ventre, à force de caresses, est parvenue seule au plaisir. Alors que des gouttes de sueur perlent sur ses tempes et roulent sur son corps, elle se lève et, sans un mot, se sert un verre de vin. Elle s'assied alors sur une chaise posée devant le prisonnier et, de la pointe d'un orteil, elle caresse le corps étendu à ses pieds. Dans la chaleur humide de la pièce, la peau de la jeune femme brille de sueur, et le marin, qui sent son cœur tambouriner sous ses côtes, respire à grands traits des bouffées d'air lourd, où se mêlent l'odeur de la jeune femme et celles de la nourriture.

– S'il est assez bête pour ne pas en profiter, maugrée Zorzi en quittant la pièce, je reviendrai bientôt finir le vin et culbuter la fille. Tout plaisir qui se présente est bon à prendre.

Plusieurs minutes s'écoulent. Le chef de la chancellerie criminelle, allongé sur un divan, commence à s'assoupir tandis que Carlo griffonne les dialogues d'une comédie que lui inspire la scène qui se déroule à quelques pas de lui. Et c'est un autre cri, poussé cette fois par une voix d'homme, qui surprend les deux enquêteurs. Lorsqu'ils font de nouveau irruption dans la chambre, la jeune femme achève de se lécher les doigts un à un après avoir mangé des fruits à pleines dents.

– Vous avez gagné, lâche le prisonnier.

– Je t'écoute, dit Zorzi.
– J'ai été recruté avec une poignée de marins dans une taverne de Tunis.

– Par qui ?

– J'ignore son nom, mais l'homme a débarqué d'un navire vénitien. Il a réuni autour de lui des marins de toutes les nationalités, des hommes sans emploi, des pirates échappés des galères et d'anciens mutins. Il nous a offert beaucoup d'argent à chacun.

– Quels étaient ses ordres ?

– La mission était simple : nous devions croiser en Méditerranée à bord d'un voilier battant pavillon turc et attaquer le premier navire vénitien en vue.

– Sans le couler, n'est-ce pas ?

– En effet. Les consignes étaient claires : le bateau devait pouvoir rentrer à Venise et témoigner de cette attaque.

Après cette réponse, Zorzi observe un long silence durant lequel il s'abîme dans ses pensées. Puis, en refermant sa main autour de la poignée de sa dague, il demande :

– Comment t'es-tu évadé ?

– À mon réveil, la porte de ma geôle était ouverte. Je me suis glissé à l'extérieur et un homme masqué m'a remis de l'argent avec l'ordre de quitter Venise.

– Il a ajouté quelque chose ?

– Oui, qu'il saurait me retrouver et me tuerait de ses propres mains si je parlais de cette histoire à quelqu'un.

Le chef de la chancellerie criminelle observe le prisonnier avant de se tourner vers son adjoint :

– Nous n'avons plus besoin de lui.

Il sort alors sa dague, et, d'un geste sec, tranche les liens qui entravaient ses membres.

– Allez, profite de tout ça avant que je change d'avis ! Ensuite, quitte la ville, l'air de Venise est mauvais pour toi.

Une fois libre, le marin n'accorde pas un seul regard à la nourriture ou à la bouteille de vin posée sur la table. Sans même attendre le départ des enquêteurs, il se rue sur la femme étendue sur le lit. L'instant d'après, bien qu'ils aient refermé derrière eux la porte de la chambre, Zorzi et son adjoint entendent le grincement continu du lit, suivi du martèlement de son armature contre le mur.

– Qui donc souhaiterait la rupture du traité de paix ? demande Carlo d'une voix suffisamment forte pour couvrir les ahanements qui proviennent de la chambre.

– Le sénateur Massaro compte sur la guerre pour être élu à la présidence du Conseil des Dix. Lui seul avait intérêt à faire croire que les Turcs avaient violé la trêve.

– Dans ce cas, conduisons le prisonnier devant les inquisiteurs d'État, et faisons consigner son témoignage.

– Non, ceux qui l'ont libéré finiraient par l'assassiner. Et puis ses aveux n'auraient aucun poids.

– La parole d'un aventurier ne vaut rien contre celle d'un sénateur, n'est-ce pas ?...

– Oui. Le seul moyen de faire tomber Massaro, c'est de prouver qu'il est lié à l'empoisonnement de Roveri et de Manin di Citanova.

– Tu crois encore qu'il y a un rapport entre l'attaque de la *Sfinge* et ces deux assassinats ?

– Trouvons le mobile de ces meurtres, nous verrons bien si ces affaires sont liées.

Avec lenteur, le patricien écarte d'un doigt le rideau de sa fenêtre. Puis il scrute la cité d'un regard suspicieux, comme un homme dévorerait des yeux une femme dont il craint la trahison. La houle, formée au large du bassin de Saint-Marc, agite sous ses yeux l'embouchure du Grand Canal. Une brise d'ouest souffle sur la ville depuis le début de l'après-midi, et le regard de l'homme se fixe un instant sur la cape rouge qui volette derrière un passant. Plus loin, à la hauteur de la douane de mer, il observe une patricienne, à bord de sa gondole ouverte, qui retient les pans de sa robe. À chacune des extrémités de sa gondole, ses bateliers rament à une cadence alternée rappelant celle des Maures qui sonnent les heures sur le clocher de la tour de l'Horloge. Autour de la petite embarcation, l'équipage d'un navire marchand dégrée les voiles et les arrime avant d'accoster sur la Piazzetta. Les ordres de la manœuvre d'approche, dont l'écho parvient aux fenêtres du patricien, rompent un instant le calme qui enveloppe la ville. De sa position, l'homme lève maintenant les yeux vers un ciel envahi de nuages gris. Il devine que la pluie tant attendue tombera bientôt. Il songe à ces instants de calme qui précèdent les tempêtes, et son esprit glisse lentement vers l'histoire de Venise, qui vit selon lui ses derniers moments de paix, alors que se lève sur l'Europe le souffle de la guerre. Mais la silhouette d'un homme qui marche à vive allure en direction de son palais l'arrache à ses pensées. Il se rassied à son bureau, achève la lecture d'un rapport d'espion et rédige une courte lettre.

Trois coups sont frappés à sa porte. D'un mot, le patricien donne l'ordre d'entrer sans accorder un regard à celui qui pénètre dans son bureau. Le front penché sur ses documents, il demande d'une voix posée :

- Où en sommes-nous à Corfou ?
- Mes hommes y ont accosté cette semaine. Si tout se passe comme prévu, la nouvelle de l'insurrection parviendra bientôt au Sénat.
- Bien. Mais je ne t'ai pas fait venir pour te parler de ça. Il y a plus urgent.
- Je vous écoute.
- Un nouveau candidat vient de déposer un dossier.
- Son nom ?

– Alvisè Longhi, répond le patricien en levant les yeux vers son interlocuteur. C'est un ancien aventurier qui a fait fortune dans le commerce du coton. Après avoir fondé plusieurs manufactures à Vicence et Padoue, il est devenu l'un des banquiers les plus riches de Venise. Aujourd'hui, il possède des établissements de l'Espagne aux Flandres.

– Il a déjà versé les cent mille ducats ?

– Toujours pas. Il est encore temps d'agir. Je viens de lui écrire que deux conseillers se rendront bientôt chez lui pour lui faire signer les documents nécessaires à son admission.

À cet instant, le maître de maison se redresse. Il lève un doigt sur ses lèvres pour intimer à son interlocuteur l'ordre de se taire, et marche sur la pointe des pieds vers la porte de son bureau. Il pose doucement la main sur la poignée avant d'ouvrir le battant d'un geste vif. Puis, après s'être assuré que personne ne l'espionnait, il referme la porte.

– J'aurais juré qu'il y avait quelqu'un, lâche-t-il avec une pointe de contrariété dans la voix.

Au lieu de revenir vers sa table de travail, il se dirige vers la fenêtre qui s'ouvre sur l'arrière de son palais. Habitué à se méfier de tout et à reconnaître le moindre espion sous les habits d'un domestique ou d'un gondolier, il observe les abords immédiats de sa demeure pour vérifier qu'aucune personne suspecte ne s'en échappe. Peu après, son regard s'étire vers le quai des Schiavoni, où, de sa position, il aperçoit les marchands qui vendent des livres au poids, comme s'il s'agissait de fruits ou de légumes. Ils viennent chaque jour du « quartier des lettres », comme le nomment les Vénitiens, où, depuis une dizaine d'années, se multiplient les imprimeurs, les cafés littéraires, les lecteurs de gazettes et ces jeunes gens lettrés qui se définissent eux-mêmes comme des poètes à gages, et qui, pour un sequin, écrivent sur commande un poème galant pour les nobles qui font la cour à des jeunes femmes. Il s'agit d'un quartier où les hommes ont appris à se méfier des espions des Milices de la Foi, qui se font passer pour des clients à la recherche de livres mis à l'index par le Saint-Siège et par la censure de la République. Le patricien suit une dernière fois du regard les clients qui se pressent vers leur étalage, puis, malgré la chaleur, il referme la fenêtre. Il se rassied à son bureau, trempe sa plume dans l'encrier et rédige une nouvelle lettre. Sans cesser d'écrire, il demande à voix basse :

– Tu sais ce qu'il te reste à faire ?

– Le poison, comme les deux autres ?

– Bien sûr. Ainsi, nous n'aurons qu'un seul homme à faire condamner pour ces trois crimes.

Au même moment, Carlo traverse le *sestiere* de Dorsoduro pour se rendre chez Alessandro Zaffarino, le nouveau maître d'armes de Zorzi chez qui celui-ci lui a donné rendez-vous. En pénétrant dans le quartier de Santa Croce dei Mendicanti, il longe les palais de patriciens criblés de dettes, ruinés par le jeu, ou victimes de l'effondrement du commerce maritime. Sur les quais, de petits groupes d'artisans conversent entre eux sans prêter attention à lui. En levant les yeux, Carlo aperçoit des charpentiers qui réparent un toit béant au-dessus d'une façade délabrée par les intempéries, et dont le crépi, comme frappé par la lèpre, se détache par plaques entières. Ses pas le conduisent alors vers un quartier populaire où il emprunte une passerelle de bois qui enjambe un rio à sec. En contrebas, des barques à fond plat ont été tirées sur la berge, à quelques pas des vases mousseuses qui stagnent au fond du canal. Autour de lui, des draps fixés sur des fils tendus entre les fenêtres des palais s'agitent au rythme des rafales de la bora. Mais en dépit du vent et d'un ciel qui s'assombrit d'heure en heure, la chaleur humide, chargée de miasmes, pèse toujours sur les habitants de la cité.

Comme il se faufile dans l'étroite via Campanello, Carlo reconnaît la sonorité caractéristique des lames qui s'entrechoquent et glissent l'une sur l'autre. Peu après, en débouchant sur un campiello, il aperçoit Zorzi et Alessandro Zaffarino qui croisent le fer à l'air libre, au pied de la demeure du maître d'armes. En nage sous leur cotte de mailles, les deux escrimeurs semblent à bout de souffle. La séance qu'ils viennent de s'infliger a été très engagée, et leurs derniers échanges sont encore pleins d'une énergie farouche. Après un ultime assaut durant lequel le maître d'armes recule sous les coups de son adversaire, Zorzi touche celui-ci au ventre en poussant un cri de rage qui marque la fin du combat. Le visage humide, les cheveux collés sur les tempes, les deux hommes se saluent d'un geste avant de ranger leur arme. Puis, sans s'adresser la parole, ils reprennent leur souffle, les yeux clos et la bouche grande ouverte. Tandis que l'enquêteur de la chancellerie criminelle ôte la protection de son torse, il demande à son adjoint qui vient vers lui :

– Tu as du nouveau ?

– Non, toujours rien, répond celui-ci en baissant le ton.

– Quant à moi, je n’ai pas cessé de repenser à cette enquête. Je me demande si nos deux victimes n’avaient pas percé le secret du faux navire turc...

– Qu’est-ce qui te fait dire ça ?

– Outre leurs manufactures sur la *terraferma*, nos deux marchands possédaient des navires de commerce. Des hommes à eux, en relâchant dans des ports d’Afrique du Nord, auraient pu apprendre que le navire battant pavillon turc n’était qu’un leurre.

– Et selon toi, répond Carlo en chuchotant, on les aurait empoisonnés pour les faire taire... c’est assez peu probable. Quel intérêt ces hommes auraient-ils eu à faire éclater la vérité ?

– Je ne sais pas, mais c’est une piste que l’on ne doit pas négliger. Une faction de patriciens avait intérêt à faire croire que les Turcs avaient rompu la trêve. C’est dans cette direction que nous devons enquêter, en remontant jusqu’au Sénat s’il le faut. Sans oublier d’interroger les Milices de la Foi sur leur rôle dans cette histoire.

Pendant cet entretien, Alessandro Zaffarino a pris le temps d’ôter une à une toutes ses protections. Comme Zorzi s’éloigne avec son adjoint, il le salue avant de le voir rentrer chez lui. Une fois seul avec Zorzi, Carlo lui glisse :

– Tu ne devrais pas parler tout haut devant ton maître d’armes. Tu as peut-être confiance en lui, mais tu ignores tout de cet homme...

– Au contraire, je sais parfaitement qu’il s’agit d’un espion au service de Girolamo Malarin. Quand mon vieux maître d’armes a fait savoir qu’il cherchait un partenaire d’entraînement pour moi, nos adversaires ont aussitôt dépêché des hommes à eux pour briguer ce poste.

– Tu veux dire que cet Alessandro Zaffarino est un membre des Milices de la Foi ?

– Bien sûr, comme une bonne moitié des candidats qui se sont présentés chez moi il y a une dizaine de jours.

– Dans ce cas, pourquoi dévoiles-tu tes cartes devant lui ?

– Tôt ou tard il apprendra ce que nous savons. Le mieux est qu’il l’entende de ma bouche. Ainsi, il est convaincu que je ne doute pas de sa loyauté. Et le jour où je lui donnerai une fausse information, il tombera dans le piège.

Comme Carlo reste sans réponse, son chef poursuit :

– Tu ne joues donc pas aux échecs ? Pour gagner, il faut sacrifier certaines pièces. Et puis il y a autre chose...

– Quoi ?

– En attendant de connaître le mobile du crime, je dois savoir si le commanditaire de ces meurtres se trouve bien dans les cercles du pouvoir. Lorsque la nouvelle se répandra que nous enquêtons dans

cette direction, les choses devraient bouger d'elles-mêmes. S'il ne nous arrive rien, c'est que je me serai trompé.

– C'est une stratégie risquée...

– Certes, mais nous n'avons pas le choix. Si le sénateur Massaro est élu à la tête du Conseil des Dix, toi et moi serons aussitôt en danger. Il nous faudra quitter Venise ou périr dans un traquenard. En revanche, si nous parvenons à prouver qu'Arto Massaro a quelque chose à voir avec ces empoisonnements, nous mettrons un terme à ses ambitions.

Les bras croisés, le menton tombant sur leur poitrine, les deux enquêteurs de la chancellerie criminelle patientent dans l'antichambre de la salle des inquisiteurs d'État. Il y a moins d'une heure, une escouade de soldats est venue les arrêter chez eux avant de les escorter au cœur du palais des Doges. Deux hommes en armes se sont alors postés devant chacune des entrées de la pièce. Après plusieurs minutes, les gardes ont eu la surprise de voir les deux prévenus s'assoupir sur leur banc, mettant à profit cette arrestation pour se reposer d'une nuit de répétition, pour l'un, et de débauche pour l'autre.

Moins d'une heure plus tard, Zorzi est le premier à se réveiller. Après avoir étiré ses bras au-dessus de sa tête et fait quelques pas dans la pièce, il se rassied et lève les yeux vers les fresques du plafond, des œuvres signées par différents maîtres de la Renaissance. En connaisseur, il observe le drapé des vêtements, apprécie la nuance des chevelures, le cabré des chevaux, les amas de corps à moitié nus, les cieux de tempête et les éclairs qui zèbrent des nuages, faisant sourdre une lumière crue qui semble couler sur le spectateur. Les yeux de Zorzi s'égarer sur ces œuvres avant que son regard ne se fixe dans le vide. Il rompt alors le silence en s'adressant tout autant à lui-même qu'à son adjoint, encore endormi près de lui.

– Ils croient nous tenir, mais ils viennent de tomber dans notre piège...

Réveillé par la voix de son chef, Carlo ouvre à son tour les yeux. Puis il tourne lentement la tête vers chacun des gardes qui ne les quittent pas du regard.

– En attendant, on dirait bien que nous sommes leurs prisonniers...

– Certes, mais le cercle de nos suspects vient de se réduire. Nous savons désormais que le commanditaire des meurtres sur lesquels nous enquêtons est un homme de pouvoir. Quelqu'un qui voit d'un très mauvais œil le tour que prennent nos recherches.

– Mais si les inquisiteurs d'État nous dessaisissent de cette affaire, cette information ne nous sera d'aucune utilité.

– Je ne crains pas ces juges de pacotille.

– On raconte pourtant qu'il y a six mois, ils ont fait pendre deux conspirateurs.

– Ce procès était tout aussi fictif que ceux de tes comédies, répond Zorzi dans un sourire. Les inquisiteurs, las de voir qu'ils n'inspiraient plus la terreur comme jadis, ont imaginé un faux procès qui s'est achevé par une sentence de peine capitale. Mais les condamnés n'étaient autres que deux cadavres sans identité connue, que les fossoyeurs s'apprêtaient à ensevelir dans la fosse commune, et qui ont été pendus de nuit entre les colonnes de la Piazzetta.

Au moment où l'enquêteur achève sa phrase, un huissier fait irruption dans la pièce. Une lance d'apparat à la main, il est vêtu d'une tenue rouge et blanc, pourvue de manches bouffantes. D'un pas lent, empreint de toute la solennité de sa charge, il se dresse fièrement devant les deux hommes avant de leur signifier d'un ton docte de le suivre dans la salle des inquisiteurs d'État. Carlo, amusé par le tour grotesque de ce protocole, esquisse alors une longue révérence devant l'huissier, comme si celui-ci était le doge en personne. L'homme, qui semble flatté de cette marque de reconnaissance dont il n'a pas perçu la dérision, conduit alors les enquêteurs devant douze magistrats. Puis, du même pas solennel, il regagne sa place entre un secrétaire et un greffier qui demeurent près de la porte, la tête penchée sur leur écritoire.

Lorsque le silence se fait, l'un des juges commence la lecture de l'acte d'accusation. Pendant que le magistrat s'exprime d'une voix monocorde, Zorzi scrute le visage de chacun des inquisiteurs qui lui font face. Peu après, et sous le regard étonné de son adjoint, il déplie ses doigts un à un, comme s'il effectuait mentalement un calcul. Puis, au terme de sa réflexion, ses traits se détendent et une expression de satisfaction s'affiche sur son visage.

À la suite de la lecture de l'acte d'accusation, qui requiert la révocation des prévenus de leur charge d'enquêteur de la *quarantia* criminelle, l'huissier fait trois pas en avant. En détachant chacun de ses mots, il annonce alors que la parole revient aux accusés. Puis, tandis qu'il regagne sa place en faisant trois pas en arrière, Zorzi glisse un mot à l'oreille de son adjoint avant de se dresser face à ses juges. Il porte sa main devant sa bouche et toussote brièvement afin d'éclaircir une voix éraillée par l'alcool et le manque de sommeil.

– Si j'ai bien compris, il nous est reproché d'encourager le vice plutôt que de le combattre. Soit. Ni moi ni mon adjoint n'avons la prétention d'être un jour canonisés. Mais de qui fait-on le procès ici ? Des deux citoyens vénitiens que nous sommes, ou bien de Venise ? Car c'est la cité tout entière qu'il faudrait convoquer devant cette cour. Cette cité qui est le témoin chaque soir des pires bacchanales de toute

l'Europe, et qui compte dans sa population plus de courtisanes que de soldats ou de religieuses. Est-ce notre faute si Venise a tourné le dos aux conquêtes pour attirer les étrangers dans des fêtes sans fin ? Alors, de quoi nous accuse-t-on ? D'entrer dans la danse et de participer à la liesse générale ? Si c'est là un crime, je le reconnais volontiers. Car être parfaitement adapté à une société malade n'est certes pas un signe de bonne santé. Mais le doge lui-même ne s'endort-il pas entouré d'une ribambelle de jolies esclaves qu'il a fait venir du Levant ? Et pourtant, je ne le vois pas avec nous sur le banc des accusés...

Un long chuchotement court parmi les juges. L'un d'entre eux fait venir le scribe pour lui signifier à voix basse de ne pas consigner la dernière phrase de l'accusé. Fier de son effet, Zorzi esquisse un sourire imperceptible. Puis il quitte sa place et fait quelques pas en direction de ses juges. Tout en reprenant le fil de son discours, il les regarde dans les yeux les uns après les autres.

– Il m'est reproché aussi de ne pas arrêter les sodomites. Devrais-je donc, chaque nuit, forcer les portes des chambres des palais, des auberges et des monastères, afin de surprendre tel homme en train de se glisser dans tel autre ? Non, merci ! Si cette pratique vous choque tant, je vous laisse le soin d'examiner les orifices de chacun des citoyens vénitiens pour voir si par hasard un vit égaré ne s'y trouve pas.

En achevant cette phrase, Zorzi fixe tour à tour deux de ses juges, lesquels, sous son regard insistant, finissent par baisser le front vers leurs documents.

– Vous me reprochez encore, continue-t-il sans cesser de se déplacer, de ne pas faire respecter la morale chrétienne. Mais de quels préceptes parle-t-on ? De ceux prêchés par le pape, qui lançait jadis ses armées sur Venise, ou bien de ceux édictés par des moines frivoles, des confesseurs libertins et des abbés corrompus ? Car voilà plus de cinq cents ans que nos concitoyens se rient des dogmes de l'Église. Souvenez-vous qu'en 1349, le décret *Contra illos qui committunt fornicationes in monasteriis monalium* stigmatisait déjà celles et ceux qui forniquaient dans les couvents. Ai-je dix bras et dix jambes pour empêcher les nonnes de se faire chevaucher entre vêpres et matines ? Puis-je à moi seul empêcher l'air du siècle de pénétrer entre les grilles de leurs parloirs ?

Sans attendre de réponse à ses questions, Zorzi ménage un silence pour reposer sa voix, avant de poursuivre sur un ton tout aussi offensif :

– Accompagner l'agonie de Venise dans une fête sans fin n'est certes pas glorieux, mais il est pire encore de s'attacher à une morale désuète. Nul n'a jamais rien bâti sur les ruines d'anciennes valeurs ! Alors, en attendant la chute de la République, buvons notre verre

jusqu'à la lie puisqu'il se trouvera toujours une bonne âme pour le remplir. Et puisque vous m'accusez encore de composer des vers érotiques, devrais-je désormais célébrer les tourments de l'esprit plutôt que louer avec esprit les plaisirs de la chair ? Devrais-je me parjurer et dire tout haut que la terre ne tourne pas autour du désir des hommes ? Voulez-vous que j'abjure mes propos, comme l'a fait jadis Galilée ? Soit ! Mais ça ne m'empêchera pas de prononcer tout bas : « Et pourtant, elle tourne... »

Si le visage des magistrats demeure impassible, tout comme celui du secrétaire et de l'huissier, Carlo esquisse un signe de tête en direction de son chef pour lui signifier qu'il a apprécié la comparaison.

– Enfin, poursuit l'enquêteur, vous me reprochez de ne pas mettre aux fers les étrangers qui médisent de Venise, comme s'ils étaient des espions ou des criminels. Devrais-je par exemple faire arrêter ce Charles de Secondat de Montesquieu qui ridiculise notre République dans ses écrits ? Chaque jour, les informateurs de la *quarantia* criminelle me remettent les copies des lettres qu'il envoie en France. Mais que m'importe de lire qu'il juge nos généraux incapables de tenir une position ! Qu'ai-je à faire d'apprendre que ce pisse-froid de baronet français ne trouve aucun charme à Venise, une simple place au bord de la mer, selon ses propres mots, et qu'il juge le palais ducal sombre et du plus méchant goût ? Devrais-je le faire arrêter parce qu'il prétend que les courtisanes vénitiennes ne sont pas plus belles que les autres ? Faut-il le condamner pour ces propos, ou plaindre plutôt sa vue basse et son jugement vicié ? À toutes ces questions, je vous dirai simplement : laissez-nous arrêter les vrais criminels, et ne soyez pas pressés de voir derrière les barreaux tous ceux qui outragent les bonnes mœurs, car, dans ce cas, des membres du gouvernement et des inquisiteurs d'État seraient pris dès ce soir dans mes filets.

Zorzi observe la réaction des magistrats qui lui font face. Plusieurs ne soutiennent pas son regard. Certains font mine de lire leurs notes, tout en épiant leurs confrères. L'enquêteur prolonge le silence avant de poursuivre :

– Passons maintenant au cas du signor Goldoni, dont vous menacez d'interdire la dernière pièce. Certes, il se moque des grands, des puissants, mais ne vaut-il pas mieux faire rire de vous, messieurs les inquisiteurs, que de vous faire couper la tête ? Son *Sénateur dupe de lui-même*, dont vos *confidenti* vous ont fidèlement rapporté l'intrigue, met en scène un patricien qui devient le jouet d'une femme de chambre et d'un valet. La belle affaire ! Préférez-vous voir cette situation sur scène ou dans la rue ? Vous prenez Carlo Goldoni pour un agitateur alors qu'il est le garant de la République. Car pendant que les hommes rient, ils ne pensent pas à fomenter de troubles.

Quand ils applaudissent, ils ne songent pas à prendre les armes. Lorsqu'ils réclament de nouvelles comédies, ils ne sollicitent pas un nouveau régime !

Un long silence suit la plaidoirie du chef de la *quarantia* criminelle. Puis, sur un signe de l'un des magistrats, l'huissier escorte les prévenus vers l'antichambre, où ils prennent de nouveau place sur le banc. Carlo observe alors le visage étrangement serein de son chef.

– Que calculais-tu tout à l'heure ?

– Nos chances d'être acquittés.

– Comment les juges-tu ?

– Excellentes. Tu n'ignores pas que pour destituer un chef de chancellerie, la loi prévoit l'obtention d'une majorité des deux tiers des votants...

– Ce qui fait huit.

– Exact. Et sur les douze juges qui délibèrent en ce moment, je sais que deux au moins sont coupables de sodomie. Un autre chevauchait hier encore une courtisane déguisée en truie, tandis que deux d'entre eux rejoignent chaque nuit les nonnettes du couvent de Santa Chiara, au nord-est de la ville, avec des intentions qui n'ont rien de pieuses. Cela fait donc cinq hommes qui verraient d'un très mauvais œil un membre des Milices de la Foi me succéder à la tête de la chancellerie criminelle.

– Si ces voix-là se prononcent en notre faveur... réfléchit tout haut Carlo.

– Nos accusateurs n'obtiendront jamais les deux tiers des suffrages !

Comme le chef de la chancellerie criminelle achève sa démonstration, l'huissier revient dans l'antichambre des inquisiteurs d'État. D'un signe de la main toujours aussi solennel, il ordonne aux gardes de s'écarter de la porte. Puis, après s'être posté en face des prévenus, il leur signifie d'une voix forte la levée des charges qui pèsent sur eux. Zorzi le regarde alors dans les yeux et lui répond dans un sourire ironique :

– Je n'ai pas douté un seul instant de cette décision.

Puis, en lui tournant le dos, il ajoute :

– Et rappelez-vous qu'il ne gravite qu'autour des fesses !

Comme son interlocuteur, droit dans son uniforme, le regarde s'éloigner en se demandant de quoi l'enquêteur voulait parler, Carlo se retourne vers lui avant de lancer :

– Mais le monde, monseigneur, le monde...

C'est de sa place de prédilection, au premier rang du parterre, que Carlo suit la répétition de l'acte deux du *Sénateur dupe de lui-même*. Sur scène, face à lui, se tiennent les deux comédiens qui interprètent les rôles du sénateur Tognolo et du banquier. Celui-ci, après plusieurs essais de costumes et de maquillage, ressemble en tout point à sa fille : il porte des vêtements luxueux, des bagues aux doigts, mais ses cheveux et ses mains sont sales. Tout comme Graziosa dans une scène précédente, il entre en scène en reniflant bruyamment et en s'essuyant le nez du dos de la main :

– Monsieur le sénateur, vous m'avez fait demander ? Vous désirez contracter un nouvel emprunt ? C'est six pour cent, comme d'habitude.

Tout en parlant, le banquier se laisse tomber dans un fauteuil sans y avoir été invité, puis il poursuit :

– Mais pourquoi ne m'envoyez-vous pas votre secrétaire pour régler ce genre d'affaires ?

– Il s'agit justement de lui.

– Que voulez-vous dire ?

– Figurez-vous que M. Leonardo s'est épris de votre fille et qu'il n'ose pas vous demander sa main. Il craint un refus. Voilà pourquoi je me suis offert de régler cette affaire à sa place.

Le banquier écoute son interlocuteur d'une manière distraite tout en se curant les ongles.

– Il redoute un refus, dites-vous ? Louez sa clairvoyance, car jamais je ne lui donnerai ma fille !

– Et pourquoi donc, monsieur ? Vous préférez attendre qu'elle ait des cheveux blancs pour la marier ?

– Je n'aime pas ce ton, monsieur le sénateur. N'oubliez pas à qui vous parlez, je dirige l'une des plus grandes banques de Venise. Et comme tel, je vous dis que je ne marierai pas ma fille à un vulgaire secrétaire sans noblesse ni fortune.

– Soyez raisonnable ! Je vois là un parti idéal pour votre chère Graziosa. Sachez que M. Leonardo est un homme honnête et travailleur.

– Les qualités de votre secrétaire ne sont pas en cause. Je vous répète que ce jeune homme n'a ni titre ni dot. Le prendriez-vous comme gendre, vous ?

Le sénateur hausse les épaules en riant.

– La question ne se pose pas ! Je songe à un tout autre parti pour ma fille !

– Eh bien, c'est la même chose pour moi ! Aurais-je donc moins de valeur que vous ? Un membre du Sénat serait-il plus respectable qu'un banquier ? N'oubliez pas que vous ne seriez rien sans les montants colossaux que je vous ai avancés... des sommes dont j'attends par ailleurs le remboursement !

Le sénateur manquant de s'étouffer.

– Mais pour qui vous prenez-vous pour me parler de la sorte ? Vous n'êtes qu'un baronet de pacotille, un bourgeois parvenu qui a acheté son titre de noblesse !

– Et vous donc ? Qu'avez-vous fait pour en arriver là où vous êtes ? Ah oui ! J'oubliais : vous vous êtes donné la peine de naître dans une famille noble. Le beau mérite !

– N'oubliez pas que je siége au Sénat de Venise, monsieur de Jenesaisquoi !

– Et vous, gardez en mémoire que sans mon argent pour acheter vos votes, vous n'auriez aucun pouvoir !

– Quoi ! Vous prétendez que j'achète les votes ?

– Oh, ne faites pas de mystères avec moi, les sénateurs sont les meilleurs clients des prêteurs ! Je suis bien placé pour le savoir. Il ne se passe pas un jour sans que l'un des membres de cette assemblée vienne me solliciter pour un nouveau prêt. J'aurais tort de m'en plaindre d'ailleurs, vos petits arrangements font marcher mes affaires.

Le sénateur, fou de rage, s'approche du banquier et colle son visage contre le sien.

– Vous n'êtes qu'un faquin ! Un être grossier aux manières dégoûtantes. Vos ancêtres curaient les canaux de Venise quand les miens siégeaient au Conseil des Dix ! Je vous ferai payer cher votre insolence !

– Et moi, monsieur le sénateur, je vous ferai payer cher vos dettes ! *Il sort : Je n'ai pas l'honneur de vous saluer !*

Une fois seul, le sénateur arpente la scène en tous sens. Puis il s'assied derrière son bureau, prend une plume et rédige une lettre en maugréant.

– Moi, un membre du Sénat de la sérénissime république de Venise, me faire humilier par un vulgaire banquier qui sent encore la fange du canal ! Ah, il va voir à qui il a affaire ! Ce pédant sera bientôt la risée de la cité !

Une fois sa lettre achevée, il la cache et se lève.

– Gradelino !

– Excellence ?

– Porte cette lettre au notaire Pompili. Il s'agit d'une affaire urgente. Ne perds pas un instant !

– C'est comme si c'était fait, Excellence.

– Et ne t'avise pas de t'arrêter à la taverne en chemin, sinon, tu tâteras de mon bâton.

– Il n'y a pas de risque, je respecte bien trop les ordres de Votre Excellence.

Bien après la fin de la répétition, alors que le soir tombe sur Venise, Carlo achève de déplacer les meubles de l'appartement qu'il occupe dans un palais situé sur le campo San Maurizio. Puis il invite Donatella à le rejoindre au milieu de la pièce. Là, il tient son bras au-dessus de sa tête et demande à la jeune femme de prendre sa main dans la sienne. Puis, le port altier, le regard dirigé droit devant lui, il se met à fredonner la mélodie d'une contredanse tout en guidant sa cavalière. Celle-ci, pour l'occasion, porte un collier de fausses perles ainsi qu'une longue robe de bal en mousseline rouge, qu'elle a empruntée à la costumière du théâtre San Samuele. Après quelques pas de danse, Carlo cesse de chanter et guide Donatella d'une voix forte :

– Un, deux, trois et quatre sur la droite, une volte, puis la cavalière tour-n'au-tour-du-ca-va-lier, dit-il en détachant ses syllabes pour marquer chaque temps de la danse.

Une fois son élève revenue à sa position de départ, Carlo fredonne cette fois la mélodie d'un rigaudon, puis les huit mesures de celle d'une gavotte, tout en lui enseignant les pas de chacune de ces danses :

– Voilà, tu comptes alors tes-qua-tre-temps, tu tournes sur ta droite et tu changes de cavalier.

Chaque fois qu'elle se trompe de pas, Donatella éclate de rire avant de se laisser tomber dans les bras de Carlo. Puis elle revient à sa place, lui donne de nouveau la main et tente de se concentrer. Mais, chez elle, la badinerie finit toujours par l'emporter. Lorsqu'elle doit tourner sur elle-même, la jeune femme s'amuse à faire voler sa robe en exagérant la vitesse de sa pirouette, ajoutant même par jeu un tour supplémentaire. Si elle se grise du vertige de la danse, elle s'enivre tout autant de la présence de Carlo et des images de fêtes princières qui se bousculent dans son esprit.

Donatella Maestran n'a plus rien à voir avec cette jeune paysanne arrivée à Venise quelques jours plus tôt. Son visage est finement poudré, le contour de ses yeux est souligné avec discrétion, comme le lui a appris la maquilleuse du théâtre San Samuele, où, lorsqu'elle ne répète pas le rôle de la vulgaire Graziosa, elle s'entraîne à porter les toilettes les plus élégantes et à se maquiller à la manière des grandes

dames.

Après une contredanse exécutée sans fautes, la jeune femme pousse un petit cri de triomphe avant de se laisser tomber dans un fauteuil.

– C'est assez pour ce soir ! Je transpire des pieds à la tête, soupire-t-elle en éventant son visage de sa main.

– Non, Donatella ! En aucun cas tu ne peux *transpirer*.

– Et pourquoi donc, monsieur mon maître de courtoisie ? demande-t-elle avec un regard où perce l'ironie.

– Dans le vocabulaire des aristocrates, seules les bêtes de somme transpirent. Le bas peuple sue, tandis que les gentilshommes confessent tout au plus qu'ils sont en nage. Quant aux jeunes marquises, elles se contentent habituellement de dire qu'elles ont chaud, avant de saisir leur éventail.

– Après mon cours de contredanse, voici donc une leçon de conversation.

– Oui, et voilà un premier exercice.

Carlo recule alors de trois pas. Il exécute une révérence aux pieds de la jeune femme et s'adresse à elle comme s'il ne la connaissait pas.

– Je vous remercie de m'avoir accordé cette danse. Je me présente : comte Fontenaille de Rigobert de la Feuille Verte, duc de Provence, pour vous servir, mademoiselle. À qui ai-je l'honneur ?

– Je suis la marquise Donatella di Bellini.

– Non ! la corrige Carlo d'une voix tranchante. Combien de fois devrai-je te dire qu'une véritable marquise ne se présente pas elle-même ? Ne confonds jamais une aristocrate avec une aubergiste ou une maraîchère : une noble dame ne décline jamais son identité devant un homme : elle attend de lui être présentée par un tiers respectable.

– Que dois-je dire alors si quelque patricien me demande mon nom ?

– Rien ! Tu ne dis rien ! Tu le salues d'un geste discret de la tête et tu détournes le regard. S'il agit ainsi, ce n'est qu'un coureur de dot, ou pire, un séducteur. Dans les deux cas, il s'agit d'un homme sans intérêt. Un parfait gentilhomme demandera à ton père de bien vouloir l'introduire auprès de toi. À ce moment seulement, tu pourras le saluer et converser avec lui. Compris ?

– Oh oui, monseigneur le comte de *Jenesaisquoi*.

– Et souviens-toi encore de baisser les yeux de temps à autre. Ne soutiens jamais trop vivement le regard de ton interlocuteur. Les hommes que tu veux séduire recherchent avant tout une épouse, une femme docile et réservée. Pour toute proposition qu'ils te feront, n'oublie pas de dire *non* lorsque tu penses *peut-être*, et de dire *peut-être* lorsque tu penses *oui*. Et surtout, ne dis jamais *oui*. Car il existe une

règle, à Venise comme ailleurs : un diplomate ne dit jamais *non* et une femme du monde ne dit jamais *oui*.

– Tout cela est gravé là, dit la jeune femme en portant l'index à son front.

– Bien, veux-tu t'exercer au luth, au clavecin, ou bien... as-tu envie d'autre chose ?

Comme il achève sa phrase, Carlo attire la jeune femme dans ses bras.

– *Autre chose*, monsieur le comte ? demande-t-elle dans un sourire, et s'il me plaisait à moi de vous dire non...

– Ça voudrait dire *peut-être*, répond Carlo en baisant déjà le cou de Donatella, j'aurais donc une chance...

Puis il passe derrière son dos et délace sa robe.

– Me laisserez-vous poursuivre ? demande-t-il.

– Peut-être, monsieur.

– Cela signifie donc que vous m'y autorisez...

Carlo entraîne alors Donatella vers un divan, encombré de feuilles éparses, noircies de dialogues de comédie. Là, elle le guide en elle avec un soupir d'aise. Puis, submergée par le plaisir, elle mordille son amant et l'encourage avec de petits cris. Mais tandis qu'elle accompagne chacun de ses mouvements, deux coups sourds sont frappés à la porte. Carlo s'immobilise aussitôt et chuchote à Donatella de se taire. Tous deux demeurent immobiles, l'oreille tendue. Puis, comme les coups se répètent, Carlo finit par se lever avant de se diriger de mauvaise grâce vers la porte. À peine a-t-il posé sa main sur la poignée qu'il reconnaît la voix de Zorzi :

– Ouvre, je sais que tu es là.

Sans attendre, le torse nu et un pantalon mal boutonné autour de sa taille, l'enquêteur adjoint ouvre à son chef. Depuis le seuil, celui-ci aperçoit Donatella étendue sur le divan, une main derrière sa tête. Troublé par la beauté de la jeune femme, il garde le silence avant de lâcher à son adjoint :

– Suis-moi ! Le temps presse.

L'instant d'après, dans les pas de son chef, Carlo descend quatre à quatre les marches du palais tout en achevant de boutonner sa chemise qu'il a enfilée à la hâte.

– Excuse-moi de t’avoir arraché à un travail aussi éreintant mais il y a du nouveau ! lance Zorzi en prenant la direction de la place Saint-Marc.

– Que se passe-t-il ?

– Pietro Da Ponte s’est évadé !

– Ça n’a pas l’air de te réjouir...

– Je suis heureux de savoir mon ami en liberté. Mais on ne sort pas aussi facilement des geôles de la République et j’ai des doutes sur la réalité de cette évasion...

Dix minutes plus tard, les deux enquêteurs entrent dans le palais des Doges. Ils montent au premier étage, longent les bureaux des *quarantie* civiles avant de pénétrer à l’intérieur des salles d’interrogatoire, dissimulées derrière des doubles portes où se jugent, souvent de nuit et sans témoins, les affaires d’État et les crimes politiques. De là, ils franchissent le pont couvert qui surplombe le rio di Canonica pour conduire aux geôles de la République. Ils descendent un escalier étroit qui débouche sur un couloir sombre et humide, formé de blocs de pierre blanche. Sur leur ordre, des gardiens déverrouillent des grilles en fer forgé et des portes en bois, fermées chacune par trois serrures. Puis les deux hommes longent des cachots aux murs percés de fenêtres rondes et étroites au travers desquelles ils aperçoivent les prisonniers. Ceux-ci, dans des vêtements de toile usée, sont couchés sur des planches qui ont été surélevées pour les protéger de la montée des eaux de la lagune avec leur cortège de rats. Pour la plupart, ce sont des criminels de droit commun, mais aussi des espions étrangers ou encore des hommes ou des femmes condamnés pour outrage aux bonnes mœurs et qui avaient le tort de ne compter aucun protecteur parmi les sénateurs ou les membres du puissant Conseil des Dix.

Au terme d’un itinéraire complexe qui les a conduits sous des voûtes si basses qu’ils ont dû progresser en courbant le dos, les deux enquêteurs atteignent enfin la geôle de Pietro Da Ponte.

– Le prisonnier était encore ici hier soir, leur dit un gardien en désignant la pièce vide.

– Comment peut-on s’enfuir de là ? demande Carlo en éprouvant d’une main la solidité des barreaux et en appréciant d’un regard l’épaisseur des murs.

– Lorsqu’il est sorti pour la promenade, répond le garde, il a dû bénéficier d’une complicité extérieure pour revêtir l’uniforme d’un gardien et gagner le palais. De là, il a traversé plusieurs pièces sans attirer l’attention des sentinelles avant de sortir tranquillement par la porte de la Carta.

– Le prisonnier a reçu des visites depuis son incarcération ? demande Zorzi.

– Non, il était au secret. Comme tous les détenus soupçonnés de meurtre.

L’enquêteur pénètre alors à l’intérieur du cachot et s’assied sur le banc. Là, il demeure immobile, la tête entre ses mains, tandis que son adjoint arpente le couloir à la recherche d’un indice. Après plusieurs minutes de réflexion, Zorzi se lève d’un bond.

– Inutile de rester plus longtemps, lance-t-il à Carlo. La solution de cette énigme est ailleurs.

Après avoir quitté le palais des Doges, les enquêteurs se dirigent vers le théâtre San Samuele dans une nuit sans lune. Ils passent sous les arcades des Procuratie, quittent la place Saint-Marc avant d’emprunter un réseau de ruelles mal éclairées, quand l’écho d’un grondement de tonnerre parvient à leurs oreilles. Lorsqu’ils lèvent les yeux, les deux hommes distinguent vers l’ouest des lueurs éparses qui strient le ciel. Pour les Vénitiens, c’est le signe que l’orage qui s’abat sur les lointains contreforts de la *terraferma* gonfle déjà les fleuves qui débouchent sur la lagune et alimentent les canaux de Venise.

– Pourquoi s’est-il évadé ? Ça ne lui ressemble pas, demande Zorzi tout en gardant les yeux fixés vers le ciel.

– Il a peut-être été exécuté en secret...

– J’y ai pensé, mais les Milices de la Foi n’avaient aucune raison de se débarrasser de Pietro. Elles l’ont arrêté pour qu’il soit jugé et condamné pour ces deux meurtres.

L’esprit hanté par ces questions qui restent sans réponse, Zorzi reprend sa route dans l’obscurité d’une ruelle conduisant sur le campo San Maurizio. Après quelques pas, il sort son épée en un éclair.

– Tu as vu quelqu’un ? demande son adjoint en fouillant des yeux l’obscurité.

– Non, personne. Mais quelque chose m’échappe et j’ai besoin de m’éclaircir les idées pour mieux réfléchir.

L’enquêteur se met à fouetter l’air de sa lame, avant de tourner sur lui-même et de changer tout à coup de main, comme s’il exécutait un pas de danse. Malgré le faible éclairage de la place, Carlo remarque que pour la première fois depuis qu’il est revenu à Venise, son chef vient de saisir son arme de la main droite. Celui-ci recommence alors cette étrange chorégraphie, répétant ainsi un enchaînement secret à la

faveur de l'obscurité. Puis, subitement, il s'immobilise. Il fouette une dernière fois l'air d'un coup circulaire et lâche :

- Pietro ne s'est pas évadé ! Ils l'ont forcé à s'enfuir.
- Pourquoi ?
- Pour qu'il puisse être accusé d'un nouveau meurtre.

Les peintres et les décorateurs du théâtre San Samuele achèvent les décors sur lesquels ils travaillent depuis plusieurs semaines. En coulisse, les costumières de la troupe, des épingles entre les lèvres, s'affairent autour des comédiens. Elles rallongent une manche, raccourcissent un pantalon, redressent un chapeau, referment une collerette autour du cou d'un acteur ou font briller les boucles de ses chaussures. La première représentation du *Sénateur dupe de lui-même* n'est prévue que le surlendemain mais Carlo vient d'ordonner une répétition générale en costumes. S'il ne manque que le public, cette nuit-là, le parterre n'est pas vide pour autant. Le propriétaire du théâtre, quelques proches des comédiens ainsi que les allumeurs de chandelles qui viennent d'illuminer la scène se sont installés sur des bancs. Tous sont curieux de découvrir ces personnages silencieux que Carlo a eu l'idée de convoquer sur les planches. Pour la première fois, des hommes et des femmes habillés en blanchisseuse, en ouvrier, en artisan ou en gondolier, seront assis à la terrasse d'un café, se croiseront dans les rues, joueront aux cartes sur un tonneau, nettoieront une gondole, à la seule fin de donner vie au décor du théâtre et d'offrir au spectateur l'illusion du réel.

Ainsi, cette nuit-là, à la fin de l'acte deux, les spectateurs découvrent la femme de chambre de la fille du sénateur Tognolo qui marche d'un pas léger dans une rue de Venise. Elle croise deux hommes qui se retournent sur son passage, puis elle s'installe à la terrasse d'un café, parmi les joueurs de cartes, tandis que des musiciens de rue passent devant elle. Après avoir commandé un verre de chocolat frais au cabaretier, elle interpelle Gradelino qui arrive à sa hauteur :

– Holà, mon bon Gradelino, où cours-tu ainsi ?

– Je porte une lettre au notaire Pompili. C'est un ordre de Son Excellence.

En prononçant ce dernier mot, il esquisse une révérence pour se moquer du sénateur Tognolo.

– Et que dit cette lettre ?

– Ma foi, je ne l'ai pas lue...

– Et depuis quand les valets n'espionnent-ils plus leurs maîtres ?

Gradelino regarde la lettre, essaie de la lire en transparence, hésite, puis

finit par l'ouvrir avec la pointe de son couteau.

– Tu as raison, Pandolfina, cela peut nous être utile. Un valet digne de ce nom doit toujours être le premier informé des desseins de son maître.

– À la bonne heure !

Une fois la lettre décachetée, le valet la lit tout haut. Les nombreux clients du café tendent eux aussi l'oreille.

– À M. le notaire Eugenio Pompili. Cher ami, je vous prie de vous rendre demain matin à la chapelle des Cornari, près de San Tomà, et d'y amener l'abbé Ciari pour y procéder dans le plus grand secret au mariage de M. Leonardo, mon secrétaire particulier, avec une jeune femme dont je ne peux révéler le nom par écrit. Lorsque vous découvrirez l'identité de celle-ci, vous serez peut-être surpris, car la jeune femme est immensément riche et son fiancé ne l'est point. Mais cette union doit se faire dans les meilleurs délais. Aussi, dès que ces deux jeunes gens se trouveront devant vous, mariez-les sans attendre. Le jeune homme portera avec lui une grosse somme d'argent qui couvrira vos frais ainsi que ceux de l'abbé Ciari. Lorsque les futurs époux se seront dit oui, envoyez-les consommer le mariage au plus vite.

Pandolfina, très excitée, vide son verre de chocolat d'un trait et se lève.

– Pour se venger du banquier, le sénateur veut marier M. Leonardo à Mlle Graziosa !

– Il faut prévenir Mlle Caterina au plus tôt !

– La voilà justement qui vient par là. Mademoiselle Caterina ! Mademoiselle Caterina !

Lorsque celle-ci rejoint Pandolfina et Gradelino, ils lui font lire la lettre.

– Ciel, voilà la suite fâcheuse du mensonge que j'ai dit à mon père ! Mais il est trop tard pour tout lui avouer. Alors voici ce que nous allons faire : toi, Gradelino, cours apporter cette lettre au notaire Pompili comme prévu. Toi, Pandolfina, juste avant ses noces, tu préviendras la fille du banquier que son mariage est annulé. Quant à moi, puisque la lettre ne mentionne pas le nom de la fiancée de M. Leonardo, il me sera aisé de prendre sa place au dernier moment. Et quand mon père apprendra que je suis mariée avec son secrétaire, il sera trop tard.

Gradelino se gratte la tête, l'air soucieux.

– C'est que...

– Eh bien quoi ?

– Il reste encore à obtenir le consentement de M. Leonardo...

– Comment donc ?

– Votre fiancé, mademoiselle, est trop honnête pour tromper le sénateur. Sans doute refusera-t-il cet arrangement.

– Allons ! Il fera ce que je lui dirai, ne sont-ce pas les femmes qui

commandent à Venise ?

Gradelino s'interpose.

– Oui, après les valets !

Pandolfina à Mlle Caterina.

– Et les valets après les femmes de chambre ! Je veillerai donc à ce que M. Leonardo ne fasse pas tout échouer. Il vous aime et vous l'aimez, mais si nous l'avions écouté, il serait déjà parti à Milan et votre père vous aurait mariée de force à quelque vieux sénateur.

Cette même nuit, après la fin de la répétition, Carlo est étendu sur son lit aux côtés de Donatella. Par la fenêtre ouverte, les bruits de la rue montent jusqu'à eux. Les yeux clos, ils se laissent bercer par la rumeur ininterrompue de Venise, quand les éclats d'une dispute qui provient d'un palais voisin arrivent à leurs oreilles. Les deux amants distinguent la voix éraillée d'un vieil homme qui accable de reproches son épouse, une jeune femme à en juger par le timbre clair de sa voix. Entre deux quintes de toux, le vieux mari lui dresse la liste des casaquins, des robes de bal, des dentelles, des poudres et des parfums qu'elle a achetés en une seule après-midi, autant de dépenses destinées selon lui à séduire les galants dans les fêtes de la villégiature.

– Ce Pantalon est plus vrai que nature, murmure Carlo sans perdre une miette de la dispute.

– De qui parles-tu ? demande Donatella, plongée dans un demi-sommeil.

– Il s'agit d'un personnage de la commedia dell'arte, c'est un marchand âgé et avare, mystifié par sa femme, une jeune beauté qui se joue de ce nigaud souffreteux.

À peine Carlo a-t-il achevé sa phrase qu'il se lève d'un bond et rejoint son bureau. Il se saisit d'un paquet de feuilles vierges, d'une plume et d'un encrier avant de regagner son lit. Se servant alors du dos de sa maîtresse comme d'une écritoire, il dépose la liasse de feuilles à même sa peau. Puis, sans attendre, il rédige la première scène d'une nouvelle comédie. À mesure qu'il noircit ses feuillets d'une écriture nerveuse, il les lit à Donatella qui l'encourage à poursuivre. Au fil des pages, le corps nu de la jeune femme est recouvert de papiers et Carlo pousse la fantaisie jusqu'à achever son travail en posant sa feuille sur les fesses de son amante.

– Chaque fois que je jouerai cette scène, dit-il en mettant un point final à son texte, je me souviendrai du merveilleux support sur lequel je l'ai écrite.

À cet instant, un fracas provient de la pièce voisine. Sans prendre la peine de s'habiller, Carlo empoigne son épée avant de se précipiter dans le salon. Dans la pénombre, il découvre la silhouette d'un homme qui vient de se glisser à l'intérieur de la pièce par une lucarne ouverte sur le toit. Carlo arme son bras pour menacer l'intrus quand Donatella arrête son geste :

– Non, c'est Pietro !

Entièrement nu, le bras levé au-dessus de sa tête, Carlo reconnaît alors l'ami de Zorzi.

– Que faites-vous là ? lui demande-t-il d'un ton sec tout en s'habillant.

– Depuis que j'ai été forcé de m'évader de prison, je me cache comme je peux dans la ville. J'ai tout de suite pensé à me rendre chez Zorzi mais je me suis aperçu que son palais était surveillé. Voilà pourquoi je suis allé au théâtre San Samuele. De là, après la répétition, je vous ai suivis jusqu'ici.

– Pourquoi n'avez-vous pas frappé à la porte ? s'enquit Carlo en soupçonnant Pietro Da Ponte de les avoir observés par la lucarne.

– Depuis mon évasion, je n'ai jamais cessé d'être suivi par des espions. Je ne voulais pas qu'ils sachent où je me rendais et j'ai préféré passer par les toits.

– Soit !

Tandis qu'il achève de s'habiller, Carlo jette un regard suspicieux vers la jeune femme qui sourit à son ancien amant.

– Il faut absolument que vous alliez prévenir Zorzi, poursuit celui-ci.

– En vous laissant seul avec Donatella ?

– Pourquoi pas ? demande Pietro Da Ponte en souriant, elle est toujours mon élève. Elle a encore besoin de moi pour se faire passer pour une marquise. En tout cas, ce n'est pas en suivant les conseils d'un comédien qu'elle y parviendra.

– Je suis tout aussi capable que vous d'en faire une aristocrate. Après tout, il ne s'agit que d'un rôle à apprendre par cœur, comme au théâtre.

Donatella Maestran vient de s'asseoir en silence dans un fauteuil. Le sourire aux lèvres, qui fait briller ses dents blanches dans la pénombre de la pièce, elle s'amuse de cet échange aigre-doux entre deux hommes qui se disputent ses faveurs.

– Un rôle à apprendre ? répète Pietro. Mais cette pièce-là ne se joue pas sur les planches ! Avez-vous pensé par exemple à commander les portraits à un peintre ?

– Quels portraits ?

– Ses portraits de famille, bien sûr ! Toute marquise se doit d'avoir les portraits de ses ancêtres, des hommes et des femmes issus d'une très ancienne noblesse, et dont elle devra connaître l'histoire par cœur. Pour donner l'illusion du réel, le peintre s'inspirera des traits de Donatella afin de créer des ancêtres imaginaires à son image.

– Bien, reconnaît Carlo de mauvaise grâce, s'il le faut, je ferai venir un portraitiste...

– Et le médecin ?

– Quoi encore ? Quel médecin ?

– Eh bien, le médecin qui saura recoudre son hymen.

Devant les regards stupéfaits de Carlo et Donatella réunis, Pietro savoure sa victoire. Il fait quelques pas dans la pièce et poursuit d'un ton docte :

– Je connais un médecin andalou qui est sans doute le seul au monde à effectuer ce genre d'opération. En prélevant les organes d'un cochon, il a fait des miracles sur plusieurs jeunes filles que je lui ai présentées. Après avoir recousu leurs tissus, le sang des jeunes mariées s'est écoulé dès leur nuit de noces. À l'heure où je vous parle, leurs maris sont encore persuadés d'avoir défloré une vierge.

– Bien, bien... répète Carlo en reconnaissant sa défaite. Je vais chercher Zorzi.

Moins d'une heure plus tard, le chef de la chancellerie criminelle entre seul dans l'appartement où l'attendent Pietro Da Ponte et Donatella Maestran. Puis, comme s'il était chez lui, il saisit une carafe de vin posée sur la table, se verse un verre à ras bord avant d'interpeller son ami d'une voix forte :

– Une nouvelle victime sera empoisonnée bientôt...

Après avoir pris le temps de savourer une première gorgée de vin, il poursuit sur un ton posé :

– Et c'est pour t'accuser de ce nouveau meurtre que les Milices de la Foi t'ont forcé à t'évader.

– Cette fois, je dois m'enfuir loin de Venise.

– Non, au contraire, tu vas rester en ville. Pour commencer, tu vas m'accompagner cette nuit à la fête que le comte d'Arviello donne chez lui.

– Tu crois qu'il s'agit de l'endroit idéal pour un prisonnier en fuite ?

– Oui, à condition que nul ne te reconnaisse sous ton déguisement de vieil aristocrate.

Puis, en vidant son verre d'un trait, Zorzi se dirige vers la porte avant de lancer :

– Suivez-moi !

– Je viens aussi ? demande Donatella.

– Bien sûr ! Si tu étais vénitienne, tu saurais que le comte d'Arviello donne dans son palais des fêtes somptueuses. Tu y seras courtisée par les hommes les plus riches d'Europe. C'est le moment ou jamais de faire tes preuves.

Peu après, tous trois marchent côte à côte vers le campo Santo Stefano. Autour d'eux, le vent fouette les façades des palais en répandant une chaleur humide, chargée d'embruns. Les éclairs, comme de lointains feux d'artifice, sont pour chaque Vénitien autant de signaux annonciateurs de la grande fête qui célèbre la fin de la sécheresse. Car nul ne doute désormais que la pluie qui tombe sur la *terraferma* sera bientôt là. Les ramées bruissent dans la cour des palais, les drapés des *altane* claquent sur leurs armatures et les robes de soirée volettent autour des élégantes qui se rendent dans les palais en fête. L'orage est aux portes de Venise, prêt à faire son entrée. Son public l'attend et plus rien ne le retient. Dans les rues et sur les campi, le pas

des Vénitiens a perdu de sa nonchalance tandis que leurs regards ne cessent de scruter le ciel. Dans ce pays sans sources, où seule la pluie alimente les puits, les citernes sont grandes ouvertes, comme autant de bouches béantes dans l'attente de l'averse, tandis que des bassines, des bols, des casseroles, encombrent le sol des *altane*, des balcons et des cours intérieures. Mais déjà, le vent qui tourne au sud pousse la lagune dans la ville et une eau bourbeuse s'infiltre dans les canaux où flottent çà et là des îlots de mousse sèche qui se détachent de la façade des palais.

Il est près de minuit quand Zorzi pousse la porte d'une entrée secondaire du théâtre San Samuele.

– Que faisons-nous là ? demande Pietro en le suivant dans un couloir sombre qui conduit vers les coulisses.

– Carlo nous attend à l'intérieur, répond l'enquêteur en se dirigeant vers une loge où tremble la lueur ambrée des chandeliers.

Lorsqu'il entre dans la pièce, Zorzi retrouve son adjoint en compagnie de la maquilleuse et de la costumière de sa troupe. C'est à elles que s'adresse l'enquêteur en leur désignant Pietro et Donatella.

– Nous n'avons pas beaucoup de temps : celui-ci doit être costumé et grimé en vieil homme, celle-là doit passer pour une marquise.

Pendant que les deux femmes s'affairent autour de Pietro Da Ponte et de sa protégée, le chef de la chancellerie s'approche de son adjoint :

– J'ai une nouvelle *confidente*, c'est une servante dont nul ne se méfie, une esclave plutôt, qui parle à peine notre langue et accepte les pires besognes domestiques, comme curer les latrines des palais et...

– Laisse-moi deviner, l'interrompt Carlo, elle est entrée au service du sénateur Massaro, n'est-ce pas ?

– Comment le sais-tu ?

– Je n'ai jamais rien inventé dans mes comédies : les puissants sont toujours trahis par leurs domestiques, et il y a longtemps que tu soupçonnes le sénateur.

– Elle a entendu dire qu'un banquier allait être empoisonné.

– Son nom ?

– Alvisè Longhi. Je le connais de vue. Quand je suis allé chez lui pour le prévenir, il venait de partir à la réception du comte d'Arviello. Voilà pourquoi nous nous y rendons dès cette nuit.

– La présence de Da Ponte est nécessaire ?

– Oui, il est plus que jamais en danger et je ne veux pas le lâcher d'une semelle... Et puis il fera un vieux père très crédible pour notre jeune marquise.

En cette année 1730, la renommée des fêtes données par le richissime comte Anselmo d'Arviello a depuis longtemps franchi les confins de la Vénétie. L'écho du faste de ses réceptions a retenti si loin en Italie que le seul nom de ce gentilhomme originaire du grand-duché de Milan alimente désormais des expressions courantes. Ainsi, *recevoir comme le comte d'Arviello* veut dire mener grand train, un *repas digne du comte d'Arviello* désigne un banquet royal, *manger à la table du comte d'Arviello* signifie avoir des connaissances haut placées, autant d'expressions si répandues que certains voyageurs fraîchement arrivés à Venise s'étonnent d'apprendre que le gentilhomme milanais existe vraiment, et que des marquis, des ducs, des princes, des monarques même, se pressent aujourd'hui comme hier dans son palais du campo San Geremia, au nord de la cité.

Pour l'occasion, ses invités prestigieux se mettent en grands frais de toilette tandis que leurs filles et leurs épouses, qui se rendent dans ce genre de réception pour se divertir autant que pour paraître, rivalisent d'élégance dans des robes inspirées de la dernière mode parisienne. Chaque nouvelle fête du comte d'Arviello donne ainsi le signal d'une surenchère, qui voit les patriciens dépenser des fortunes passant dans les mains des couturiers, des coiffeurs mais aussi des usuriers et des prêteurs sur gages.

Le peuple de Venise se presse lui aussi sur le campo San Geremia, averti de l'imminence de la réception par les allées et venues de cuisiniers, de pâtisseries et de musiciens aux portes du palais. Pour le seul plaisir des yeux, une centaine de pêcheurs, d'ouvriers et d'artisans guettent ainsi les invités qui paradedans des vêtements princiers. Mais la fantaisie n'est pas absente du faste de ces tenues, tant il est vrai que les réceptions vénitiennes dignes de ce nom font toujours une place de choix aux masques et aux déguisements, qui, suivant la date, anticipent ou prolongent la folie carnavalesque. Cette nuit-là, c'est un peuple vêtu de haillons, mais dénué de tout esprit de révolte, qui s'écarte de bonne grâce pour laisser passer les invités de marque, sans que les gardes du palais n'aient besoin de les escorter.

Zorzi traverse à son tour la foule qui a envahi le campo San Geremia avant de frapper à la porte du comte Anselmo d'Arviello. Après avoir décliné son nom et celui de son adjoint à l'un de ses domestiques, il nomme ses invités : le duc toscan Federico di Bellini et sa fille Donatella. Et si les portes s'ouvrent aussitôt devant lui, c'est moins en sa qualité de chef de la *quarantia* criminelle, ou en raison du prestige des deux personnes qui l'accompagnent, que grâce à sa réputation de poète érotique qui fait de lui un hôte particulièrement apprécié de la gent féminine.

Pendant qu'ils gravissent l'escalier qui mène au grand salon, les nouveaux convives voient déferler sur eux un torrent de lumière provenant de la pièce d'apparat, illuminée par une enfilade de lustres et plusieurs dizaines de chandeliers posés sur les tables ou portés par des domestiques qui escortent chaque nouvel invité. En arrivant sur le seuil du salon, tous les quatre ont l'impression de pénétrer à l'intérieur d'un Orient de légende. Si certains visages disparaissent derrière des masques ou sont simplement affublés d'une fausse moustache ou d'un faux nez, la plupart des convives se sont grimés en derviche, en sultan, en muphti ou en pirate barbaresque. Des turbans ou des bonnets pailletés sur la tête, ils dansent le menuet, la gavotte, la *furlana* et le rigaudon à la mode française, au son d'un orchestre composé d'un luth, de violes et de violons, de hautbois et d'un clavecin. En dépit des fenêtres ouvertes sur le campo San Geremia, un air chaud et humide pèse dans la pièce, où les éventails s'agitent devant les visages des femmes, tandis que les gouttes de sueur perlent sous les masques des hommes. Au milieu des éclats de rire et des accords de musique, des domestiques en livrée proposent des tasses de café froid et des verres de champagne sur des plateaux d'argent.

Malgré la foule des danseurs et le tourbillon de couleurs, de nombreux regards se tournent vers cette jeune femme à la beauté insolente, qui vient de faire son entrée au bras de son père dans une longue robe rouge. Tous ont remarqué sa taille mince et sa gorge opulente, sa parure étincelante, sa coiffure garnie de rubans et de fleurs, son maquillage délicat qui laisse deviner son teint rosé. La finesse de ses traits, mais surtout l'élégance avec laquelle elle se déplace à petits pas, en se gardant de soutenir le regard des hommes, tout en elle indique qu'elle est issue d'une haute noblesse et qu'elle a reçu une excellente éducation. Déjà, des murmures courent sur les lèvres des invités à propos de l'identité de cette mystérieuse inconnue. Les danseurs eux-mêmes ont marqué un temps d'arrêt dans leurs pas tandis que le claveciniste, distrait lui aussi, vient de rater un accord.

Pendant ce temps, la jeune femme et son père progressent sans hâte dans la foule, répondant par de petits signes de la tête aux révérences qui leur sont adressées.

Zorzi, qui marche quelques pas derrière Donatella et Pietro, glisse alors à l'oreille de son adjoint :

– Profitons de la fête. Quand j'aurai repéré Alvisè Longhi, j'essaierai de l'approcher pour l'avertir de la menace qui pèse sur lui.

Puis, alors que l'orchestre attaque les premières mesures d'un menuet, Carlo prend la main d'une danseuse déguisée en princesse indienne et lui propose d'être son cavalier. Zorzi, de son côté, couvre son visage d'un loup noir et s'approche de trois femmes qui viennent de s'attabler autour d'une bouteille de champagne.

Très vite, des rires étouffés saluent les premières improvisations rimées du chef de la chancellerie criminelle. Puis, à mesure que celui-ci poursuit sa cour poétique, de nouvelles femmes viennent faire cercle autour de lui. À la fin de chacun de ses poèmes ou de ses contes, elles rient désormais aux éclats, et, pour l'encourager à poursuivre, lui proposent des sujets sur lesquels il doit improviser.

Après un vif applaudissement qui salue la chute d'un nouveau conte libertin, une femme déguisée en esclave arabe, le ventre et les bras nus, interpelle Zorzi :

– Vous parlez très bien du désir, monsieur le masque, mais parlez-nous maintenant de l'amour.

– Très volontiers, madame, et pour cela, laissez-moi vous conter la mésaventure d'une jeune Vénitienne. La belle, qui attendait son galant, se pavanait devant son miroir en disant : « Je conçois que mon amant soit amoureux de moi, car, il faut l'avouer, je suis fort belle. » À ces mots, la partie la plus secrète de son corps se récria et lui dit : « Tu crois que c'est de ton museau qu'il est épris ? Eh bien, tu te trompes : car il l'est uniquement de ce petit endroit qui le rend heureux ! » La jeune femme, vexée de ce discours, répondit aussitôt : « Que me chantes-tu là ? Mon amant raffole de mes yeux, il me le répète à chacune de ses visites. Il m'a juré aussi qu'il aime ma longue chevelure, mes pieds délicats, ma voix douce et sensuelle, mon esprit et mes manières raffinées. » « Ah, tu crois cela ? ironisa cette petite voix qui provenait du haut de ses cuisses, eh bien, pour te prouver que tu te trompes, je vais t'abandonner, et quand ton amant arrivera, tu verras s'il fait plus de cas de toi que d'une vulgaire casserole. » En effet, lorsque le jeune homme arriva, ivre d'amour pour sa belle, et qu'après lui avoir ôté sa robe, il ne trouva plus le loisir de se rendre

parfaitement heureux, il tourna le dos à sa maîtresse et s'en alla furieux. Cette curieuse aventure prouve que, si belle que soit une femme, l'amour qu'elle saura inspirer à un homme ne vaudra pas grand-chose si elle n'a rien de plus à offrir.

Tandis que de timides protestations sont couvertes par les acclamations qui ponctuent ce récit, Zorzi attrape un verre de vin sur le plateau d'un domestique. Il le vide d'un trait avant d'en saisir un autre, lorsqu'une femme déguisée en sultane lui demande avec un accent espagnol :

– Monsieur le masque, parlez-nous maintenant des courtisanes.

Zorzi porte son verre à ses lèvres, et, après avoir choisi ses rimes, il renchérit :

– Voulez-vous donc savoir, quand celles-ci se pâment,

Pourquoi je n'entends pas rétribuer ces dames ?

– Mais oui, dites-nous cela...

– Car pourquoi devraient-elles y gagner plus que moi ?

Pourquoi devrais-je aussi leur offrir un ducat ?

Car il faut être deux pour danser cette danse

Et chacun de nous deux a reçu jouissance.

Si elles m'ont fait jouir, je frémis de l'audace

Qu'elles ont en disant être restées de glace

Alors que dans les rues et sur tous les campi

Les passants de Venise ont entendu leurs cris !

– Parlez-nous maintenant de la séduction, monsieur le masque ! lui intime une patricienne d'une quarantaine d'années, qui offre à Zorzi un verre de liqueur en se pressant contre lui.

– J'ai écouté la voix des bijoux, répond l'enquêteur en collant son oreille sur le collier de celle-ci. J'ai entendu le discours que tenaient les vêtements les plus élégants. Puis les poudres m'ont parlé, les fards et les parfums aussi. Tous m'ont dit la même chose : « Pourquoi croyez-vous donc que nous mettons ainsi en valeur le corps des femmes, si ce n'est pour que les hommes les dénudent ? » Écoutez à votre tour le murmure des parures, des rubans, des robes, des corsets, tous ne font dire qu'une chose à celles qui les portent : « Aimez-moi ! Mais aimez-moi donc ! »

Tout en parlant, Zorzi ne cesse de chercher des yeux l'homme qu'il est venu trouver dans le palais du comte d'Arviello. Mais tandis qu'il tourne la tête sur sa gauche, il croise le regard d'une jeune femme qui lui sourit en lui demandant :

– Parlez-nous de vous, monsieur le masque !

– Ah, soupire-t-il, je crois que si je n'écoutais que mes goûts, je deviendrais un nouveau Diogène...

– Comment ! Vous, Diogène ? Devenir si seul et si pauvre ?

– Oui, madame, poursuit Zorzi en feignant un air accablé, je me

laisserais pousser la barbe, je ne changerais jamais de chemise, ni de souliers, ni de bas, ni de culottes. Je mangerais tous mes plats dans la même assiette : bouillie, tripes, desserts, et je serais indifférent à tout. Un habit déchiré me plairait tout autant qu'un habit neuf, et je vivrais loin du monde. En vérité, je ne différerais de Diogène qu'en une seule chose...

Comme Zorzi s'est interrompu, et qu'il fait durer le silence, une voix dans la foule lui demande :

– Allons, monsieur le masque, dites-nous vite en quoi seriez-vous différent du philosophe ?

– Diogène passait le plus clair de son temps dans un tonneau, n'est-ce pas ? Quant à moi, je passerais le plus clair du mien... dans la grotte des femmes !

Et tandis qu'un nouvel éclat de rire salue la chute de son récit, Zorzi reconnaît la silhouette d'Alvise Longhi, qui passe près de lui en tenant une femme par la taille. Après avoir salué son auditoire et ôté son masque, le chef de la chancellerie criminelle rattrape celui-ci à la porte du salon de jeu.

– Signor Longhi ?
– Que voulez-vous ?
– Je suis le chef de la chancellerie criminelle. Je dois vous parler d'une affaire urgente.

– Si vous le permettez, nous verrons ça demain, car le plus urgent, en ce qui me concerne, est de jouer aux cartes avant de passer le reste de la nuit avec cette charmante personne.

Alvise Longhi, un homme d'une cinquantaine d'années au visage large et au cou épais, désigne à l'enquêteur une jeune femme déguisée en danseuse orientale, dont les voiles rouges qui enveloppent son corps en révèlent par transparence les courbes et les reliefs. Voyant que ses arguments ne portent pas, Zorzi demande alors à son interlocuteur qui s'installe déjà à une table de jeu :

– Venez-vous de réunir la somme de cent mille ducats ?

Très étonné, Alvise Longhi pose les cartes qu'il vient de recevoir. Puis il se tourne vers l'enquêteur.

– Comment le savez-vous ? Seuls mes plus proches collaborateurs étaient dans la confidence. Vous ont-ils parlé ?

– Non, ils n'y sont pour rien. Mais les précédentes victimes avaient retiré la même somme avant de rencontrer leur meurtrier.

– Quelles victimes ? Quel meurtrier ? De quoi parlez-vous ?

– Votre vie est en danger. Ne restons pas ici.

L'instant d'après, Alvise Longhi accompagne l'enquêteur vers un petit salon isolé, au second étage du palais. Comme Zorzi referme la porte derrière lui, un éclair illumine la pièce, aussitôt suivi du martèlement de la pluie. Par la fenêtre ouverte, les deux hommes entendent alors monter des cris de joie. Loin d'effrayer les Vénitiens réunis devant le palais, l'orage est le signe d'une nouvelle réjouissance. Les hommes et les femmes présents sur le campo San Geremia accueillent l'averse les bras ouverts et le visage tourné vers le ciel, bien décidés à ne pas perdre une seule goutte de la manne céleste. Certains ont déjà ôté leur chemise tandis que les femmes laissent l'eau tremper leur robe afin qu'elle emporte la poussière et le sel déposés au fil des semaines par les embruns. La place, cette nuit-là, devient le théâtre d'une fête qui n'a rien à envier à celle qui se déroule dans les salons du comte d'Arviello, d'où s'échappent les notes de l'orchestre qui se mêlent au grondement du tonnerre. Ces hommes et ces femmes qui demeurent sous la pluie improvisent alors les pas

d'une danse sensuelle, avant de s'éloigner deux par deux pour apaiser un désir charnel né de la vue de leurs corps mis à nu par les trombes d'eau.

Zorzi ferme la fenêtre et se tourne vers le banquier qui vient de se laisser tomber sur un divan, accablé de chaleur et encore essoufflé d'avoir monté un étage. Tandis que de nouveaux éclairs ne cessent d'illuminer la pièce, l'enquêteur lui demande :

- Un homme doit-il vous retrouver chez vous ?
- Bien sûr, je fixe chaque jour de nombreux rendez-vous d'affaires et...

- Je parle d'une rencontre qui serait liée à cette fameuse somme de cent mille ducats.

Le banquier hésite un instant à livrer cette information, puis il se décide à parler.

- Demain soir, vers neuf heures, deux hommes doivent m'apporter dans mon bureau des documents de première importance.

- De qui s'agit-il ?

- Je ne connais pas leurs noms. L'un des membres du Consiglio Maggiore m'a seulement prévenu qu'il enverra demain deux secrétaires à mon adresse.

- Très bien. Faites-moi confiance : voilà ce que nous allons faire...

Une heure plus tard, Zorzi retrouve dans le grand salon son ami Pietro Da Ponte, qui demeure assis à une table, face aux danseurs. Après les dernières mesures d'un menuet, ils sont rejoints par un homme d'une quarantaine d'années, aux joues rondes et rouges, qui porte de nombreuses bagues aux doigts et arbore une rangée de médailles épinglées sur sa veste. Zorzi reconnaît aussitôt le nouvel ambassadeur de France qu'il a rencontré lorsque celui-ci est venu présenter ses hommages au doge. Après s'être incliné devant Pietro, le diplomate se présente à celui qu'il prend pour le père de la jeune marquise qui vient de lui accorder une danse.

- Amelot François Ambroise de la Chartenay, ambassadeur de France à Venise.

Pietro, qui vient de se relever de sa chaise avec toute la noblesse que lui impose son rôle de vieux duc toscan, laisse le soin à Zorzi de l'introduire à l'ambassadeur.

- Excellence, vous avez l'honneur de vous adresser au duc Federico di Bellini. Hier encore ce gentilhomme était l'un des sujets les plus en vue de la cour florentine de Gastone Medici ; il possédait des domaines immenses, gérés par plus de cent métayers, autant de biens qui viennent de lui être confisqués par le monarque toscan à la suite

d'une dénonciation calomnieuse. Réfugié pour un temps à Venise, le duc di Bellini compte bientôt embarquer pour les Amériques.

L'ambassadeur, qui a écouté attentivement l'intervention du chef de la chancellerie criminelle, fait de nouveau une révérence appuyée avant de demander :

– Monsieur le marquis, puis-je solliciter une faveur ?

– Je vous écoute, Excellence.

– Me permettriez-vous de donner le bras à votre fille afin de m'entretenir avec elle dans l'un des salons du palais ?

– Sachez, Excellence, que ma fille sera honorée de converser avec un homme de votre qualité. Je vous prie simplement de ne pas vous formaliser de sa timidité. La jeune marquise Donatella di Bellini est peu habituée à sortir dans le monde, et elle a rarement eu l'occasion de se retrouver seule avec un homme.

– Soyez rassuré, monsieur le marquis. Dès le premier regard que j'ai posé sur elle, j'ai saisi que la réserve de votre fille était le signe d'une excellente éducation.

Sur ces mots, Amelot de la Chartenay offre son bras à Donatella, qui baisse le regard avant d'accompagner l'ambassadeur vers un petit salon.

Au même instant, une invitée déguisée en sultane, qui faisait partie un peu plus tôt du cercle réuni autour de Zorzi, s'approche de l'enquêteur. Avec un accent espagnol prononcé, elle lui dit sur le ton du reproche :

– Vous nous avez mis l'eau à la bouche en nous parlant de l'amour, du désir, des femmes, et puis vous vous êtes envolé...

– Pour me faire pardonner, chère madame, je suis désormais tout à vous. De quoi voudriez-vous m'entendre parler ?

– Puisque je suis étrangère, parlez-moi donc de Venise.

– Sachez, madame, que la république de Venise s'est maintenue plus longtemps que toutes celles de l'Antiquité. La république de Sparte, par exemple, ne dura que sept cents ans, celles d'Athènes, de Thèbes et de Rhodes perdirent à de nombreuses reprises leur liberté, celle de Corinthe fut éphémère, tandis que la république de Rome, la plus illustre, ne s'est maintenue que cinq cents ans.

– Quel est donc le secret des Vénitiens ?

– Le voici : personne n'entend rien à la complexité de leurs institutions ! Et si nul à ce jour n'a encore réussi à renverser ce gouvernement, c'est qu'on ne saurait par où commencer pour faire tomber un tel édifice.

– Vous vous moquez, monsieur...

– Pas du tout, madame, jugez par vous-même de l'ennui de ses institutions qui exigent qu'un conseil de deux mille sept cent quarante-

six membres en élise trente, dont neuf demeurent en lice, qui à leur tour en retiennent quarante, dont les plus distingués, au nombre de douze, en élisent vingt-cinq, qui après un nouveau vote ne restent que neuf, lesquels se mettent d'accord sur quarante-cinq noms, dont onze exactement nomment les quarante et un qui, dans une salle fermée, et avec au moins vingt-cinq voix, élisent le doge qui cède en réalité son pouvoir aux deux membres qui président au Conseil des Dix, et qui dictent en secret les votes de l'assemblée de deux mille sept cent quarante-six membres dont je vous parlais à l'instant. Mais je m'arrête là car je risque de vous endormir avec un tel discours et, voyez-vous, je souhaiterais plutôt vous tenir éveillée pour un certain projet que j'ai en tête...

– Comme il vous plaira, monsieur.

– Dans ce cas, si vous voulez bien me suivre vers chez moi, nous parlerons de tout autre chose en chemin...

La nuit touche à sa fin. Plusieurs invités ont déjà quitté le palais du comte d'Arviello quand l'ambassadeur de France se présente à nouveau devant Pietro Da Ponte.

– Permettez, monsieur le marquis, que je vous rende votre fille. Il s'agit d'une jeune personne tout à fait exquise. Puisque je ne peux me résoudre à la quitter sans espoir de la revoir, laissez-moi vous inviter tous les deux dans ma loge afin d'assister à la première représentation du *Sénateur dupe de lui-même* qui se tiendra demain soir au théâtre San Samuele. Comme vous le savez sans doute, tout Venise attend avec impatience cette nouvelle comédie de Goldoni.

– Je me méfie cependant des pièces de cet auteur. On y voit souvent le peuple prendre le pas sur la noblesse.

– Je vous l'accorde, répond l'ambassadeur dans un éclat de rire, mais fort heureusement, tout ceci n'est que du théâtre ! Si l'on s'amuse autant de telles situations, c'est qu'elles sont justement irréalistes. Vous n'imaginez tout de même pas le peuple capable de renverser l'aristocratie, à Venise ou à Paris !

– Espérons-le. En attendant, j'accepte votre invi...

Avant même qu'il achève sa phrase, Donatella heurte discrètement le pied de Pietro qui se reprend aussitôt :

– Je vous disais, Excellence, que si j'accepte volontiers votre invitation, sachez que je ne permets pas à ma fille de se rendre dans les théâtres. Ce n'est pas un lieu qui convient à une jeune marquise. Elle a un rang à tenir, vous comprenez.

– Dans ce cas, si vous le voulez bien, j'aurai le plaisir de vous recevoir seul dans ma loge demain soir.

Il est plus de neuf heures quand une foule compacte s'engouffre à l'intérieur du théâtre San Samuele pour assister à la première représentation du *Sénateur dupe de lui-même*. Les hommes et les femmes du peuple se pressent vers le parterre avant de prendre place sur des bancs de bois, tout près d'un conduit situé entre la scène et les premiers spectateurs, où les femmes viennent parfois s'accroupir pour se soulager. À l'odeur exhalée par ce passage étroit se mêlent les émanations âcres des deux bougies de suif, posées au bord de la scène, qui sont la seule source fixe de lumière avant le lever du rideau. Sur les ailes du théâtre, sur quatre étages, une dizaine de porteurs de lanternes accompagnent les patriciens vers leur loge ; car si riches et pauvres se côtoient dans les quartiers de Venise, ils ne se mélangent pas au théâtre.

Sur la scène, dans son costume de M. Leonardo, Carlo entrouvre discrètement le rideau rouge afin d'observer la salle. Il voit le théâtre se remplir tandis que des marchands passent entre les rangées de spectateurs pour vendre des beignets, des fruits ou des graines de potiron salées. Donatella le rejoint en silence. Le comédien, qui a deviné la présence de la jeune femme dans son dos, se retourne vers elle. Celle-ci vient tout juste de se grimer et de se travestir en laideron. Ses reins, rembourrés par un coussin fixé sous une robe de soirée, forment une croupe proéminente, tandis que sous ses cheveux huilés, un visage couvert de petits boutons est agrémenté de boucles d'oreilles incrustées de pierres précieuses.

De l'autre côté du rideau, dans l'une des loges les plus luxueuses du théâtre San Samuele, l'ambassadeur de France reçoit à bras ouverts Pietro Da Ponte, toujours grisé en vieil aristocrate toscan.

– Monsieur le duc, donnez-moi vite des nouvelles de votre fille. Jusqu'au dernier moment, j'ai espéré la voir ce soir à vos côtés. Je vais même vous faire une confidence : depuis que je l'ai rencontrée la nuit dernière, elle occupe toutes mes pensées. Que fait-elle en ce moment ? Dites-le-moi vite...

– Ma fille a l'habitude de se coucher tôt. À l'heure qu'il est, elle se trouve dans son lit, feuilletant quelques pages d'un roman français avant de souffler sagement sa chandelle.

– Oh, le charmant tableau que vous me peignez là, monsieur le duc ! Mais voici déjà les trois coups...

Dès les premières scènes du *Sénateur dupe de lui-même*, le public s'égayé des facéties de Gradelino. Virevoltant, grimaçant et sans cesse en mouvement, le valet imprime à la pièce un rythme soutenu. Il esquive avec souplesse les coups de bâton du sénateur Tognolo et chacune de ses cabrioles est suivie par des éclats de rire. Son maître, colérique et soupçonneux, est très vite pris à partie par les spectateurs qui ont l'habitude de manifester leurs émotions en interpellant directement les comédiens. Mais c'est l'apparition de Graziosa qui déchaîne l'hilarité générale. Lorsqu'elle entre en scène, elle réjouit le public par son physique disgracieux et ses gestes vulgaires, éternuant avec une force peu commune avant de se moucher dans la manche de sa robe, et d'essuyer celle-ci sur un divan.

Dans sa loge, l'ambassadeur de France applaudit à chacune des grossièretés de la comédienne. Le rire sonore du diplomate résonne dans la salle. Les mains posées sur son ventre rebondi, et sans reconnaître un seul instant les traits de celle qui occupe ses pensées, il prend son invité à témoin :

– Quel laideron ! Où donc ont-ils trouvé une pareille bonne femme ?

Tandis que le duc di Bellini, tout à fait maître de lui-même, acquiesce à l'intervention de son hôte, l'ambassadeur ajoute :

– Quelle plaisante comédie ! Il est regrettable que votre fille ne soit pas là pour en profiter. Je suis certain qu'elle aurait apprécié ce spectacle.

Après ces mots, le diplomate français se concentre de nouveau sur l'intrigue de la pièce. Au début du troisième acte, Leonardo, encore persuadé que le sénateur consent à lui accorder la main de sa fille Caterina, vient d'être convoqué par celui-ci, qui l'interpelle dès son entrée en scène :

– Entrez vite, monsieur Leonardo, je dois vous parler au plus tôt. La situation se complique.

– Est-il question de mon mariage, Excellence ?

– Oui, et autant vous le dire tout de suite : le père refuse de vous accorder la main de sa fille.

– Le père ? Mais vous m'aviez pourtant dit que...

– Oui, dès que j'ai su que vous étiez amoureux, je me suis mis en état de favoriser votre mariage, mais c'était mal connaître ce gros nigaud de banquier, qui s'oppose à une telle union !

– Mais que vient faire le ban...

Le public s'amuse de voir le sénateur marcher de long en large en

gesticulant pour manifester sa mauvaise humeur, sans prêter attention à son secrétaire qui le poursuit afin d'éclaircir la situation.

– Voyez-vous, monsieur Leonardo, je ne soupçonnais pas à quel point ce banquier était orgueilleux. Il n'a cessé de mettre l'accent sur votre absence de noblesse et de fortune, sans penser un seul instant au bonheur que vous auriez à être réunis, vous et votre fiancée.

– Mais que vient donc faire le banquier...

– Oui, je devine ce que vous vous dites, ce n'est qu'un vulgaire banquier et il se prend pour le doge en personne.

Le public applaudit au jeu virevoltant de Leonardo, qui tente de capter l'attention du père de la jeune femme qu'il souhaite épouser. Pour cela, les deux hommes se livrent à un ballet étourdissant qui fait tourner la tête des spectateurs. Tout à coup, las de poursuivre le sénateur à travers la scène, son secrétaire s'arme de courage et se dresse devant lui en haussant le ton :

– Mais que vient donc faire le banquier dans cette histoire ?

Le public s'amuse de la surprise du sénateur, qui marque un temps d'arrêt. Puis la foule se tait en attendant sa réplique. Le comédien joue alors de ce silence, en le prolongeant au moment même où le quiproquo sur l'identité de la fiancée de Leonardo risque d'être dévoilé. Puis il finit par répondre :

– Eh bien, comme vous y allez, monsieur mon secrétaire, cet homme a tout de même son mot à dire !

– Ah, j'ignorais cet usage à Venise. Les banquiers doivent donc approuver les mariages ?

– Mais il s'agit tout de même du père !

– Mais du père de qui ?

– Du père de sa fille, voyons !

– Quelle fille ?

– Mais la fille de son père ! Avez-vous perdu l'esprit, monsieur Leonardo ?

– J'ai toute ma tête, Excellence, mais je vous prie cependant de m'éclairer.

– Eh bien, c'est ma foi fort clair ! Le banquier est le père de Mlle Graziosa, la jeune femme que vous rêvez d'épouser.

– Quoi !... Moi ?... Me marier avec Mlle Graziosa ? Mais...

– Comment, vous ne voulez plus vous marier ?

– Si, bien sûr, c'est mon vœu le plus cher...

– À la bonne heure !

Et c'est très lentement que Carlo prononce la réplique suivante, afin de permettre à la comédienne d'intervenir à temps :

– Mais... je souhaite en vérité épouser...

Pandolfina, qui épiait la conversation derrière la porte, fait alors

irruption dans la pièce pour interrompre M. Leonardo avant qu'il n'ait le temps d'achever sa phrase.

– Excellence, Mlle Graziosa est là, elle affirme que vous l'avez fait mander.

– Oui, qu'elle entre ! *À part* : Espérons qu'elle ait l'esprit plus clair que mon secrétaire !

La deuxième apparition de Graziosa amuse toujours autant le public. Ses nouvelles grimaces et ses postures grotesques déclenchent des éclats de rire qui déferlent des loges au parterre. Pendant ce temps, la femme de chambre prend le secrétaire à part :

– Ne compromettez pas toute l'affaire : pour ne pas se trahir, votre fiancée a fait croire à son père que vous souhaitiez épouser Mlle Graziosa.

– Mais si le sénateur apprend la vérité, il en appellera aux inquisiteurs d'État ! Je serai envoyé au cachot ! Il faut tout lui avouer pendant qu'il est encore temps.

– Si vous faites cela, Mlle Caterina pensera que vous ne tenez pas à elle. Si vous l'aimez autant que vous le prétendez, taisez-vous et donnez raison à son père en tout point !

Le sénateur frappe alors le sol à l'aide de son bâton pour faire taire tout le monde.

– Allons ! Monsieur Leonardo, répondez-moi : voulez-vous oui ou non épouser Mlle Graziosa ?

– C'est-à-dire que...

Gradelino, pour combler le silence, répond à la place du secrétaire :

– Oh oui, oh oui, il le souhaite !

Le sénateur lève alors son bâton vers son valet.

– La peste soit des domestiques ! Vas-tu te taire ?

Puis, s'adressant à son secrétaire :

– J'exige une réponse : voulez-vous épouser cette jeune femme ?

M. Leonardo tourne son regard vers Graziosa, qui lui sourit bêtement tout en se grattant sous les bras. Comme il esquisse une grimace de dégoût, il aperçoit les deux domestiques qui font de grands signes d'acquiescement à son adresse et l'exhortent à dire oui au sénateur.

– Eh bien...

– Finissez, monsieur...

– Oui... je souhaite l'épouser.

Le sénateur lève les bras au ciel en signe de victoire.

– Parfait, alors prenez cette bourse, elle contient vingt ducats. Considérez cette somme comme votre dot.

– C'est trop, Excellence, je ne mérite pas une telle générosité de votre part.

– Allons, taisez-vous et écoutez-moi. Dès demain matin, vous vous

rendrez à la chapelle des Cornari, près de San Tomà, où un notaire et un abbé vous attendront avec deux témoins. Ensuite, vous irez consommer le mariage où bon vous semblera. Ainsi, ce qui est fait ne pourra être défait. À *part* : Et ce gros lourdaud de banquier devra en prendre son parti ! Voilà une bonne leçon pour cet arrogant !

Leonardo hésite à prendre l'argent. Il avance le bras vers la bourse que lui tend le sénateur mais, au dernier moment, il retient son geste. Le public l'interpelle depuis le parterre et l'encourage à accepter ce présent. Carlo s'amuse de ce jeu avec la salle. Il le prolonge à son gré avant de poursuivre :

- Je redoute encore le père de la future mariée.
- Moquez-vous de ce nigaud !
- Mais il connaîtra bientôt la vérité...
- Quand il l'apprendra, il sera trop tard !
- Et s'il me fait arrêter ?
- Eh bien, fuyez à Milan ou en France ! L'argent que je vous donne vous permettra de vous établir où vous voudrez avec votre femme. Je devrai alors me passer des services d'un secrétaire fidèle, mais je me console en imaginant la tête de ce gros malotru de banquier quand il s'apercevra que sa fille a épousé un homme sans dot ni noblesse. Ah, quelle belle vengeance ! Je paierais cher pour être là quand il apprendra la nouvelle.

Au même moment, Zorzi marche seul vers le campo San Paternian. Arrivé à la hauteur des premiers palais, il ralentit l'allure et lève les yeux vers la façade de la demeure d'Alvise Longhi. Au second étage, il repère la lueur d'un chandelier derrière les fenêtres en ogive de son bureau. Il se dissimule alors dans l'ombre d'une ruelle étroite qui débouche sur un canal, d'où il peut observer sans être vu tous ceux qui pénètrent sur le campo.

Son attention est tout d'abord retenue par des hommes et des femmes qui puisent dans l'unique citerne de la place cette eau qui leur a fait défaut durant des mois. Autour d'eux, sous de rares lanternes publiques, le sol luit encore de la dernière averse. Depuis la veille, une succession de grains orageux n'a cessé d'assaillir la ville. Le ciel, éclairé par les lointains éclats de la foudre qui s'abat sur la *terraferma*, demeure menaçant. Les Vénitiens, après avoir fêté le premier orage et éprouvé sur leur peau la caresse de ses eaux, se protègent désormais d'une pluie froide, qui fouette la cité au gré de rafales anarchiques. Plus tôt dans l'après-midi, les sénateurs ont dû interrompre leurs consultations sur la Piazzetta en raison d'une ondée qui s'est abattue sur eux. Soucieux de préserver leur dignité, ils se sont dirigés sans hâte vers le palais des Doges, sans paraître fuir devant les éléments.

À son poste, Zorzi continue d'épier la porte d'entrée du palais d'Alvise Longhi, où deux hommes doivent se présenter d'ici peu. De sa position, les sens en éveil, il repère maintenant le murmure d'une conversation. Il tourne le regard et distingue derrière une fenêtre ouverte le profil d'une dentellière, le dos incliné sur son ouvrage, qui s'adresse à une jeune fileuse. Au même moment, il perçoit le son grinçant d'une viole accompagnant les voix éraillées de fêtards, suivi l'instant d'après par une bordée d'injures échangées derrière lui entre deux gondoliers qui se disputent la priorité sur le canal.

L'enquêteur, qui s'est laissé distraire un instant par la rumeur de Venise, aperçoit soudain deux silhouettes sombres, comme sorties de nulle part, qui se glissent derrière la porte de la demeure d'Alvise Longhi. Peu après, Zorzi distingue des ombres en mouvement derrière

la fenêtre du bureau du banquier. Puis, peu à peu, la lueur des chandelles se fige et la pièce retrouve son calme. Ce n'est qu'un quart d'heure plus tard que les deux hommes ressortent seuls du palais avant d'en refermer les portes derrière eux. L'enquêteur abandonne aussitôt sa position pour les suivre. Sur leurs gardes, ceux-ci devinent sa présence. Après avoir pressé l'allure, ils se mettent à courir. À vingt pas derrière eux, l'enquêteur les voit bousculer un porteur de lanterne avant de prendre la direction du campo San Luca.

La course à pied n'est pas le fort de Zorzi qui sent un feu brûler sa gorge et sa poitrine. Très vite, il perd du terrain sur les deux hommes, et lorsqu'il débouche sur le campo San Luca, il est déjà hors d'haleine. Les pulsations de son cœur martèlent sa poitrine et cognent dans son cou. Au moment même où les deux silhouettes passent sous une lanterne, l'enquêteur renonce à les poursuivre. Il rassemble ses forces et lance d'une voix qui résonne dans la nuit :

– Vous fuyez devant un homme seul ! Comment pouvez-vous tomber si bas ?

Cette dernière phrase, celle-là même qui lui avait été crachée au visage par le chef des Milices de la Foi dans la taverne de la fundamenta Contarini, vient de faire mouche. Aussitôt, l'un des deux hommes ralentit le pas. Il jette un regard derrière lui, hésite à s'arrêter. Mais cet instant d'incertitude a suffi à Zorzi pour reconnaître les traits de Girolamo Malarin, au moment même où l'homme qui l'escorte le saisit par le bras pour l'entraîner à sa suite.

L'enquêteur revient sur ses pas. Il se présente au palais d'Alvise Longhi et se fait accompagner par son domestique à la porte de son bureau. Il frappe, et sans s'étonner de ne recevoir aucune réponse, il entre seul. Aussitôt après, il découvre le corps du banquier étendu sur le sol.

– Tout va bien ? demande-t-il en s'approchant de lui.

– Ah, c'est vous ! Je n'ai pas bougé de peur qu'ils reviennent.

– Tout s'est passé comme prévu ?

– Oui. Les deux hommes se sont présentés comme des attachés du palais des Doges. Après être entrés dans mon bureau, ils m'ont remis plusieurs documents que j'ai lus devant eux avant de les signer. Une fois notre affaire conclue, l'un d'eux a sorti de son sac une bouteille de vin de Scopolio pour fêter notre accord. J'ai demandé à mon valet de monter trois verres, mais à peine était-il entré dans la pièce que l'un des deux hommes s'est levé pour lui ôter le plateau des mains avant de servir lui-même le vin. Pendant ce temps, le second m'a présenté un nouveau document dont je devais prendre connaissance.

– C'est à cet instant que son complice a dû verser la belladone dans votre verre...

– Sans doute...

– Vous l'avez tout de même bu ?

– Je n'avais pas le choix. Après ce que vous m'aviez raconté l'autre nuit, je savais que si je n'avalais pas ce poison, ils tenteraient de m'assassiner d'une manière ou d'une autre...

– Que s'est-il passé ensuite ?

– Ils ont vidé leur verre et ont guetté ma réaction. J'ai suivi vos instructions à la lettre : après quelques instants, j'ai fait semblant d'avoir un malaise avant de m'écrouler sur le sol. Les deux hommes m'ont regardé agoniser sans bouger ni s'adresser la parole. C'est seulement lorsque j'ai fait mine de m'étouffer qu'ils sont repartis en récupérant leurs documents.

La représentation touche à sa fin. Les hommes et les femmes qui occupent le parterre du théâtre San Samuele ne cessent d'encourager les valets à se jouer de leur maître. Ils applaudissent chacune des facéties de Gradelino ou de Pandolfina, ainsi que leurs esquives lorsqu'ils parent les coups de bâton du sénateur. La chaleur qui règne dans le théâtre est de plus en plus lourde. Mais pris par l'intrigue, le public ne semble pas en souffrir, comme il ne paraît pas gêné non plus de respirer l'air chargé d'une odeur d'urine, de suif et de tabac à chiquer.

Lorsque s'ouvre la dernière scène du troisième acte, le sénateur Tognolo est encore persuadé que M. Leonardo est parti épouser la fille de son banquier. À cet instant, il donne l'ordre à Pandolfina de faire venir sa fille pour lui annoncer le mariage de son secrétaire avec Mlle Graziosa. Mais sa domestique, qui connaît la vérité, tente de dissimuler l'absence à la maison de Mlle Caterina.

– C'est que votre fille dort encore, Excellence.

– Eh bien, réveillez-la !

Pandolfina fait mine de s'exécuter. L'instant d'après, elle revient sur scène.

– Mlle votre fille est enfin éveillée, mais elle ne pourra en aucun cas sortir de sa chambre.

– Et pourquoi donc ?

– Parce que... sa robe est déchirée.

– Qu'elle en mette une autre !

– C'est impossible.

– Et pourquoi, s'il vous plaît ?

– Elles sont toutes chez la lavandière.

– Dans ce cas, courez les chercher !

En sortant, Pandolfina croise Gradelino qui entre pour annoncer une visite.

– Votre Excellence, voici l'abbé Ciari qui demande à vous parler.

– Qu'il entre ! J'ai hâte d'entendre son rapport.

L'abbé paraît avec un grand sourire.

– Toutes mes félicitations, Excellence, c'est un grand jour pour vous. Mais pourquoi donc n'étiez-vous pas présent à la noce ?

– Un sénateur a d'autres choses à faire que d'assister au mariage

d'un secrétaire qui n'a pas le moindre quartier de noblesse.

– Mais la jeune mariée toutefois ne vous est pas inconnue... Voilà pourquoi je me permets de vous féliciter.

Le sénateur, à part.

– Le brave homme, il a reconnu la fille du banquier et il me flatte d'avoir joué un si bon tour à son nigaud de père. *Puis haut* : À propos, le mariage a-t-il été consommé ?

– Oh pour ça oui, Excellence, consommé dans l'heure qui a suivi la noce.

Le sénateur exulte en se frottant les mains.

– Conte-moi cela, l'abbé !

– Les deux tourtereaux étaient si amoureux l'un de l'autre qu'ils se sont précipités dans la cabine d'une gondole dès la sortie de l'église. Ils ont tiré les rideaux et tout Venise a pu voir l'embarcation qui tanguait et roulait d'un bord sur l'autre.

– Oh, comme je ris ! Me voilà bien vengé de l'arrogance de ce butor de banquier !

– Figurez-vous que le batelier avait même du mal à maintenir sa gondole à flot et qu'il a bien failli chavirer pour de bon. Ah, un bien joli couple que nous avons uni !

– *Joli*, dites-vous ? N'exagérons rien, la fille n'est pas ce qu'on appelle une beauté !

– Que dites-vous, Excellence ? La mariée était tout à fait charmante au contraire.

– Vos yeux vous auront abusé, l'abbé.

– Je vous assure que non, son visage était épanoui, ses traits fins, ses manières raffinées...

Le sénateur, à part.

– Ce pauvre abbé n'y voit plus clair. *Puis haut* : En tout cas, je suis bien aise que tout Venise se gausse déjà d'un banquier qui s'est permis de manquer de respect à un sénateur. Pour parfaire ma vengeance, il ne me reste plus qu'à me trouver aux premières loges lorsqu'il apprendra la vérité.

Gradelino intervient.

– Voilà justement votre banquier qui vient réclamer l'argent que vous lui devez.

– Qu'il entre vite !

Le sénateur Tognolo accueille son hôte avec un sourire narquois. Puis, sans cesser de ricaner, il tourne autour de lui tandis que celui-ci demeure immobile au milieu de la scène.

– Ainsi, monsieur le banquier, vous venez requérir la somme que vous m'avez prêtée ?

– C'est bien mon intention.

– Nous verrons ça dans un instant, mais dites-moi plutôt comment

se porte votre fille.

– Fort bien. Vous êtes bien aimable de vous en préoccuper. Elle m’accompagne d’ailleurs dans mes visites du jour. À l’heure où je vous parle, elle patiente dans l’antichambre de votre palais.

Le sénateur, stupéfait, se met alors à courir en tous sens. Il regarde tour à tour l’abbé et son valet pour les prendre à témoin de cette nouvelle inattendue. Comme ceux-ci préfèrent garder le silence, il se met à hurler :

– Gradelino ! Fais entrer la personne qui se trouve dans l’antichambre ! Je m’assurerai par moi-même de son identité.

Graziosa paraît alors, plus laide que jamais, et fait entendre un long reniflement avant de se camper au milieu de la scène. Le sénateur Tognolo tourne autour d’elle, puis finit par palper son corps en différents endroits afin de s’assurer de sa réalité.

– Comment ? Mais vous n’êtes pas dans une gondole avec M. Leonardo ?

– Moi ? Dans une gondole ? Avec vot’M. Leonardo là ? Quelle idée ! J’suis là, dans vot’palais.

Au comble de l’agitation, le sénateur prend le père Ciari à bras-le-corps et le traîne contre son gré devant Graziosa.

– Reconnaissez-vous la jeune femme que vous avez mariée aujourd’hui avec mon secrétaire ?

– Sûrement pas, Excellence ! Il n’y a aucun risque d’erreur !

Le sénateur prend alors l’abbé par les pans de sa soutane et se met à le secouer comme un prunier.

– Mais alors avec qui donc M. Leonardo s’est-il marié tantôt ?

– Comment ? Vous l’ignorez ?

– Oui, je l’ignore et j’entends que vous me l’appreniez !

– Mais avec votre...

– Avec ma ?...

– Avec votre fille, Caterina.

Frappé de stupeur, le sénateur garde la bouche grande ouverte et reste parfaitement immobile. Il devient aussitôt la risée du public qui manifeste sa joie en lançant des cris et des sifflements suraigus. Au même moment, les notes enjouées d’un menuet parviennent aux oreilles des spectateurs. Aussitôt après, des violonistes et un hautboïste sortent des coulisses et entrent en scène, où ils demeurent derrière les comédiens, sans cesser de jouer.

Dès cet instant, la suite de la pièce n’est plus qu’un ballet, inspiré des pantomimes de la commedia dell’arte, où le sénateur, revenu à lui, laisse éclater sa colère. Le bâton à la main, il poursuit tous les êtres présents sur scène. Avec des cris de rage, il tape sur tout ce qui se trouve sur son passage, casse des vases, des carafes, et tente d’asséner

des coups sur le dos de son valet, sur celui de son banquier, de Graziosa et même de l'abbé Ciari.

Et c'est au plus fort des éclats de rire du public, au moment même où l'abbé trébuche et se retrouve la tête en bas, sa soutane retroussée et les jambes nues s'agitant dans le vide, que le rideau tombe sur la scène.

Tandis que les patriciens s'apprêtent à quitter leur loge sans daigner applaudir la comédie, les spectateurs qui occupent le parterre acclament les acteurs en réclamant leur retour sur scène. Une bouffée d'air frais, chargée de l'odeur de la pluie, pénètre alors dans la salle et le rideau s'ouvre à nouveau sur la troupe au complet. Au centre de la scène, le visage en nage, Carlo se laisse porter par l'ovation du public. Il tient d'une main la vilaine Graziosa et de l'autre la belle Caterina, avant de saluer la foule à ses pieds. Puis, tandis qu'il se redresse, il embrasse chacune d'elles sur la bouche sous de nouvelles acclamations de la salle.

Après plusieurs rappels dont l'écho se mêle confusément aux coups de tonnerre, le parterre se vide lentement. Plus loin, devant le théâtre, les porteurs de lanternes s'éloignent déjà pour raccompagner les nobles jusqu'à leur palais. Moins d'une heure après le tomber de rideau, seul le bruit de l'orage emplît la salle déserte.

– C'est peu avant midi, à Corfou, que les sentinelles de la garnison d'un fortin vénitien ont signalé un mouvement d'hommes qui descendaient des montagnes. Il s'agissait de paysans, de bûcherons, de bergers, portant la barbe et vêtus de peaux de bêtes, qui poussaient des cris de guerre. Ils étaient armés de fourches, de piques, et de fusils pour certains d'entre eux.

Debout à la tribune, Arto Massaro s'interrompt pour observer son auditoire. Pour la première fois, les sénateurs réunis devant lui ne l'entendent pas marteler du poing les arguments d'un discours politique. Ce jour-là au contraire, à la manière d'un conteur de rue, il s'est mis à relater un fait survenu dans l'un des territoires de la République. Après avoir reposé sa voix, Arto Massaro poursuit son récit :

– La surprise fut totale pour les jeunes officiers vénitiens envoyés faire leurs classes à Corfou, et dont aucun ne pensait devoir combattre un jour. Aussi, leurs tours de garde étaient-ils devenus pour eux un moment de détente, durant lequel les sentinelles jouaient aux cartes en buvant les meilleurs muscats de l'archipel. Et ce n'est que distraitemment qu'ils dirigeaient de temps à autre leur regard vers les montagnes, où aucun ennemi n'était jamais apparu. Pourtant, ce jour-là, ce sont des centaines de combattants qui sont descendus des hauteurs de l'île. Tous les hommes de la région en âge de prendre les armes s'étaient regroupés pour fondre sur l'occupant vénitien. Ces cohortes de paysans et de bergers se sont alors arrêtées devant les murailles du fortin. Très peu d'officiers étaient présents à l'intérieur du bâtiment, car beaucoup d'entre eux dormaient en ville, chez des maîtresses ou dans des garçonnières. La poignée de soldats de garde ce jour-là n'eut que le temps de rassembler quelques armes et de faire le compte des forces en présence. Puis, devant l'imminence d'un assaut, un jeune lieutenant est sorti en ambassade. Au bout de plusieurs heures de palabres, celui-ci a négocié un traité de paix contre une rançon de deux cent mille sequins.

Tandis qu'il achève son récit, Arto Massaro ménage une seconde pause. De nouveau, il va essayer de convaincre son auditoire de le porter à la présidence du Conseil des Dix. Il sait que la rébellion de Corfou est un événement suffisamment grave pour susciter une réaction forte parmi les sénateurs. D'une voix déterminée, il poursuit :

– Voici donc les faits tels qu'ils se sont déroulés il y a une semaine

dans l'un des territoires de la République. Et vous êtes nombreux à vous demander comment tout cela a été rendu possible. Je vous répondrai que ce genre de situation se reproduira tant que Venise n'aura pas une armée capable de mater les soulèvements. Aujourd'hui, les salves des mousquets et le son du canon sont devenus une musique étrangère à nos soldats. Au lieu d'arrêter les rebelles, nos officiers n'ont d'autre choix que de leur payer un tribut afin qu'ils déposent les armes. Voilà ce qu'est devenue Venise depuis qu'elle s'est engagée dans une politique de neutralité ! Allons-nous continuer à nous déshonorer devant l'ennemi ? Allons-nous devenir la risée des grandes puissances étrangères ? Portez-moi à la tête du Conseil des Dix et je sauverai la République.

Ce vote, rendu possible par un fait nouveau qui touche les intérêts de l'État, ne suscite pas les réactions houleuses qui ont secoué le Sénat quelques semaines plus tôt. Aujourd'hui, les visages sont graves et les adversaires politiques de Massaro sont moins prompts à combattre ses arguments. Le discours de celui-ci les a plongés dans une profonde perplexité. La révolte du peuple de Corfou a alarmé de nombreux patriciens par sa soudaineté. Sans même se consulter, plusieurs d'entre eux se sentent maintenant prêts à remettre en cause la politique de neutralité de la République. Et c'est dans le calme, abîmés dans leurs pensées, que les sénateurs se rendent dans la salle du scrutin.

Deux heures plus tard, le premier conseiller remet le résultat des urnes au doyen du Sénat. Celui-ci, après avoir dissimulé derrière sa main un long bâillement, se dirige lentement vers la tribune. Puis il force sa voix pour se faire entendre :

– Les votes en faveur du sénateur Arto Massaro s'élèvent à quatre-vingt-quinze.

Aussitôt après, l'orateur lève le bras pour demander à son auditoire de ne pas réagir afin de le laisser poursuivre :

– Les voix qui se sont exprimées contre le sénateur Massaro ne s'élèvent qu'à quatre-vingt-quatorze. Par conséquent, la nomination d'Arto Massaro à la présidence du Conseil des Dix est actée.

– Un instant !

Tous les sénateurs se retournent comme un seul homme vers celui qui vient de prononcer ces mots d'une voix glaciale. Ils reconnaissent alors la silhouette du chef de la chancellerie criminelle, accompagné par un homme de forte corpulence revêtu de la toge rouge.

– Un instant, répète Zorzi en montant les marches qui conduisent à la chaire. Il manque encore un vote : celui de Son Excellence Alvise Longhi.

Dans la salle, Arto Massaro dissimule la stupeur qui l'a saisi lorsqu'il a aperçu le banquier vêtu de la toge. S'il demeure immobile en

apparence, tous ses muscles sont tendus à se rompre.

– Le sénateur Alvisé Longhi, poursuit l'enquêteur, a été victime d'une tentative d'assassinat hier soir, alors qu'il recevait la visite de deux hommes dans son palais. Cependant, j'avais été prévenu de la menace qui pesait sur lui. Voilà pourquoi j'ai demandé au signor Longhi d'absorber un antidote que je tiens de Francesco Zatta, l'ancien jardinier de l'hospice de Santa Croce. Si celui-ci est ingéré avant l'absorption de la belladone, il permet d'en annihiler les effets. Mais Luca Roveri et Alcide Manin di Citanova n'ont pas eu cette chance. Ces deux victimes partageaient un point commun avec Alvisé Longhi. À la suite du décret voté il y a deux mois par le Conseil des Dix, destiné à renflouer les caisses de l'État, tous trois avaient versé au secrétaire du procureur de Saint-Marc la somme de cent mille ducats, qui leur permettait d'acheter le titre de sénateur. Mais c'était sans compter sur Arto Massaro, qui tentait alors de réunir sur son nom la majorité des votes.

À cet instant de l'intervention de Zorzi, tous les regards se tournent vers le sénateur mis en cause, qui demeure imperturbable, feignant de ne pas s'apercevoir qu'il fait l'objet d'une telle attention.

– Il ne manquait alors à Arto Massaro qu'une poignée de voix pour être élu à la tête du Conseil des Dix. Mais il savait que ces nouveaux candidats au Sénat, dont le libertinage n'était un secret pour personne, ne partageaient pas ses idées sur le retour des lois morales. Aussitôt vêtus de la toge rouge, ceux-ci auraient voté contre lui. Voilà pourquoi il les a fait assassiner, après avoir détourné à son profit les cent mille ducats versés à son complice.

– Vous n'avez aucune preuve de ce que vous avancez ! hurle enfin le sénateur Massaro en se redressant de sa chaise et en pointant un doigt accusateur vers Zorzi.

– C'est exact. Même si j'en ai la conviction, je ne peux pas non plus prouver que vous êtes à l'origine de l'attaque de la *Sfinge* par un navire battant pavillon turc. Tout comme je n'ai pas la preuve que vous avez fomenté la révolte des paysans de Corfou. Deux événements qui vous ont permis de faire croire que Venise était en danger et que vous seul pouviez la défendre contre ces nouvelles menaces. Mais, en revanche, je sais que celui qui a tenté hier soir d'empoisonner Alvisé Longhi n'est autre que Girolamo Malarin, le chef des Milices de la Foi, un corps que vous avez créé et qui vous est fidèle. Sachez que cet homme est désormais recherché par la chancellerie criminelle. Il devra répondre de l'accusation de meurtre sur Luca Roveri et Alcide Manin di Citanova.

Ce jour-là, la ville s'est réveillée entre les eaux de la lagune, qui débordent déjà sur les places, et celles qui s'échappent d'un ciel noir, plus sombre encore qu'un crépuscule d'hiver. Les rares traits de lumière qui se glissaient la veille entre les nues ont disparu, et c'est sous l'arche de nuages bas que Zorzi se dirige vers la rive des Schiavoni. Tout en marchant, il regarde la cité qui, en quelques jours, s'est prise dans les filets d'un automne précocé. Au-dessus de la lagune, des mouettes se laissent porter par les masses d'air capricieuses, qui font alterner les calmes plats et les rafales entraînant avec elles des copeaux de mer. Si le temps a changé, l'humeur des Vénitiens s'est assombrie elle aussi, et l'enquêteur lit moins d'insouciance et de gaieté sur les visages des hommes et des femmes qui s'affairent à des tâches longtemps différées par la chaleur et le manque d'eau.

Il y a moins d'une heure, Zorzi a reçu un message écrit de la main de Massimo Caraccioli, son vieux maître d'armes, qui lui demandait de se rendre chez lui au plus tôt. L'enquêteur a alors pensé que celui-ci savait où se cachait Girolamo Malarin. Car si le sénateur Arto Massaro avait pris la fuite aussitôt après avoir été désavoué par le Sénat, l'ancien chef des Milices de la Foi se trouvait toujours à Venise. C'est du moins la conviction de Zorzi, qui voit Girolamo Malarin comme un animal traqué, animé par son seul orgueil, et qui n'a d'autre issue que le combat. Tous deux savent que si cette enquête est résolue, il faudra cependant croiser le fer pour y mettre un terme. Il s'agit d'une affaire personnelle, faite de défiance et de rivalité entre deux êtres que tout oppose, et qui ne pourra faire l'économie d'un duel.

Lorsqu'il se présente devant la porte de son maître d'armes, Zorzi découvre que celle-ci est entrouverte. Sur ses gardes, il la pousse du pied et appelle Massimo Caraccioli. Mais nul ne répond. L'enquêteur traverse alors un vestibule qui débouche sur une cour intérieure. Sur sa droite se trouve une grille donnant sur un petit canal, tandis qu'un escalier extérieur, sur sa gauche, conduit vers les étages de la demeure. C'est en se dirigeant vers celui-ci que Zorzi voit se dresser devant lui la silhouette de son maître d'armes, dissimulée jusque-là dans l'ombre de l'escalier. S'il garde le silence, c'est qu'un homme,

dans son dos, plaque une dague contre sa gorge.

L'enquêteur reconnaît aussitôt les traits de Girolamo Malarin qui rengaine sa dague et pousse devant lui le vieux Massimo Caraccioli, qui trébuche et tombe sur le sol. Sans avoir prononcé le moindre mot, l'ancien chef des Milices de la Foi sort son épée de son fourreau et salue l'enquêteur. Celui-ci saisit à son tour son arme de la main gauche et la pointe, bras tendu, vers son adversaire.

Les deux hommes demeurent un instant immobiles. Depuis qu'il est arrivé à Venise, Girolamo Malarin a interrogé les miliciens qui ont vu combattre Zorzi, et il n'a eu de cesse de s'exercer à affronter un gaucher. Puis, à la suite des rapports détaillés du maître d'armes qui a succédé à Massimo Caraccioli, il a intégré chacune des techniques de prédilection du chef de la *quarantia* criminelle.

Les premiers coups échangés entre les deux hommes ne sont que des battements, des touches frappées sur la lame destinées à éprouver la solidité du bras de l'adversaire. Mais, très vite, Zorzi passe son arme dans sa main droite avant de lancer une attaque en tierce, précédée d'un appel du pied pour appuyer une feinte. Girolamo Malarin, qui s'attendait depuis des semaines à combattre un gaucher, trahit un instant d'hésitation et ne parvient pas à parer assez vivement la lame qui jaillit vers lui et s'enfonce dans sa cuisse.

Mais ce coup, malgré sa fulgurance, n'a pas été décisif. Désormais, Zorzi ne peut plus compter sur l'effet de surprise. Girolamo Malarin l'a compris, qui compresse un instant sa plaie de la main gauche avant de reprendre le combat.

Malgré la blessure de son adversaire, Zorzi recule sous ses premiers assauts, qu'il pare sans pouvoir riposter. À deux reprises, l'enquêteur esquive de justesse la lame de l'ancien milicien, qui ne fait qu'effleurer ses vêtements. Acculé sous les coups répétés de Girolamo Malarin, et gêné par ses brusques changements de rythme, Zorzi se dérobe de plus en plus fréquemment, allant même jusqu'à faire plusieurs pas en arrière pour refuser le combat et reprendre son souffle. Depuis sa première attaque, l'enquêteur n'a plus repris l'initiative du combat, se contentant de parer ou d'esquiver sa lame, sans jamais tenter de toucher son adversaire en retour.

À cinq pas de là, adossé à la grille qui s'ouvre au-dessus du canal

bordant sa demeure, le vieux maître d'armes observe le duel. Après l'effet de surprise du changement de main, il sait que son protégé est en difficulté. De sa position, il a très vite jugé que son adversaire lui est supérieur en rapidité, en souplesse et en précision. Mais le maître d'armes sait aussi que Zorzi a mis en place une stratégie. S'il ne riposte jamais, c'est qu'il recherche avant tout le corps-à-corps, une position qui lui permettra de déclencher la botte de la *Furlana*. Or cet enchaînement secret devra faire mouche, car l'enquêteur n'aura pas d'autre chance de tromper un adversaire aussi vif.

Au même instant, Zorzi esquive un nouvel assaut en se dégageant sur le côté, ce qui précipite son adversaire vers l'avant. Le vieux maître d'armes esquisse une grimace. Il a compris que l'enquêteur vient de manquer une occasion de se retrouver contre son adversaire. Mais ce n'est que partie remise, car après une succession d'attaques qu'il pare les unes après les autres, Zorzi refuse de contrer l'assaut suivant et, d'une nouvelle esquive latérale, il évite la lame de son adversaire qui se projette une fois encore vers l'avant. Cette fois, il ne lui laisse pas le temps d'être emporté par son élan et se dresse face à lui.

Les deux hommes se trouvent cette fois au corps à corps, épée contre épée, les yeux dans les yeux. Au même instant, Massimo Caraccioli retient son souffle. Il sait que le succès de la botte de la *Furlana*, qu'il a lui-même enseignée à Zorzi, ne tient qu'à un fil. Cet enchaînement, qui est davantage l'affaire d'un prestidigitateur que d'un escrimeur, est fondé sur la dissimulation de l'arme à son adversaire. Mais jamais son élève n'avait eu à s'en servir jusque-là, réservant ce coup à un combattant qu'il ne pourrait pas vaincre autrement que par la ruse.

Sous ses yeux, Zorzi se met alors à tourner autour de son adversaire, tout en exécutant une volte sur lui-même. Pendant ce mouvement, tandis qu'il tourne le dos à Girolamo Malarin, il change de nouveau son arme de main en un éclair. L'instant d'après, lorsqu'il fait face à son adversaire, il arme son bras droit, le coude relevé, comme si son épée se trouvait dans son dos et qu'il était sur le point d'exécuter une attaque de haut en bas. L'ancien chef des Milices de la Foi s'apprête à parer ce coup prévisible en levant le bras lorsque Zorzi, qui dissimulait jusque-là son arme dans sa main gauche, projette celle-ci vers la poitrine de son adversaire.

Et ce n'est qu'après un instant de surprise, pendant lequel Girolamo

Malarin n'aperçoit pas l'arme de Zorzi dans sa main droite, qu'il sent une lame s'enfoncer dans son corps. Avant de tomber à genoux, l'ancien milicien n'a que le temps de prononcer :

– Ce coup est déloyal...

Sous les yeux de son vieux maître d'armes, Zorzi retire alors son épée du corps de son adversaire avant de répondre :

– Ce n'est pas toi qui m'accusais d'immoralité ? Tu ne t'es pas trompé : je ne respecte aucune règle.

Le rideau du théâtre San Samuele vient de tomber sur la vingtième représentation du *Sénateur dupe de lui-même*. Tout comme le soir de la première, une ovation s'élève du parterre et les rappels se succèdent dans un vacarme de coups de pied contre le sol. Chaque soir, depuis près d'un mois, les spectateurs ont applaudi cette pièce, qui a vu une nouvelle comédienne remplacer au pied levé Donatella Maestran dans son rôle de Mlle Graziosa, la fille du banquier.

Après avoir ôté leur costume et s'être démaquillés, les comédiens quittent les coulisses et se retrouvent sur la scène. Là, ils prennent place parmi le décor du dernier acte, s'assoient sur des chaises, des tables, ou sur des tapis à même le sol. Leurs traits témoignent encore de la débauche d'énergie à laquelle ils viennent de se livrer. Mais, derrière la fatigue, il y a une joie pure chez ces hommes et ces femmes encore portés par les éclats de rire qu'ils viennent de déclencher.

À la lueur de rares chandelles posées autour d'eux, les comédiens commencent à mordre dans un repas qui vient de leur être livré. Au même instant, le chef de la chancellerie criminelle pousse les portes du théâtre San Samuele. Il traverse le parterre et rejoint Carlo sur la scène.

– J'ai une lettre pour toi, lance-t-il à son ancien adjoint.
– De quoi s'agit-il ?
– D'une invitation à un mariage.
– Lequel ?
– Celui d'Amelot de la Chartenay, ambassadeur de France à Venise, et d'une jeune marquise toscane, une certaine Donatella di Bellini.

Carlo esquisse un sourire avant de répondre :

– Je dois décliner cette invitation, tout comme j'ai refusé celle-ci, que j'ai reçue ce matin.

Le comédien tend à son tour à Zorzi un pli, marqué celui-là d'un sceau royal. Puis il saisit une cuisse de poulet dans laquelle il mord à pleines dents avant de vider un verre de vin. Pendant ce temps, le chef de la chancellerie criminelle prend connaissance de la lettre que lui a remise son ancien adjoint. Après l'avoir lue, il la lui rend avec une expression de surprise.

– Tu refuses une invitation à jouer devant le roi de France ?

– Disons que je la diffère. Celle-ci arrive trop tôt. Je me produirai devant les altesses quand je n'aurai plus la force ni l'envie de courir les routes pour jouer dans les théâtres populaires ou bien sur les grands-places des villes et des villages.

– Les applaudissements d'un roi valent pourtant ceux du peuple d'Italie...

– Certes, mais nous autres, comédiens, sommes habités par le mouvement et les départs. Mes prédécesseurs m'ont appris que le plus grand bonheur de la vie d'un acteur tient dans ses tournées de jeunesse. Les palais royaux nous apporteront le confort, la tranquillité et un bon lit chaque soir, mais ce ne sont pas là les images qui danseront devant mes yeux lorsque je serai vieux, et que je n'aurai plus la force de monter sur scène.

À cet instant, grisé par le vin et les élans de son propre discours, Carlo se lève et marche comme s'il interprétait la tirade d'une nouvelle pièce. En s'adressant aussi bien à Zorzi qu'aux hommes et aux femmes réunis autour de lui, il demande :

– Toi, Mateo, n'étais-tu pas heureux de jouer l'été dernier sur la place des villes en fête ? Et toi, Carmela, n'as-tu pas frissonné de joie au cœur de l'hiver, en voyant une foule sortie de nulle part se presser autour de la scène de fortune d'un village perdu ?

Tandis que les rares bougies posées sur la scène s'éteignent les unes après les autres, Carlo continue de marcher dans l'ombre parmi sa troupe.

– Les cours princières n'ont pas une plus grande valeur pour nous que les foires au milieu desquelles nous jouerons demain, parmi les larrons, les cracheurs de feu, les infirmes qui marmonnent leur litanie, les marchands qui brandissent leurs chapelets d'ail et les paysannes qui giflent les hommes trop entreprenants.

Des cris d'approbation fusent parmi les comédiens. Puis ceux-ci lèvent leur verre à la santé de Carlo, avec qui ils repartiront bientôt sur les routes pour proposer une nouvelle pièce aux habitants de la *terraferma*.

– Une charrette, couverte par une bâche et tirée par des ânes ou des bœufs, poursuit celui-ci, voilà tout ce dont nous avons besoin. Les comédiens doivent se souvenir qu'avant d'avoir un théâtre et des spectateurs qui paient leur place, ils couraient les campagnes pour jouer au milieu des fêtes populaires, sous la pluie, la neige ou la canicule.

– Nous avons couché dans les auberges, dans les gîtes de fortune, dans le foin des granges, déclame un acteur comme s'il improvisait une comédie.

– Nous avons aussi dormi à la belle étoile, les nuits d'été, lui fait écho une nouvelle voix.

- Nous avons couru les grands chemins, passé les gués, franchi plaines et montagnes...
- Cascadons et cabriolons encore sur les scènes du monde ! Tirons la langue, grimaçons, quel que soit le décor !
- Demeurons encore un peu des animaux de foire qui amusent la foule en se riant des maîtres !
- Oui, car faire rire est le plus beau des arts.
- Le plus difficile aussi.
- Mes amis, lance enfin Carlo peu avant que la dernière bougie ne finisse par s'éteindre, le mois prochain, après la dernière représentation, nous repartirons sur les routes et les chemins d'Italie. Et nous servirons le théâtre avant de servir les rois !

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Albin Michel

LES ENQUÊTES DE GOLDONI

1. La septième nuit de Venise, 2014.
2. Noire Belladone.

Chez d'autres éditeurs

VENISE.NET, Liana Levi, 2003.

LA POUDRE DES ROIS, Liana Levi, 2004.

MANUSCRIT MS 408, Liana Levi, 2005.

AUDIMAT CIRCUS, Liana Levi, 2007.

LES RILLETES DE PROUST, Hugo & Cie, 2010.

ÉROTICORTEX, Hugo & Cie, 2012.

BÂCHEZ LA QUEUE DU WAGON-TAXI AVEC LES PYJAMAS DU
FAKIR, Bayard, 2013.